E. T. A. Hoffmann

Contes fantastiques

Premier livre



Be*Q*

E. T. A. Hoffmann

(1776-1822)

Contes fantastiques

Premier livre

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *À tous les vents*
Volume 156 : version 1.2

Loève-Veimars, traducteur des contes présentés ici, sauf pour *La nuit du sabbat* de John William Polidori.

L'œuvre de E.T.A. Hoffmann a paru en France sous de nombreuses traductions. Il faut signaler cependant celle de François-Adolphe Loève-Veimars (1801 ?-1854 ou 1855) qui fit publier les « œuvres complètes » de Hoffmann, à partir de 1829.

Image de couverture : Caspar David Friedrich.

Le texte qui suit, avant de prendre place dans l’édition Loève-Veimars, a paru dans la *Revue de Paris* (tome I, 12 avril 1829) sous le titre : « Du merveilleux dans le roman ». C’est une version abrégée de l’article de Walter Scott, « On the Supernatural in Fictitious Composition : Works of Hoffmann », publié dans la *Foreign Quarterly Review* de juillet 1827.

La notice critique de Walter Scott sur Hoffmann, qui précède ces Contes, a déjà été placée dans les œuvres du romancier écossais. Il n’a pas dépendu de nous de la supprimer dans cet ouvrage, ni de la publier plus tôt ; il nous a semblé d’ailleurs que sa place était marquée en tête de ce livre : Hoffmann pourra ainsi répondre par lui-même à son rigoureux critique.

Ce n’était peut-être pas avec les principes de la raison la plus élevée, du goût le plus pur, qu’il fallait juger un Hoffmann. D’où vient cette manie générale de reconstruire à sa guise l’âme d’un écrivain ? et pourquoi regretter que tel homme n’ait pas eu le talent de tel autre ? Hoffmann

dessinait, il composait des vers, de la musique, dans une sorte de délire ; il aimait le vin, une place obscure au fond d'une taverne ; il se réjouissait de copier des figures étranges, de peindre un caractère brut et bizarre ; il craignait le diable, il aimait les revenants, la musique, les lettres, la peinture ; ces trois passions qui dévorèrent sa vie, il les cultivait avec un emportement sauvage ; Salvator, Callot, Beethoven, Dante, Byron, étaient les génies qui réchauffaient son âme : Hoffmann a vécu dans une fièvre continuelle ; il est mort presque en démence : un tel homme était plus fait pour être un sujet d'études que de critiques ; et on devait plutôt compatir à cette originalité qui lui a coûté tant de douleurs, qu'en discuter froidement les principes. Il ne fallait pas oublier surtout que, s'il est des écrivains qui trouvent leur immense talent et leur verve dans le bonheur et dans l'opulence, il en est d'autres dont la route a été marquée à travers toutes les afflictions humaines, et dont un fatal destin a nourri l'imagination par des maux inouïs et par une éternelle misère.

A. LOÈVE-VEIMARS.

Sur Hoffmann et les compositions fantastiques

Le goût des Allemands pour le *mystérieux* leur a fait inventer un genre de composition qui peut-être ne pouvait exister que dans leur pays et leur langue. C'est celui qu'on pourrait appeler le genre FANTASTIQUE, où l'imagination s'abandonne à toute l'irrégularité de ses caprices et à toutes les combinaisons des scènes les plus bizarres et les plus burlesques. Dans les autres fictions où le merveilleux est admis, on suit une règle quelconque : ici l'imagination ne s'arrête que lorsqu'elle est épuisée. Ce genre est au roman plus régulier, sérieux ou comique, ce que la farce, ou plutôt les parades et la pantomime sont à la tragédie et à la comédie. Les transformations les plus imprévues et les plus extravagantes ont lieu par les moyens les plus improbables. Rien ne tend à en modifier

l’absurdité. Il faut que le lecteur se contente de regarder les tours d’escamotage de l’auteur, comme il regarderait les sauts périlleux et les métamorphoses d’Arlequin, sans y chercher aucun sens, ni d’autre but que la surprise du moment. L’auteur qui est la tête de cette branche de la littérature romantique est Emest-Théodore-Guillaume Hoffmann.

L’originalité du génie, du caractère et des habitudes d’Emest-Théodore-Guillaume Hoffmann le rendaient propre à se distinguer dans un genre d’ouvrages qui exige l’imagination la plus bizarre. Ce fut un homme d’un rare talent. Il était à la fois poète, dessinateur et musicien ; mais malheureusement son tempérament hypocondriaque le poussa sans cesse aux extrêmes dans tout ce qu’il entreprit : ainsi sa musique ne fut qu’un assemblage de sons étranges, ses dessins que des caricatures, ses contes, comme il le dit lui-même, que des extravagances.

Élevé pour le barreau, il remplit d’abord en Prusse des fonctions inférieures dans la

magistrature ; mais bientôt réduit à vivre de son industrie, il eut recours à sa plume et à ses crayons, ou composa de la musique pour le théâtre. Ce changement continuel d'occupations incertaines, cette existence errante et précaire, produisirent sans doute leur effet sur un esprit particulièrement susceptible d'exaltation ou de découragement, et rendirent plus variable encore un caractère déjà trop inconstant. Hoffmann entretenait aussi l'ardeur de son génie par des libations fréquentes ; et sa pipe, compagne fidèle, l'enveloppait d'une atmosphère de vapeurs. Son extérieur même indiquait son irritation nerveuse. Il était petit de taille, et son regard fixe et sauvage, qui s'échappait à travers une épaisse chevelure noire, trahissait cette sorte de désordre mental dont il semble avoir eu lui-même le sentiment, quand il écrivait sur son journal ce *memorandum* qu'on ne peut lire sans un mouvement d'effroi : « Pourquoi, dans mon sommeil comme dans mes veilles, mes pensées se portent-elles si souvent malgré moi sur le triste sujet de la démence ? Il me semble, en donnant carrière aux idées désordonnées qui s'élèvent

dans mon esprit, qu'elles s'échappent comme si le sang coulait d'une de mes veines qui viendrait de se rompre. »

Quelques circonstances de la vie vagabonde d'Hoffmann vinrent aussi ajouter à ces craintes chimériques d'être marqué d'un sceau fatal, qui le rejetait hors du cercle commun des hommes. Ces circonstances n'avaient rien cependant d'aussi extraordinaire que se le figurait son imagination malade. Citons-en un exemple. Il était aux eaux et assistait à une partie de jeu fort animée, avec un de ses amis, qui ne put résister à l'appât de s'approprier une partie de l'or qui couvrait le tapis. Partagé entre l'espérance du gain et la crainte de la perte, et se méfiant de sa propre étoile, il glissa enfin six pièces d'or entre les mains d'Hoffmann, le priant de jouer pour lui. La fortune fut propice à notre jeune visionnaire, et il gagna pour son ami une trentaine de frédérics d'or. Le lendemain soir, Hoffmann résolut de tenter le sort pour lui-même. Cette idée, comme il le remarque, n'était pas le fruit d'une détermination antérieure, mais lui fut soudainement suggérée par la prière que lui fit

son ami de jouer pour lui une seconde fois. Il s’approcha donc de la table pour son propre compte, et plaça sur une carte les deux seuls frédérics d’or qu’il possédât. Si le bonheur d’Hoffmann avait été remarquable la veille, on aurait pu croire maintenant qu’un pouvoir surnaturel avait fait un pacte avec lui pour le seconder : chaque carte lui était favorable. Mais laissons-le parler lui-même :

« Je perdis tout pouvoir sur mes sens, et à mesure que l’or s’entassait devant moi, je croyais faire un rêve, dont je ne m’éveillai que pour emporter ce gain aussi considérable qu’inattendu. Le jeu cessa, suivant l’usage, à deux heures du matin. Comme j’allais quitter la salle, un vieil officier me mit la main sur l’épaule, et m’adressant un regard sévère : – Jeune homme, me dit-il, si vous y allez de ce train, vous ferez sauter la banque ; mais quand cela serait, vous n’en êtes pas moins, comptez-y bien, une proie aussi sûre pour le diable que le reste des joueurs. – Il sortit aussitôt sans attendre une réponse. Le jour commençait à poindre, quand je rentrai chez moi, et couvris ma table de mes monceaux d’or.

Qu’on s’imagine ce que dut éprouver un jeune homme qui, dans un état de dépendance absolue, et la bourse ordinairement bien légère, se trouvait tout à coup en possession d’une somme suffisante pour constituer une véritable richesse, au moins pour le moment ! Mais, tandis que je contemplais mon trésor, une angoisse singulière vint changer le cours de mes idées ; une sueur froide ruisselait de mon front. Les paroles du vieil officier retentirent à mon oreille dans leur acception la plus étendue et la plus terrible. Il me sembla que l’or qui brillait sur ma table était les arrhes d’un marché par lequel le prince des ténèbres avait pris possession de mon âme pour sa destruction éternelle : il me sembla qu’un reptile vénéneux suçait le sang de mon cœur ; et je me sentis plongé dans un abîme de désespoir. »

L’aube naissante commençait alors à briller à travers la fenêtre d’Hoffmann, et à éclairer de ses rayons la campagne voisine. Il en éprouva la douce influence, et, retrouvant des forces pour combattre la tentation, il fit le serment de ne plus toucher une carte de sa vie, et le tint.

« La leçon de l’officier fut bonne, dit-il ; et son effet excellent. » Mais avec une imagination comme celle d’Hoffmann, cette impression fut le remède d’un empirique plutôt que d’un médecin habile. Il renonça au jeu, moins par sa conviction des funestes conséquences morales de cette passion, que par la crainte positive que lui inspirait l’esprit du mal en personne.

Il n’est pas rare de voir à cette exaltation, comme à celle de la folie, succéder des accès d’une timidité excessive. Les poètes eux-mêmes ne passent pas pour être tous les jours braves, depuis qu’Horace a fait l’aveu d’avoir abandonné son bouclier ; mais il n’en était pas ainsi d’Hoffmann.

Il était à Dresde à l’époque critique où cette ville, sur le point d’être prise par les Alliés, fut sauvée par le retour soudain de Bonaparte et de sa garde. Il vit alors la guerre de près, et s’aventura plusieurs fois à cinquante pas des tirailleurs français, qui échangeaient leurs balles, en vue de Dresde, avec celles des Alliés. Lors du bombardement de cette ville, une bombe éclata

devant la maison où Hoffmann était avec le comédien Keller, le verre à la main, et regardant d'une fenêtre élevée les progrès de l'attaque. L'explosion tua trois personnes, Keller laissa tomber son verre ; mais Hoffmann, après avoir vidé le sien : « Qu'est-ce que la vie ? s'écria-t-il philosophiquement ; et combien est fragile la machine humaine, qui ne peut résister à un éclat de fer brûlant ! »

Au moment où l'on entassait les cadavres dans ces fosses immenses qui sont le tombeau du soldat, il visita le champ de bataille, couvert de morts et de blessés, d'armes brisées, de shakos, de sabres, de gibernes, et de tous les débris d'une bataille sanglante. Il vit aussi Napoléon au milieu de son triomphe, et l'entendit adresser à un adjudant, avec le regard et la voix retentissante du lion, ce seul mot : « Voyons. »

Il est bien à regretter qu'Hoffmann n'ait laissé que des notes peu nombreuses sur les événements dont il fut témoin à Dresde, et dont il aurait pu, avec son esprit observateur et son talent pour la description, tracer un tableau si fidèle. On peut

dire en général, des relations de sièges et de combats, qu'elles ressemblent plutôt à des plans qu'à des tableaux ; et que, si elles peuvent instruire le tacticien, elles sont peu faites pour intéresser le commun des lecteurs. Un militaire surtout, en parlant des affaires où il s'est trouvé, est beaucoup trop disposé à les raconter dans le style sec et technique d'une gazette : comme s'il craignait d'être accusé de vouloir exagérer ses propres périls en rendant son récit dramatique.

La relation de la bataille de Leipsick, telle que l'a publiée un témoin oculaire, M. Schoberl, est un exemple de ce qu'on aurait pu attendre des talents de M. Hoffmann, si sa plume nous avait rendu compte des grandes circonstances qui venaient de se passer sous ses yeux. Nous lui aurions volontiers fait grâce de quelques-uns de ses ouvrages de diablerie, s'il nous eût donné à la place une description fidèle de l'attaque de Dresde, et de la retraite de l'armée alliée dans le mois d'août 1813. Hoffmann était d'ailleurs un honnête et véritable Allemand, dans toute la force du terme ; et il eût trouvé une muse dans son ardent patriotisme.

Il ne lui fut pas donné, toutefois, d’essayer aucun ouvrage, si léger qu’il fût, dans le genre historique. La retraite de l’armée française le rendit bientôt à ses habitudes de travaux littéraires et de jouissances sociales. On peut supposer cependant que l’imagination toujours active d’Hoffmann reçut une nouvelle impulsion de tant de scènes de péril et de terreur. Une calamité domestique vint aussi contribuer à augmenter sa sensibilité nerveuse. Une voiture publique dans laquelle il voyageait, versa en route, et sa femme reçut à la tête une blessure fort grave qui la fit souffrir pendant longtemps.

Toutes ces circonstances, jointes à l’irritabilité naturelle de son propre caractère, jetèrent Hoffmann dans une situation d’esprit plus favorable peut-être pour obtenir des succès dans son genre particulier de composition, que compatible avec ce calme heureux de la vie, dans lequel les philosophes s’accordent à placer le bonheur ici-bas. C’est à une organisation comme celle d’Hoffmann, que s’applique ce passage de

l’ode admirable *à l’indifférence.*[*]

« Le cœur ne peut plus connaître la paix ni la joie, quand, semblable à la boussole, il tourne, mais tremble en tournant, selon le vent de la fortune ou de l’adversité. » Bientôt Hoffmann fut soumis à la plus cruelle épreuve qu’on puisse imaginer.

En 1807, un violent accès de fièvre nerveuse avait beaucoup augmenté la funeste sensibilité à laquelle il devait tant de souffrances. Il s’était fait lui-même, pour constater l’état de son imagination, une échelle graduée, une espèce de thermomètre, qui indiquait l’exaltation de ses sentiments, et s’élevait quelquefois jusqu’à un degré peu éloigné d’une véritable aliénation mentale. Il n’est pas facile peut-être de traduire par des expressions équivalentes les termes dont se sert Hoffmann pour classer ses sensations ; nous essaierons cependant de dire que ses notes sur son humeur journalière décrivent tour à tour une disposition aux idées mystiques ou

---

[*] Du poète Collins.

religieuses ; le sentiment d’une gaieté exagérée ; celui d’une gaieté ironique ; le goût d’une musique bruyante et folle ; une humeur romanesque tournée vers les idées sombres et terribles ; un penchant excessif pour la satire amère, visant à ce qu’il y a de plus bizarre, de plus capricieux, de plus extraordinaire ; une sorte de quiétisme favorable aux expressions les plus chastes et les plus douces d’une imagination poétique ; enfin, une exaltation susceptible uniquement des idées les plus noires, les plus horribles, les plus désordonnées et les plus accablantes.

Dans certains temps, au contraire, les sentiments que retrace le journal de cet homme malheureux n’accusent plus qu’un abattement profond, un dégoût qui lui faisait repousser les émotions qu’il accueillait la veille avec le plus d’empressement. Cette espèce de paralysie morale est, à notre avis, une maladie qui affecte plus ou moins toutes les classes, depuis l’ouvrier qui s’aperçoit, pour nous servir de son expression, qu’il *a perdu sa main*, et ne peut plus remplir sa tâche journalière avec sa promptitude

habituelle, jusqu’au poète, que sa muse abandonne quand il a le plus besoin de ses inspirations. Dans des cas pareils, l’homme sage a recours à l’exercice ou à un changement d’étude : les ignorants et les imprudents cherchent des moyens plus grossiers pour chasser le paroxysme. Mais ce qui, pour une personne d’un esprit sain, n’est que la sensation désagréable d’un jour ou d’une heure, devient une véritable maladie pour des esprits comme celui d’Hoffmann, toujours disposés à tirer du présent de funestes présages pour l’avenir.

Hoffmann avait le malheur d’être particulièrement soumis à cette singulière peur du lendemain, et d’opposer presque immédiatement à toute sensation agréable qui s’élevait dans son cœur l’idée d’une conséquence triste ou dangereuse. Son biographe nous a donné un singulier exemple de cette fâcheuse disposition qui le portait non seulement à redouter le pire, quand il en avait quelque motif réel, mais même à troubler, par cette appréhension ridicule et déraisonnable, les circonstances les plus naturelles de la vie. « Le diable, avait-il

l’habitude de dire, se glisse dans toutes les affaires, même quand elles présentent, en commençant, la tournure la plus favorable. » Un exemple sans importance, mais bizarre, fera mieux connaître ce penchant fatale au pessimisme.

Hoffmann, observateur minutieux, vit un jour une petite fille s’adresser à une femme dans le marché pour lui acheter quelques fruits qui avaient frappé ses yeux et excité ses désirs. La prudente fruitière voulut d’abord savoir ce qu’elle avait à dépenser pour son achat ; et quand la pauvre fille, qui était d’une beauté remarquable, lui eut montré avec une joie mêlée d’orgueil, une toute petite pièce de monnaie, la marchande lui fit entendre qu’elle n’avait rien dans sa boutique qui fût d’un prix assez modique pour sa bourse. La pauvre enfant, mortifiée, se retirait les larmes aux yeux, quand Hoffmann la rappela, et, ayant fait son marché lui-même, remplit son tablier des plus beaux fruits ; mais il avait à peine eu le temps de jouir de l’expression du bonheur qui avait ranimé tout à coup cette jolie figure d’enfant, qu’il devint tourmenté de l’idée qu’il

pourrait être la cause de sa mort, puisque le fruit qu'il lui avait donné pourrait lui occasionner une indigestion ou toute autre maladie. Ce pressentiment le poursuivit jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la maison d'un ami. C'est ainsi que la crainte vague d'un mal imaginaire venait sans cesse empoisonner tout ce qui aurait dû charmer pour lui le présent, ou embellir l'avenir. Nous ne pouvons nous empêcher ici d'opposer au caractère d'Hoffmann celui de notre poète Wordsworth, si remarquable par sa riche imagination. La plupart des petits poèmes de Wordsworth sont l'expression d'une sensibilité extrême, excitée par les moindres incidents, tels que celui qui vient d'être raconté ; mais avec cette différence qu'une disposition plus heureuse et plus noble fait puiser à Wordsworth des réflexions agréables, douces et consolantes dans ces mêmes circonstances qui n'inspiraient à Hoffmann que des idées d'une tout autre nature. Ces incidents passent sans arrêter l'attention des esprits ordinaires ; mais des observateurs doués d'une imagination poétique, comme Wordsworth et Hoffmann, sont, pour ainsi dire, des chimistes

habiles, qui, de ces matières en apparence insignifiantes, savent distiller des cordiaux ou des poisons.

Nous ne voulons pas dire que l’imagination d’Hoffmann fût vicieuse ou corrompue ; mais seulement qu’elle était déréglée et avait un malheureux penchant vers les images horribles et déchirantes. Ainsi il était poursuivi, surtout dans ses heures de solitude et de travail, par l’appréhension de quelque danger indéfini dont il se croyait menacé ; et son repos était troublé par les spectres et les apparitions de toute espèce, dont la description avait rempli ses livres, et que son imagination seule avait enfantés : comme s’ils eussent eu une existence réelle et un pouvoir véritable sur lui. L’effet de ces visions était souvent tel, que, pendant les nuits, qu’il consacrait quelquefois à l’étude, il avait coutume de faire lever sa femme et de la faire asseoir auprès de lui, pour le protéger par sa présence contre les fantômes qu’il avait conjurés lui-même dans son exaltation.

Ainsi l’inventeur, ou au moins le premier

auteur célèbre qui ait introduit dans sa composition le FANTASTIQUE ou le grotesque surnaturel, était si près d'un véritable état de folie, qu'il tremblait devant les fantômes de ses ouvrages. Il n'est pas étonnant qu'un esprit qui accordait si peu à la raison et tant à l'imagination, ait publié de si nombreux écrits où la seconde domine à l'exclusion de la première. Et, en effet, le grotesque, dans les ouvrages d'Hoffmann, ressemble en partie à ces peintures arabesques qui offrent à nos yeux les monstres les plus étranges et les plus compliqués : des centaures, des griffons, des sphinx, des chimères ; enfin, toutes les créations d'une imagination romanesque. De telles compositions peuvent éblouir par une fécondité prodigieuse d'idées, par le brillant contraste des formes et des couleurs ; mais elles ne présentent rien qui puisse éclairer l'esprit ou satisfaire le jugement. Hoffmann passa sa vie (et certes ce ne pouvait être une vie heureuse) à tracer, sans règle et sans mesure, des images bizarres et extravagantes, qui, après tout, ne lui valurent qu'une réputation bien au-dessous de celle qu'il aurait pu acquérir par son talent, s'il

l’eût soumis à la direction d’un goût plus sûr ou d’un jugement plus solide. Il y a bien lieu de croire que sa vie fut abrégée, non seulement par sa maladie mentale, mais encore par les excès auxquels il eut recours pour se garantir de la mélancolie, et qui agirent directement sur sa tournure d’esprit. Nous devons d’autant plus le regretter que, malgré tant de divagation, Hoffmann n’était pas un homme ordinaire ; et si le désordre de ses idées ne lui avait fait confondre le surnaturel avec l’absurde, il se serait distingué comme un excellent peintre de la nature humaine, qu’il savait observer et admirer dans ses réalités.

Hoffmann réussissait surtout à tracer les caractères propres à son pays. L’Allemagne, parmi ses auteurs nombreux, n’en peut citer aucun qui ait su plus fidèlement personnifier cette droiture et cette intégrité qu’on rencontre dans toutes les classes parmi les descendants des anciens Teutons. Il y a surtout dans le conte intitulé *Le Majorat* un caractère qui est peut-être particulier à l’Allemagne, et qui forme un contraste frappant avec les individus de la même classe, tels qu’on nous les représente dans les

romans, et tels que, peut-être, ils existent en réalité dans les autres pays. Le *justicier* B... remplit, dans la famille du baron Roderic de R..., noble propriétaire de vastes domaines en Courlande, à peu près le même office que le fameux bailli Macwhecble exerçait sur les terres du baron de Bradwardine (s'il m'était permis de citer *Waverley).* Le justicier, par exemple, était le représentant du seigneur dans ses cours de justice féodale ; il avait la surveillance de ses revenus, dirigeait et contrôlait sa maison, et, par sa connaissance des affaires de la famille, il avait acquis le droit d'offrir et son avis et son assistance dans les cas de difficultés pécuniaires. L'auteur écossais a pris la liberté de mêler à ce caractère une teinte de cette friponnerie dont on fait presque l'attribut obligé de la classe inférieure des gens de loi. Le bailli est bas, avare, rusé et lâche ; il n'échappe à notre dégoût ou à notre mépris que par le côté plaisant de son caractère ; on lui pardonne une partie de ses vices en faveur de cet attachement pour son maître et sa famille, qui est chez lui une sorte d'instinct et qui semble l'emporter même sur son égoïsme

naturel. Le justicier de R... est précisément l’opposé de ce caractère ; c’est bien aussi un original : il a les manies de la vieillesse et un peu de sa mauvaise humeur satirique ; mais ses qualités morales en font, comme le dit justement La Motte-Fouqué, un héros des anciens temps, qui a pris la robe de chambre et les pantoufles d’un vieux procureur de nos jours. Son mérite naturel, son indépendance, son courage, sont plutôt rehaussés que ternis par son éducation, et sa profession, qui suppose une connaissance exacte du genre humain, et qui, si elle n’est pas subordonnée à l’honneur et à la probité, est le masque le plus vil et le plus dangereux dont un homme puisse se couvrir pour tromper les autres. Mais le justicier d’Hoffmann, par sa situation dans la famille de ses maîtres, dont il a connu deux générations, par la possession de tous leurs secrets, et plus encore par la loyauté et la noblesse de son caractère, exerce sur son seigneur lui-même, tout fier qu’il est parfois, un véritable ascendant.

Le conte que nous venons de citer montre l’imagination déréglée d’Hoffmann, mais prouve

aussi qu'il possédait un talent qui aurait dû la contenir et la modifier. Malheureusement son goût et son tempérament l'entraînaient trop fortement au grotesque et au fantastique, pour lui permettre de revenir souvent dans ses compositions au genre plus raisonnable dans lequel il aurait facilement réussi. Le roman populaire a sans doute un vaste cercle à parcourir, et loin de nous la pensée d'appeler les rigueurs de la critique contre ceux dont le seul objet est de faire passer au lecteur une heure agréable. On peut répéter avec vérité que, dans cette littérature légère,

Tous les genres sont bons, hors le genre
/ ennuyeux.

Sans doute, il ne faut pas condamner une faute de goût avec la même sévérité que si c'était une fausse maxime de morale, une hypothèse erronée de la science, ou une hérésie en religion. Le génie aussi, nous le savons, est capricieux, et veut avoir

son libre essor, même hors des régions ordinaires, ne fût-ce que pour hasarder une tentative nouvelle. Quelquefois enfin, on peut arrêter ses regards avec plaisir sur une peinture arabesque, exécutée par un artiste doué d’une riche imagination ; mais il est pénible de voir le génie s’épuiser sur des sujets que le goût réprouve. Nous ne voudrions lui permettre une excursion dans ces régions fantastiques, qu’à condition qu’il en rapporterait des idées douces et agréables. Nous ne saurions avoir la même tolérance pour ces caprices qui non seulement nous étonnent par leur extravagance, mais nous révoltent par leur horreur. Hoffmann doit avoir eu dans sa vie des moments d’exaltation douce aussi bien que d’exaltation pénible ; et le champagne qui pétillait dans son verre aurait perdu pour lui sa bienveillante influence, s’il n’avait quelquefois éveillé dans son esprit des idées agréables aussi bien que des pensées bizarres. Mais c’est le propre de tous les sentiments exagérés, de tendre toujours vers les émotions pénibles ; comme les accès de la folie ont bien plus fréquemment un caractère triste qu’agréable. De même le

grotesque a une alliance intime avec l’horrible ; car ce qui est hors de la nature peut difficilement avoir aucun rapport avec ce qui est beau. Rien, par exemple, ne peut être plus déplaisant pour l’œil que le palais de ce prince italien au cerveau malade, qui était décoré de toutes les sculptures monstrueuses qu’une imagination dépravée pouvait suggérer au ciseau de l’artiste.

Les ouvrages de Callot, qui a fait preuve d’une fécondité d’esprit merveilleuse, causent pareillement plus de surprise que de plaisir. Si nous comparons la fécondité de Callot à celle d’Hogarth, nous les trouverons égaux l’un à l’autre ; mais comparons le degré de satisfaction que procure un examen attentif de leurs compositions respectives, et l’artiste anglais aura un immense avantage. Chaque nouveau coup de pinceau que l’observateur découvre parmi les détails riches et presque superflus d’Hogarth, vaut un chapitre dans l’histoire des mœurs humaines, sinon du cœur humain ; en examinant de près, au contraire, les productions de Callot, on découvre seulement dans chacune de ses *diableries* un nouvel exemple d’un esprit

employé en pure perte, ou d’une imagination qui s’égare dans les régions de l’absurde. Les ouvrages de l’un ressemblent à un jardin soigneusement cultivé, qui nous offre à chaque pas quelque chose d’agréable ou d’utile ; ceux de l’autre rappellent un jardin négligé, dont le sol, également fertile, ne produit que des plantes sauvages et parasites.

Hoffmann s’est en quelque sorte identifié avec l’ingénieux artiste que nous venons de critiquer, par son titre de *Tableaux de nuit à la manière de Callot ;* et pour écrire par exemple, un conte comme *Le Sablier*, il faut qu’il ait été initié dans les secrets de ce peintre original, avec qui il peut certes réclamer une véritable analogie de talent. Nous avons cité un conte, *Le Majorat*, où le merveilleux nous paraît heureusement employé parce qu’il se mêle à des intérêts et des sentiments réels, et qu’il montre avec beaucoup de force à quel degré les circonstances peuvent élever l’énergie et la dignité de l’âme ; mais celui-ci est d’un genre bien différent :

« Moitié horrible, moitié bizarre, semblable à

un démon qui exprime sa joie par mille grimaces. »

Nathaniel, le héros de ce conte, est un jeune homme d'un tempérament fantasque et hypocondriaque, d'une tournure d'esprit poétique et métaphysique à l'excès, avec cette organisation nerveuse plus particulièrement soumise à l'influence de l'imagination. Il nous raconte les événements de son enfance dans une lettre adressée à Lothaire, son ami, frère de Clara, sa fiancée.

Son père, honnête horloger, avait l'habitude d'envoyer coucher ses enfants, à certains jours, plus tôt qu'à l'ordinaire, et la mère ajoutait chaque fois à cet ordre : Allez au lit, voici le Sablier qui vient. Nathaniel, en effet, observa qu'alors, après leur retraite, on entendait frapper à la porte ; des pas lourds et traînants retentissaient sur l'escalier ; quelqu'un entrait chez son père, et quelquefois une vapeur désagréable et suffocante se répandait dans la maison. C'était donc le Sablier : mais que voulait-il, et que venait-il faire ? Aux questions

de Nathaniel, la bonne répondit, par un conte de nourrice, que le Sablier était un méchant homme qui jetait du sable dans les yeux des petits enfants qui ne voulaient pas aller se coucher. Cette réponse redoubla sa frayeur, mais éveilla en même temps sa curiosité. Il résolut enfin de se cacher dans la chambre de son père, et d'y attendre l'arrivée du visiteur nocturne : il exécuta ce projet, et reconnut dans le Sablier l'homme de loi Copelius qu'il avait vu souvent avec son père. Sa masse informe s'appuyait sur des jambes torses ; il était gaucher, avait le nez gros, les oreilles énormes, tous les traits démesurés, et son aspect farouche, qui le faisait ressembler à un ogre, avait souvent épouvanté les enfants, quand ils ignoraient encore que ce légiste, odieux par sa laideur repoussante, n'était autre que le redoutable Sablier. Hoffmann a tracé de cette figure monstrueuse une esquisse qu'il a voulu sans doute rendre aussi révoltante pour ses lecteurs qu'elle pouvait être terrible pour les enfants. Copelius fut reçu par le père de Nathaniel avec les démonstrations d'un humble respect : ils découvrirent un fourneau secret,

l’allumèrent, et commencèrent bientôt des opérations chimiques d’une nature étrange et mystérieuse, qui expliquaient cette vapeur dont la maison avait été plusieurs fois remplie. Les gestes des opérateurs devinrent frénétiques ; leurs traits prirent une expression d’égarement et de fureur à mesure qu’ils avançaient dans leurs travaux ; Nathaniel, cédant à la terreur, jeta un cri et sortit de sa retraite. L’alchimiste, car Copelius en était un, eut à peine découvert le petit espion, qu’il menaça de lui arracher les yeux, et ce ne fut pas sans difficulté que le père, en s’interposant, parvint à l’empêcher de jeter des cendres ardentes dans les yeux de l’enfant. L’imagination de Nathaniel fut tellement troublée de cette scène, qu’il fut attaqué d’une fièvre nerveuse pendant laquelle l’horrible figure du disciple de Paracelse était sans cesse devant ses yeux comme un spectre menaçant.

Après un long intervalle, et quand Nathaniel fut rétabli, les visites nocturnes de Copelius à son élève recommencèrent ; celui-ci promit un jour à sa femme que ce serait pour la dernière fois. Sa promesse fut réalisée, mais non pas sans doute

comme l’entendait le vieux horloger. Il périt le jour même par l’explosion de son laboratoire chimique, sans qu’on pût retrouver aucune trace de son maître dans l’art fatal qui lui avait coûté la vie. Un pareil événement était bien fait pour produire une impression profonde sur une imagination ardente : Nathaniel fut poursuivi, tant qu’il vécut, par le souvenir de cet affreux personnage ; et Copelius s’identifia dans son esprit avec le principe du mal. L’auteur continue ensuite le récit lui-même, et nous présente son héros étudiant à l’université, où il est surpris par l’apparition soudaine de son infatigable persécuteur. Celui-ci joue maintenant le rôle d’un colporteur italien ou du Tyrol, qui vend des instruments d’optique ; mais, sous le déguisement de sa nouvelle profession et sous le nom italianisé de Giuseppe Coppola, c’est toujours l’ennemi acharné de Nathaniel ; celui-ci est vivement tourmenté de ne pouvoir faire partager à son ami et à sa maîtresse les craintes que lui inspire le faux marchand de baromètres, qu’il croit reconnaître pour le terrible jurisconsulte. Il est aussi mécontent de Clara, qui, guidée par son bon

sens et par un jugement sain, rejette non seulement ses frayeurs métaphysiques, mais blâme aussi son style poétique, plein d'enflure et d'affectation. Son cœur s'éloigne par degrés de la compagne de son enfance, qui ne sait être que franche, sensible et affectionnée ; et il transporte, par la même gradation, son amour sur la fille d'un professeur appelé Spalanzani, dont la maison fait face aux fenêtres de son logement. Ce voisinage lui donne l'occasion fréquente de contempler Olympia assise dans sa chambre : elle y reste des heures entières sans lire, sans travailler, ou même sans se mouvoir ; mais, en dépit de cette insipidité et de cette inaction, il ne peut résister au charme de son extrême beauté. Cette passion funeste prend un accroissement bien plus rapide encore, quand il s'est laissé persuader d'acheter une lorgnette d'approche au perfide Italien, malgré sa ressemblance frappante avec l'ancien objet de sa haine et de son horreur. La secrète influence de ce verre trompeur cache aux yeux de Nathaniel ce qui frappait tous ceux qui approchaient Olympia. Il ne voit pas en elle une certaine roideur de manières qui rend sa

démarche semblable aux mouvements d’une machine, une stérilité d’idées qui réduit sa conversation à un petit nombre de phrases sèches et brèves, qu’elle répète tour à tour ; il ne voit rien enfin de tout ce qui trahissait son origine mécanique. Ce n’était en effet qu’une belle poupée, ou automate, créée par la main habile de Spalanzani, et douée d’une apparence de vie par les artifices diaboliques de l’alchimiste, avocat et colporteur, Copelius ou Coppola.

L’amoureux Nathaniel vient à connaître cette fatale vérité en se trouvant le témoin d’une querelle terrible qui s’élève entre les deux imitateurs de Prométhée, au sujet de leurs intérêts respectifs dans ce produit de leur pouvoir créateur. Ils profèrent les plus infâmes imprécations, mettent en pièces leur belle machine, et saisissent ses membres épars, dont ils se frappent à coups redoublés. Nathaniel, déjà à moitié fou, tombe dans une frénésie complète à la vue de cet horrible spectacle.

Mais nous serions fous nous-mêmes de continuer à analyser ces rêves d’un cerveau en

délire. Au dénouement, notre étudiant, dans un accès de fureur, veut tuer Clara en la précipitant du sommet d'une tour : son frère la sauve de ce péril, et le frénétique, resté seul sur la plate-forme, gesticule avec violence et débite le jargon magique qu'il a appris de Copelius et de Spalanzani. Les spectateurs, que cette scène avait rassemblés en foule au pied de la tour, cherchaient les moyens de s'emparer de ce furieux, lorsque Copelius apparaît soudain parmi eux, et leur donne l'assurance que Nathaniel va descendre de son propre mouvement. Il réalise sa prophétie en fixant sur le malheureux jeune homme un regard de fascination, qui le fait aussitôt se précipiter lui-même, la tête la première. L'horrible absurdité de ce conte est faiblement rachetée par quelques traits dans le caractère de Clara, dont la fermeté, le simple bon sens et la franche affection forment un contraste agréable avec l'imagination en désordre, les appréhensions, les frayeurs chimériques et la passion déréglée de son extravagant admirateur.

Il est impossible de soumettre de pareils contes à la critique. Ce ne sont pas les visions

d’un esprit poétique ; elles n’ont pas même cette liaison apparente que les égarements de la démence laissent quelquefois aux idées d’un fou : ce sont les rêves d’une tête faible, en proie à la fièvre, qui peuvent un moment exciter notre curiosité par leur bizarrerie, ou notre surprise par leur originalité, mais jamais au-delà d’une attention très passagère, et, en vérité, les inspirations d’Hoffmann ressemblent si souvent aux idées produites par l’usage immodéré de l’opium, que nous croyons qu’il avait plus besoin du secours de la médecine que des avis de la critique.

La mort de cet homme extraordinaire arriva en 1822. Il devint affecté de cette cruelle maladie appelée *tabes dorsalis*, qui le priva peu à peu de l’usage de ses membres. Même dans cette triste extrémité, il dicta plusieurs ouvrages qui indiquent encore la force de son imagination, parmi lesquels nous citerons un fragment intitulé *La Convalescence*, plein d’allusions touchantes à ses propres sentiments à cette époque, et une nouvelle appelée *L’Adversaire*, à laquelle il consacra presque ses derniers moments. Rien ne

put ébranler la force de son courage ; il sut endurer avec constance les angoisses de son corps, quoiqu'il fût incapable de supporter les terreurs imaginaires de son esprit. Les médecins crurent devoir en venir à la cruelle épreuve du cautère actuel, par l'application d'un fer brûlant sur le trajet de la moelle épinière, pour essayer de ranimer l'activité du système nerveux. Il fut si loin de se laisser abattre par les tortures de ce martyre médical, qu'il demanda à un de ses amis, qui entra dans sa chambre au moment où l'on venait de terminer cette terrible opération, s'il ne sentait pas *la chair rôtie*. « Je consentirais volontiers, disait-il avec le même courage héroïque, à perdre l'usage de mes membres, si je pouvais seulement conserver la force de travailler avec l'aide d'un secrétaire. » Hoffmann mourut à Berlin, le 25 juin 1822, laissant la réputation d'un homme remarquable, que son tempérament et sa santé avaient seuls empêché d'arriver à la plus haute renommée, et dont les ouvrages, tels qu'ils existent aujourd'hui, doivent être considérés moins comme un modèle à imiter, que comme un avertissement salutaire du danger que court un

auteur qui s'abandonne aux écarts d'une folle imagination.

WALTER SCOTT.

Le violon de Crémone

I

Le conseiller Crespel est l’homme le plus merveilleux qui se soit offert à mes yeux, dans le cours de ma vie.

Lorsque j’arrivai à H... où je devais séjourner quelque temps, toute la ville parlait de lui, car alors il était dans tout le feu de son originalité. Crespel s’était rendu célèbre comme juriste éclairé, et comme profond diplomate. Un souverain qui n’était pas peu puissant en Allemagne, s’était adressé à lui pour composer un mémoire, adressé à la cour impériale, relativement à un territoire sur lequel il se croyait des prétentions bien fondées. Ce mémoire produisit les plus heureux résultats, et comme Crespel s’était plaint une fois, en présence du prince, de ne pouvoir trouver une habitation commode, celui-ci, pour le récompenser, s’engagea à subvenir aux frais d’une maison, que

Crespel ferait bâtir à son gré. Le prince lui laissa même le choix du terrain ; mais Crespel n’accepta pas cette dernière offre ; et il demanda que la maison fût élevée dans un jardin qu’il possédait aux portes de la ville, et dont la situation était des plus pittoresques. Il fit l’achat de tous les matériaux nécessaires, et les fit transporter au lieu désigné. Dès lors, on le vit tout le jour, vêtu d’un costume confectionné d’après ses principes particuliers, broyer la chaux, amasser les pierres, toiser, creuser, et se livrer à tous les travaux manouvriers. Il ne s’était adressé à aucun architecte, il n’avait pas tracé le moindre plan. Enfin cependant, un beau jour il alla trouver un honnête maître maçon de H..., et le pria de se rendre dès le lendemain matin, au lever du jour, dans son jardin, avec un grand nombre d’ouvriers pour bâtir sa maison. Le maître maçon s’informa tout naturellement des devis, mais il fut bien surpris lorsque Crespel lui répondit qu’il n’avait pas besoin de tout cela, et que l’édifice s’achèverait bien sans ces barbouillages.

Le jour suivant, le maître maçon venu avec ses gens trouva Crespel auprès d’une fosse tracée en

carré régulier. – C’est ici, dit le conseiller, qu’il faudra placer les fondations de ma maison ; puis, je vous prierai d’élever les quatre murailles, jusqu’à ce que je vous dise : – C’est assez. – Sans fenêtres, sans portes, sans murs de traverse ? demanda le maçon presque épouvanté de la singularité de Crespel. – Comme je vous le dis, mon brave homme, répondit tranquillement Crespel ; le reste s’arrangera tout seul.

La promesse d’un riche paiement décida seule le maître maçon à entreprendre cette folle construction ; mais jamais édifice ne s’éleva plus joyeusement, car ce fut au milieu des éclats de rire continuels des travailleurs, qui ne quittaient jamais le terrain où ils avaient à boire et à manger en abondance. Ainsi les quatre murailles montèrent dans les airs, avec une rapidité incroyable ; enfin, un jour Crespel s’écria : Halte ! aussitôt les pioches et les marteaux cessèrent de retentir, les travailleurs descendirent de leurs échafauds, et Crespel se vit entouré d’ouvriers qui lui demandaient ce qu’il fallait faire.

– Place ! s’écria Crespel en les écartant de la main, et courant à l’extrémité de son jardin, il se dirigea lentement vers son carré de pierres, secoua la tête d’un air mécontent en approchant d’un des murs, courut à l’autre extrémité du jardin, revint encore et secoua de nouveau sa tête. Il fit plusieurs fois ce manège, jusqu’à ce qu’enfin il allât donner droit du nez contre un pan de mur. Alors il s’écria : – Arrivez, mes amis ! faites-moi ici une porte.

En même temps, il en donna la hauteur et la largeur. On la perça aussitôt, selon les indications. Dès qu’elle fut pratiquée, il entra dans la maison et se mit à rire d’un air satisfait, lorsque le maître maçon lui fit remarquer qu’elle avait juste la hauteur d’une maison à deux étages. Crespel se promenait de long en large dans l’enceinte des quatre murs, suivi des maçons, portant pelles et pioches, et dès qu’il s’écriait : – Ici une fenêtre de six pieds de haut et de quatre de large ! là une lucarne de deux pieds ! on les exécutait aussitôt.

Ce fut justement pendant cette opération que j’arrivai à H... C’était un plaisir que de voir des milliers de gens assemblés autour du jardin, qui poussaient de grands cris de joie, quand on voyait de nouveau tomber quelque pierre, et qu’une fenêtre apparaissait subitement, là où on n’eût pas soupçonné qu’il dût s’en trouver une. Le reste de la construction de l’édifice et les autres travaux furent accomplis de cette manière et avec la même soudaineté. La singularité grotesque de toute l’entreprise, la surprise qu’on éprouva en voyant qu’après tout, la maison prenait un assez bon aspect, et surtout la libéralité de Crespel, entretinrent la bonne humeur de tous les ouvriers qui commencèrent à exécuter les projets du conseiller. Toutes les difficultés se trouvèrent ainsi vaincues, et en peu de temps, il s’éleva une grande maison qui avait extérieurement l’aspect le plus bizarre, car toutes les parties y semblaient jetées au hasard, mais dont l’intérieur offrait mille agréments, et dont l’arrangement était d’une commodité extrême. Tous ceux qui la visitèrent furent d’accord en cela, et moi-même je

ne pus en disconvenir lorsqu'une connaissance plus intime avec Crespel m'eut ouvert sa maison.

II

Je n'avais pas encore pu voir l'original conseiller, sa maison l'occupait tellement qu'il ne s'était pas montré chez le professeur M..., où il avait coutume de dîner une fois chaque semaine. Il lui avait même dit qu'il ne franchirait pas la porte de son jardin avant l'inauguration de sa nouvelle demeure. Tous les amis et toutes les connaissances de Crespel s'attendaient à un grand repas à cette occasion ; mais Crespel n'invita que les maîtres, les compagnons et les apprentis qui avaient coopéré à la construction du bâtiment. Il les traita de la façon la plus splendide. Des maçons entamaient de fins pâtés de venaison, de pauvres menuisiers se régalaient de faisans dorés, et les truffes, les poissons monstrueux, les fruits les plus rares étaient entassés en abondance devant les malheureux. Le soir, vinrent leurs

femmes et leurs filles, et il y eut un grand bal. Crespel valsa plusieurs fois avec des femmes de maîtres, puis alla se placer au milieu de l'orchestre, prit un violon, et dirigea les contredanses jusqu'au matin.

Quelques jours après cette farce, qui donna au conseiller Crespel le renom d'un ami du peuple, je le trouvai chez son ami, le professeur M... Sa conduite fut des plus singulières. Ses mouvements étaient si brusques et si gênés que je m'attendais à chaque instant à le voir se blesser, ou à briser quelque meuble ; mais ce malheur n'arriva pas, et on ne le redoutait pas sans doute, car la maîtresse de la maison ne montra nulle inquiétude en le voyant tourner à grands pas autour d'une table chargée de tasses de porcelaine, manœuvrer près d'un grand miroir et prendre dans ses mains un vase de fleurs admirablement peint, pour en admirer les couleurs. En général, Crespel examina dans le plus grand détail, avant le repas, tout ce qui se trouvait dans la chambre du professeur ; il alla même jusqu'à monter sur un fauteuil et détacher un tableau pour le lorgner plus à l'aise. À table il

parla beaucoup et avec une chaleur extrême, passant quelquefois d'une chose à une autre sans transition, souvent s'étendant sur un sujet jusqu'à l'épuiser, y revenant sans cesse, le retournant de mille manières, s'abandonnant à vingt digressions d'une longueur infinie, et qui toutes ramenaient le sujet éternel. Sa parole était tantôt rauque et criarde, tantôt basse et modulée ; mais jamais elle ne convenait à ce dont il parlait. Il fut question de musique, et on vanta fort un nouveau compositeur. Crespel se mit à rire, et dit d'un ton doux et presque chantant : – Je voudrais que Satan emportât ce maudit aligneur de notes, à dix mille millions de toises au fond des enfers ! Puis, il ajouta d'une voix terrible : – Elle ! c'est un ange du ciel, c'est un tout divin formé des accords les plus purs ! la lumière et l'astre du chant ! – À ces mots, ses yeux se remplirent de larmes. – Il fallut qu'on se souvînt qu'une heure auparavant, il avait été question d'une cantatrice célèbre. On servit un rôti de lièvre. Je remarquai que Crespel séparait soigneusement sur son assiette, les os de la chair, et qu'il s'informa longuement de la patte, que la fille du professeur,

enfant de cinq ans, lui apporta en riant.

Pendant le repas, le conseiller avait regardé plusieurs fois les enfants d’un air amical. Ils se levèrent à la fin du repas, s’approchèrent de lui, non sans quelque crainte toutefois et sans se tenir à trois pas. On apporta le dessert. Le conseiller tira de sa poche une jolie cassette dans laquelle se trouvait un petit tour d’acier. Prenant alors un os du lièvre qu’il avait mis à part, il se mit à le tourner, et confectionna avec une vitesse et une rapidité incroyable, de petites boîtes, des boules, des quilles, des corbeilles et mille autres bagatelles que les enfants reçurent en poussant des cris de joie.

Au moment de se lever de table, la nièce du professeur dit à Crespel : – Que devient notre bonne Antonie, cher conseiller ?

Crespel fit une grimace affreuse, et son visage prit une expression diabolique. – Notre chère Antonie ? répéta-t-il d’une voix aussi douce que désagréable.

Le professeur s’avança vivement. Je lus dans le regard sévère qu’il lança à sa nièce, qu’elle

avait touché une corde qui résonnait d'une manière dissonante dans l'âme de Crespel. – Comment va le violon ? demanda le professeur d'un ton gaillard, en prenant les mains du conseiller.

Le visage de Crespel s'éclaircit, et il répondit d'une voix tonnante : – Admirablement, professeur ; vous savez ce beau violon d'Amati, dont je vous ai parlé, et qu'un heureux hasard a fait tomber dans mes mains. J'ai commencé à le mettre en pièces aujourd'hui. J'espère qu'Antonie aura soigneusement achevé de le briser. – Antonie est une bonne fille, dit le professeur. – Oui vraiment, elle l'est ! s'écria le conseiller en se retournant subitement pour prendre sa canne et son chapeau et en gagnant la porte. Je vis dans la glace que de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

Dès que Crespel fut parti, je pressai le professeur de me dire quels rapports le conseiller avait avec les violons et surtout avec Antonie. – Ah ! dit le professeur, le conseiller est un homme tout à fait merveilleux, et il fait des violons d'une

manière aussi folle qu'il fait tout le reste. – Il fait des violons ? demandai-je tout étonné. – Oui, reprit le professeur ; Crespel confectionne, au dire des connaisseurs, les meilleurs violons que l'on connaisse depuis bien des années. Autrefois, quand il avait fait un bon instrument, il permettait à ses amis de s'en servir, mais depuis quelque temps il n'en est plus ainsi. Dès que Crespel a achevé un violon, il en joue lui-même une heure ou deux, avec une puissance admirable et une expression entraînante, puis il l'accroche auprès des autres, sans jamais y toucher et sans souffrir qu'on y touche. Quand un violon d'un ancien maître se trouve en vente, Crespel l'achète à quelque prix qu'on veuille le vendre. Mais il agit à peu près de même qu'avec les violons qu'il fait ; il en joue une seule fois, puis il le démonte pour en examiner la structure intérieure, et s'il n'y découvre pas ce qu'il cherche, il en jette les débris d'un air mécontent, dans une grande caisse qui est déjà remplie de débris de violon. – Mais Antonie ? demandai-je avec vivacité. – Quant à cela, dit le professeur, c'est une chose qui me ferait abhorrer le conseiller, si la bonté de son

caractère, qui va jusqu'à la faiblesse, ne me donnait la certitude qu'il y a là quelque circonstance ignorée. Lorsqu'il y a quelques années, le conseiller vint s'établir ici, il vivait en solitaire, avec une vieille servante, dans une maison obscure d'une rue éloignée. Bientôt, il éveilla, par mille singularités, la curiosité de ses voisins, et dès qu'il remarqua que l'attention se portait sur lui, il chercha et trouva des connaissances. Partout, comme dans ma maison, on s'accoutuma à le voir, et bientôt il devint indispensable. Son abord brusque et sévère n'empêcha pas les enfants de le chérir, et son air imposant le préservait en même temps de leurs importunités. Vous avez vu aujourd'hui, vous-même, par quelles séductions variées il sait gagner leur cœur. Après avoir séjourné ici quelque temps, il partit tout à coup sans que personne connût le lieu où il s'était retiré. Quelques mois après, il revint.

Dans la soirée qui suivit le retour de Crespel, on vit ses fenêtres éclairées d'une façon extraordinaire. Cette circonstance éveilla l'attention des voisins, et on ne tarda pas à

entendre une voix ravissante, une voix de femme, accompagnée par un piano. Puis on entendit le son d'un violon qui luttait d'énergie, de force et de souplesse avec la voix. On reconnut aussitôt que c'était le conseiller qui jouait de cet instrument. Moi-même je me mêlai à la foule immense que ce merveilleux concert avait rassemblée autour de la maison du conseiller, et je dois convenir, qu'auprès de cette voix pénétrante, le chant de la plus célèbre cantatrice m'eût semblé fade et sans expression ; jamais je n'avais conçu l'idée de ces sons si longtemps soutenus, de ces trillements du rossignol, de ces gammes, s'élevant, tantôt jusqu'au son de l'orgue, et tantôt descendant jusqu'au murmure le plus léger. Il ne se trouvait personne qui ne fût sous le charme de cet enchantement, et lorsque la cantatrice gardait le silence, on entendait chacun reprendre haleine, tant le silence était profond. Il était près de minuit, lorsqu'on entendit le conseiller parler violemment ; une voix d'homme lui répondait et semblait lui faire des reproches, et la voix entrecoupée d'une jeune fille exprimait des accents plaintifs. Le conseiller parlait

toujours avec plus de colère, jusqu'à ce qu'enfin sa voix reprît le ton chantant que vous lui connaissez. Un cri perçant de la jeune fille l'interrompit ; puis il régna un profond silence. Quelques moments après, un jeune homme se précipita en gémissant hors de la maison, et se jeta dans une chaise de poste qui l'attendait et qui partit rapidement. Le jour suivant, le conseiller parut et se montra fort serein. Personne n'eut le courage de l'interroger sur les événements de la nuit. La vieille servante dit seulement, que le conseiller avait amené avec lui une charmante fille qu'il nommait Antonie, et qui chantait merveilleusement ; qu'un jeune homme l'avait également accompagné. Il semblait aimer tendrement Antonie, et il était sans doute son fiancé ; mais le conseiller l'avait forcé de partir subitement. – Les rapports du conseiller avec Antonie ont été jusqu'à ce jour un mystère, mais il est certain qu'il tyrannise la pauvre fille de la manière la plus odieuse. Il la garde comme le docteur Bartholo gardait sa pupille ; et à peine permet-il qu'elle regarde par la fenêtre. Si quelquefois, cédant à de pressantes instances, il la

mène avec lui, sans cesse il la poursuit de ses regards, et il ne souffre pas qu'on fasse entendre un seul accent musical près d'elle, encore moins qu'Antonie chante. Il ne lui permet pas non plus de chanter dans sa maison ; aussi, le chant qu'elle a fait entendre dans cette nuit mémorable est demeuré comme une tradition, et ceux même qui ne s'y trouvèrent pas, disent souvent, lorsqu'une cantatrice nouvelle vient débuter : – Ce chant-là n'est rien. Antonie seule sait chanter !

III

On sait combien les choses fantastiques me frappent et me touchent. Je jugeai indispensable de faire la connaissance d'Antonie. J'avais déjà appris quelques-unes des conjonctures du public sur cette jeune fille, mais je ne soupçonnais pas qu'elle vécût dans la ville, et qu'elle se trouvât sous la domination du bizarre Crespel. Dans la nuit suivante, je rêvai tout naturellement du chant

merveilleux d’Antonie, et comme elle me suppliait fort tendrement, dans un adagio, composé par moi-même, de la sauver, je fus bientôt résolu à devenir un second Astolfe, et à pénétrer dans la maison de Crespel, comme dans le château enchanté d’Alcine.

Les choses se passèrent plus paisiblement que je ne l’avais pensé ; car, à peine eus-je vu deux ou trois fois le conseiller, et lui eus-je parlé avec quelque chaleur de la structure des bons violons, qu’il m’engagea lui-même à visiter sa maison. Je me rendis à son invitation, et il étala devant moi son trésor de violons. Une douzaine de ces instruments était appendue dans son cabinet. J’en remarquai un portant les traces d’une haute antiquité, et fort richement sculpté. Il était suspendu au-dessus des autres, et une couronne de fleurs, dont il était surmonté, semblait le désigner comme le roi des instruments.

– Ce violon, me dit Crespel, est un morceau merveilleux d’un artiste inconnu, qui vivait sans doute du temps de Tartini. Je suis convaincu qu’il y a dans sa construction intérieure quelque chose

de particulier, et qu'un secret, que je poursuis depuis longtemps, se dévoilera à mes yeux, lorsque je démonterai cet instrument. Riez de ma faiblesse si vous voulez ; mais cet objet inanimé à qui je donne, quand je le veux, la vie et la parole, me parle souvent d'une façon merveilleuse, et lorsque j'en jouai pour la première fois, il me sembla que je n'étais que le magnétiseur qui excite le somnambule, et l'aide à révéler ses sensations cachées. Vous pensez bien que cette folie ne m'a jamais occupé sérieusement, mais il est à remarquer que je n'ai jamais pu me décider à détruire cette sotte machine. Je suis content aujourd'hui de ne pas l'avoir fait ; car, depuis qu'Antonie est ici, je joue quelquefois de ce violon devant elle. Antonie l'écoute, avec plaisir, avec trop de plaisir !

Le conseiller prononça ces dernières paroles avec un attendrissement visible ; cela m'enhardit. – Ô mon cher conseiller ! lui dis-je, ne voudriez-vous pas en jouer devant moi ? Crespel prit son air mécontent, et me dit de sa voix chantante et modulée : – Non, mon cher étudiant ! et la chose en resta là. Il me fit encore voir mille raretés

puériles ; enfin, il ouvrit une petite cassette, en tira un papier plié qu'il me mit dans la main, en me disant solennellement : – Vous êtes un ami de l'art ; prenez ce présent comme un souvenir qui doit vous être éternellement cher. À ces mots, il me poussa doucement par les deux épaules vers la porte et m'embrassa sur le seuil. À proprement parler, c'est ainsi qu'il me chassa d'une façon toute symbolique. En ouvrant le papier, j'y trouvai un petit fragment de quinte, d'une ligne de longueur ; sur le papier se trouvaient ces mots : – Morceau de la quinte dont se servait pour son violon le célèbre Stamitz, dans le dernier concert qu'il donna avant sa mort. – La promptitude avec laquelle j'avais été congédié, lorsque j'avais parlé d'Antonie, me fit penser que je ne la reverrais jamais ; mais il n'en fut pas ainsi, car lorsque je revins pour la seconde fois chez le conseiller, je trouvai Antonie dans sa chambre ; elle l'aidait à ajuster les morceaux d'un violon. L'extérieur d'Antonie ne fit pas sur moi une impression profonde ; mais on ne pouvait détourner son regard de ces yeux bleus et de ces lèvres de rose arrondies si délicatement. Elle était

fort pâle ; mais, dès que la conversation s’animait ou qu’elle prenait une tournure gaie, un vif incarnat se répandait sur ses joues qui s’animaient d’un doux sourire. Je causai avec Antonie d’un ton détaché, et je ne remarquai nullement dans Crespel ces regards d’Argus dont m’avait parlé le professeur. Il demeura fort calme, occupé de son travail, et il sembla même plusieurs fois donner son approbation à notre entretien. Depuis, je visitai souvent le conseiller, et l’intimité qui régna bientôt entre nous trois, donna à notre petite réunion un charme infini. Le conseiller me réjouissait fort par ses singularités extraordinaires ; mais c’était surtout Antonie qui m’attirait par ses charmes irrésistibles, et qui me faisait supporter maintes choses auxquelles, impatient comme je l’étais alors, je me fusse bientôt soustrait. Il se mêlait à l’originalité du conseiller, une manie qui me contrariait sans cesse, et qui souvent me semblait du plus mauvais goût ; car chaque fois que la conversation se portait sur la musique, et particulièrement sur le chant, il avait soin de la détourner ; et de sa voix aigre et modulée il la

ramenait sur quelque sujet fade ou vulgaire.

Je voyais alors un profond chagrin qui se peignait dans les regards d'Antonie ; que le conseiller n'avait eu d'autre dessein que d'éviter une invitation de chanter ; je n'y renonçai pas. Les obstacles que m'opposait le conseiller augmentaient l'envie que j'avais de les surmonter, et j'éprouvais le plus violent désir d'entendre le chant d'Antonie, dont mes songes étaient remplis. Un soir, je trouvai Crespel dans la plus belle humeur ; il avait brisé un violon de Crémone, et il avait trouvé que les tables d'harmonie étaient placées une demi-ligne plus près l'une de l'autre que d'ordinaire. Quelle précieuse découverte pour la pratique ! Je parvins à l'enflammer en lui parlant de la vraie manière de diriger son instrument. Les grands et véritables maîtres du chant que cita Crespel, m'amenèrent à faire la critique de la méthode de chant, qui consiste à se former d'après les effets d'instrument. – Quoi de plus absurde ! m'écriai-je en m'élançant de ma chaise vers le piano que j'ouvris spontanément, quoi de plus absurde que cette méthode qui semble verser les sons un à un

sur la terre ! Je chantai alors quelques morceaux qui confirmaient mon dire, et je les accompagnai d'accords plaqués. Crespel riait aux éclats et s'écriait : – Oh ! oh ! il me semble que j'entends nos Allemands italianisés chantant du Puccita ou du Portogallo !

– Le moment est arrivé, pensai-je, et m'adressant à Antonie : – Je suis sûr, lui dis-je, que ce n'est pas là votre méthode ; et en même temps j'entamai un morceau admirable et passionné du vieux Léonardo Léo. Les joues d'Antonie s'animèrent d'un coloris brûlant, un éclat céleste vint ranimer ses yeux, elle accourut au piano et ouvrit les lèvres. Mais au même moment Crespel s'avança, me prit par les épaules, et me dit de sa voix aigre et douce : – J'avoue, mon digne et respectable étudiant, que je manquerais à toutes les convenances et à tous les usages, si j'exprimais hautement le désir que Satan vous prît avec ses griffes, et qu'il vous emportât au fin fond des enfers ; cette nuit est au reste fort sombre, et quand même je ne vous jetterais pas par la fenêtre, vous auriez peine à arriver sain et sauf en bas de l'escalier. Prenez

donc cette lumière et regagnez la porte, en vous souvenant que vous avez en moi un ami véritable, bien qu'il puisse arriver que vous ne le trouviez plus jamais au logis.

À ces mots, il m'embrassa, et me serrant étroitement de façon à m'empêcher de jeter un seul regard sur Antonie, il me conduisit jusqu'à la porte.

IV

J'étais déjà placé depuis deux ans à Berlin, lorsque j'entrepris un voyage dans le midi de l'Allemagne. Un soir, je vis se dessiner au crépuscule les tours de H... À mesure que j'approchais, un sentiment de malaise indéfinissable s'emparait de moi ; j'étouffais, et je fus forcé de descendre de voiture pour respirer plus librement. Mais bientôt cet abattement augmenta jusqu'à la douleur physique. Il me semblait que j'entendais les accords d'un chœur

céleste qui parcourait les airs. Les tours devinrent plus distinctes, je reconnus des voix d'hommes qui entonnaient un chant sacré. – Que se passe-t-il ? m'écriai-je avec effroi. – Ne le voyez-vous pas ? répondit le postillon qui cheminait sur son cheval. Ne le voyez-vous pas ? ils enterrent quelqu'un au cimetière !

En effet, nous nous trouvions près d'un cimetière, et je vis un cercle d'hommes vêtus de noir, entourant une fosse qu'on se disposait à combler. Je m'étais avancé si près de la colline, où se trouvaient les sépultures, que je ne pouvais plus voir dans le cimetière. Le chœur cessa, et je remarquai, du côté de la porte de la ville, d'autres hommes vêtus de noir, qui revenaient de l'enterrement. Le professeur, avec sa nièce, passa près de moi sans me reconnaître. La nièce tenait son mouchoir devant ses yeux et pleurait amèrement. Il me fut impossible d'entrer dans la ville : j'envoyai mon domestique avec la voiture à l'auberge où je devais loger, et je me mis à parcourir ces lieux que je connaissais bien, espérant ainsi faire cesser le malaise que j'éprouvais, et qui n'avait peut-être sa source que

dans des causes physiques. En entrant dans une allée qui conduisait à la ville, je fus témoin d'un singulier spectacle. Je vis s'avancer, conduit par deux hommes en deuil, le conseiller Crespel qui faisait mille contorsions pour leur échapper. Il avait, comme d'ordinaire, son habit gris si singulièrement coupé, et de son petit chapeau à trois cornes qu'il portait martialement sur l'oreille, pendait un lambeau de crêpe, qui flottait à l'aventure. Il avait attaché autour de ses reins un noir ceinturon d'épée ; mais, au lieu de rapière, il y avait passé un long archet de violon. Un froid glacial s'empara de mes sens. Je le suivis lentement. Les hommes du deuil conduisirent le conseiller jusqu'à sa maison : là, il les embrassa en riant aux éclats. Lorsqu'ils se furent éloignés, les regards du conseiller se tournèrent vers moi. Il me regarda longtemps d'un œil fixe, puis il s'écria d'une voix sourde : – Soyez le bienvenu, messire étudiant : vous comprenez aussi...

À ces mots, il me prit par le bras, et, m'entraînant dans sa maison, il me fit monter dans la chambre où se trouvaient ses violons. Ils

étaient tous couverts de voiles noirs ; mais le beau violon de Crémone, sculpté, manquait ; à sa place, on avait suspendu une couronne de cyprès. Je compris ce qui était arrivé. – Antonie ! ah ! Antonie, m'écriai-je dans un affreux désespoir. Le conseiller resta devant moi, immobile, les bras croisés sur sa poitrine. Je montrai du doigt la couronne de cyprès.

– Lorsqu'elle mourut, dit le conseiller d'une voix affaiblie et solennelle, lorsqu'elle mourut, l'archet de ce violon se brisa avec fracas, et la table d'harmonie tomba en éclat. Cet instrument fidèle ne pouvait exister qu'avec elle ; il est dans sa tombe, enseveli avec elle !

Profondément ému, je tombai sur un siège ; mais le conseiller se mit à chanter d'une voix rauque une chanson joyeuse. C'était un spectacle affreux que de le voir sauter et tourner sur un pied, tandis que le crêpe de son chapeau battait, en flottant, les violons attachés à la muraille. Je ne pus retenir un cri d'effroi, lorsque le crêpe vint frapper mon visage, au moment où le conseiller passa devant moi, en tournant rapidement. Il me

semblait qu’il allait m’envelopper avec lui dans les voiles funèbres qui obscurcissaient son intelligence. Tout à coup il s’arrêta devant moi, et me dit de sa voix modulée : – Mon fils ! pourquoi crier ainsi ? as-tu vu l’ange de la mort ? il précède toujours la cérémonie.

Il s’avança au milieu de la chambre, arracha l’archet de son ceinturon, le leva des deux mains au-dessus de sa tête, et le brisa si violemment qu’il vola en mille débris, Crespel s’écria en riant hautement : – Maintenant la baguette est brisée sur moi ![*] Oh, je suis libre ! – Libre ! Vivat ! je suis libre ! je ne ferai plus de violons ! – Plus de violons ! *Viva la Libertà !* – Et il se remit à chanter d’une façon terrible sa joyeuse chanson, et à sauter dans la chambre. Plein d’horreur, je me disposais à m’échapper, mais le conseiller me retint d’une main vigoureuse, tout en me disant d’un ton calme : – Restez, messire étudiant. Ne prenez pas pour de la folie ces accès d’une douleur qui me tue ; tout cela n’est arrivé que

[*] C’est ainsi qu’on annonce un arrêt de mort en Allemagne. *(Trad.)*

parce que je me suis fait dernièrement une robe de chambre dans laquelle je voulais avoir l'air du destin ou de Dieu ! – Il continua à parler sans suite et sans raison, et finit pas tomber accablé d'épuisement et de fatigue. La vieille servante accourut à mes cris, et je respirai lorsque je me trouvai enfin en liberté.

Je ne doutai pas un instant que Crespel n'eût perdu l'esprit. Le professeur prétendit le contraire. – Il y a des hommes, dit-il, auxquels la nature ou des circonstances particulières ont retiré le voile sous lequel nous commettons nos folies sans être remarqués. Ils ressemblent à ces insectes qu'on a dépouillés de leur peau, et qui nous apparaissent avec le jeu de leurs muscles à découvert. Tout ce qui est pensée en nous est action dans Crespel. Mais ce sont des éclairs. La mort d'Antonie a forcé tous ses ressorts ; demain déjà, j'en suis sûr, il reprendra sa route ordinaire.

En effet, le conseiller se montra le lendemain dans son état habituel ; seulement il déclara qu'il ne ferait plus de violons, et qu'il ne jouerait

jamais de cet instrument. Depuis j'ai appris qu'il avait tenu sa parole.

V

Les paroles du professeur avaient augmenté les soupçons que m'avait fait concevoir la mort d'Antonie ; et j'étais alors convaincu que le conseiller avait de grandes fautes à expier. Je ne voulais pas quitter H..., sans lui avoir reproché le crime dont je le croyais coupable ; je voulais l'ébranler jusqu'au fond de son âme et lui arracher l'aveu de cette horrible action. Plus j'y songeais, plus je voyais clairement que ce Crespel était un scélérat, et j'en étais venu à établir en moi-même cette pensée comme une vérité incontestable. C'est dans cette disposition que je me rendis un jour chez le conseiller. Je le trouvai occupé à exécuter au tour plusieurs petits objets. Il me reçut d'un air riant et calme. – Comment, m'écriai-je avec violence en l'abordant, comment pouvez-vous trouver un

moment de tranquillité dans votre âme, en songeant à l'horrible action que tous les tourments de l'enfer ne pourront assez punir !

Le conseiller me regarda d'un air étonné et posa son outil de côté. – Comment l'entendez-vous, mon ami ? me dit-il. Asseyez-vous donc, je vous prie, sur cette chaise ! – Mais moi, m'échauffant de plus en plus, je rompis toutes les barrières, et je l'accusai hautement de la mort d'Antonie, le menaçant de toutes les vengeances du ciel. En ma qualité d'homme de loi, j'allai même si loin, que je m'écriai que je mettrais tout en œuvre pour découvrir les traces de son attentat, et le livrer aux juges temporels. Je fus singulièrement embarrassé, lorsque après avoir terminé mon pompeux et virulent discours, je vis le conseiller me regarder paisiblement, comme s'il eût attendu que je continuasse encore de parler. J'essayai de le faire, mais les paroles ne venaient plus, le fil de mes pensées était rompu, et mes phrases étaient si incohérentes que je ne tardai pas à garder le silence.

Crespel jouissait de mon embarras, un sourire

ironique et méchant voltigeait sur ses lèvres. Bientôt il reprit son air grave et me dit d'un ton solennel : – Jeune homme ! tu me regardes comme un extravagant, comme un insensé ; je te pardonne, car nous sommes enfermés dans la même maison de fous, et tu ne t'irrites de ce que je crois être Dieu le père que parce que tu te crois Dieu le fils. Mais comment as-tu osé vouloir pénétrer dans une vie qui doit te rester étrangère, et essayer d'en démêler les fils les plus secrets ? Elle n'est plus et le secret a cessé !

Crespel se leva et fit plusieurs fois le tour de la chambre. Je repris courage et je le suppliai de m'expliquer cette énigme. Il me regarda longtemps, prit ma main et me conduisit près de la fenêtre, dont il ouvrit les deux côtés. Il appuya ses deux bras sur le balcon, et le corps penché au-dehors, les yeux fixés sur le jardin, il me raconta l'histoire de sa vie. Lorsqu'il l'eut terminé, je me retirai touché et confus.

Voici les circonstances qui concernent Antonie. Vingt ans auparavant, la passion que le conseiller avait pour les meilleurs violons des

vieux maîtres, l’attira en Italie. Il n’en construisait pas encore, et il ne songeait pas non plus à les démonter. À Venise, il entendit la célèbre cantatrice Angela N......i, qui brillait alors dans les premiers rôles, sur le théâtre di San-Benedetto. L’enthousiasme qu’il éprouva ne s’adressait pas seulement au talent de la signora Angela, mais encore à sa beauté céleste. Le conseiller chercha à faire la connaissance d’Angela, et en dépit de ses formes un peu rustiques, il parvint par sa supériorité en musique et par son jeu hardi et expressif sur le violon, à gagner le cœur de la belle Italienne. Une liaison intime les amena en peu de semaines à un mariage qui resta caché, parce qu’Angela ne voulait pas perdre le nom sous lequel elle avait acquis tant de célébrité, pour prendre le nom peu harmonieux de Crespel. Le conseiller me dépeignit avec l’ironie la plus folle la manière dont la signora Angela l’avait tourmenté dès qu’elle avait été sa femme. Toutes les humeurs, tous les caprices de toutes les premières cantatrices réunies, avaient été, au dire de Crespel, réunis dans le petit corps d’Angela. S’il

lui arrivait de vouloir exprimer une volonté, Angela lui envoyait une armée entière d'Abbates, de Maestros, d'Académicos, qui le désignaient comme l'amant le plus incivil, le plus insupportable qui eût jamais résisté à une aimable signora. Une fois, après un de ces orages, Crespel s'était enfui à la maison de plaisance d'Angela, et il oubliait, en improvisant sur son violon de Crémone, tous les chagrins de la journée ; mais bientôt, la signora, qui l'avait suivi de près, entra dans la salle. Elle se trouvait dans cet instant en humeur de tendresse, et, embrassant le conseiller, elle lui fit de doux reproches, et reposa sa tête sur son épaule. Mais Crespel, plongé dans le tourbillon de ses accords, continua de jouer du violon avec son enthousiasme ordinaire, et il arriva que son archet atteignit légèrement la signora. – *Bestia tedesca !* s'écria-t-elle en se relevant avec fureur ; en même temps elle arracha le violon des mains du conseiller, et le mit en pièces en le frappant contre une table de marbre. Le conseiller resta pétrifié ; mais, se réveillant comme d'un rêve, il souleva avec force la signora, la jeta par la fenêtre de sa propre maison,

et, sans s'inquiéter de ce qui arriverait, il gagna Venise, d'où il partit aussitôt pour l'Allemagne. Ce ne fut que plus tard qu'il comprit bien ce qu'il avait fait. Bien qu'il sût que l'élévation de la fenêtre n'avait pas plus de cinq pieds, il se sentait cruellement tourmenté, et d'autant plus vivement, que la signora lui avait donné à entendre qu'elle avait espoir de devenir mère. Il osait à peine prendre des informations, et il ne fut pas peu surpris, lorsque environ huit mois après son retour, il reçut de sa chère moitié la lettre la plus tendre. Elle n'y faisait pas le moindrement mention de ce qui s'était passé à la maison de plaisance, et lui annonçait qu'elle était accouchée d'une charmante fille ; le *Marito amato*, le *Padre felicissimo* était incessamment prié de revenir aussitôt à Venise. Crespel ne se rendit pas à l'invitation, mais il écrivit à ses amis d'Italie pour s'informer de ce qui s'était passé pendant son absence ; il apprit que la signora était tombée sur l'herbe molle, avec la légèreté d'un oiseau, et que sa chute n'avait eu pour elle que des suites morales. Dès ce moment elle s'était montrée entièrement changée ; plus de traces d'humeur,

de caprices ; le maestro, qui avait composé les opéras pour le carnaval de cette année-là, avait été le plus heureux des hommes ; car la signora avait consenti à chanter tous ses airs, sans les innombrables changements qu'elle avait coutume d'exiger. Le conseiller ne fut pas peu touché de cette transformation ; il demanda des chevaux et se jeta dans sa voiture. Tout à coup il fit arrêter :
– Mais, se dit-il, est-il bien certain que ma présence ne rende pas à Angela toute son humeur fantasque, et aurai-je donc toujours la ressource de la jeter par la fenêtre ? Il descendit de sa voiture, et écrivit à sa femme une lettre bien tendre, où il parla de la joie qu'il éprouvait d'apprendre que sa fille avait comme lui un petit signe derrière l'oreille ; il lui jura qu'il l'aimait toujours, et il resta en Allemagne. Les protestations d'amour, les regrets de l'absence, les désirs, les espérances volèrent longtemps de Venise à H... et de H... à Venise. Angela vint enfin en Allemagne et eut un succès prodigieux, comme on le sait, sur le grand théâtre de F... Elle n'était plus jeune, mais un attrait magique séduisait en elle, et sa voix n'avait rien perdu de

son éclat. Antonie avait grandie, et sa mère avait déjà écrit d'Italie au conseiller que sa fille annonçait un talent du premier rang. Les amis que Crespel avait à F... lui apprirent en effet que deux cantatrices ravissantes étaient arrivées, et ils l'engagèrent avec instances à venir les entendre. Ils ne soupçonnaient pas quels liens étroits l'unissaient à ces deux étrangères. Crespel brûlait d'envie de voir sa fille ; mais, quand il songeait à sa femme, le courage lui manquait, et il resta chez lui au milieu de ses violons brisés.

Un jeune compositeur, bien connu, devint amoureux d'Antonie, et Antonie répondit à son amour. Angela n'eut rien à opposer à cette union, et le conseiller y consentit d'autant plus facilement que les compositions du jeune homme avaient trouvé grâce devant son tribunal sévère. Crespel s'attendait chaque jour à recevoir la nouvelle du mariage, mais il ne lui vint qu'une lettre cachetée de noir, et écrite par une main étrangère. Le docteur R... annonçait au conseiller que Angela avait été saisie du froid en sortant du théâtre, et qu'elle était morte dans la nuit qui devait précéder le mariage de sa fille. Angela

avait déclaré au docteur qu'elle était la femme de Crespel, et le conseiller était invité à venir au plus tôt chercher sa fille restée seule dans le monde. Crespel partit aussitôt pour F... On ne peut désigner la manière déchirante dont le conseiller me peignit le moment où il avait vu pour la première fois son Antonie. Il y avait dans la bizarrerie même de ses termes une puissance d'expression dont je ne saurais donner une idée. Le jeune fiancé se trouvait auprès d'elle ; et Antonie, saisissant avec justesse l'esprit bizarre de son père, se mit à chanter un motif sacré du vieux padre Martini, que sa mère chantait sans cesse au conseiller, au temps de leurs amours. Crespel répandit un torrent de larmes ; jamais Angela, elle-même, n'avait dit ce morceau avec tant d'expression. Le son de voix d'Antonie était merveilleux ; il ressemblait tantôt au souffle harmonieux d'une harpe éolienne, et souvent aux légères modulations du rossignol. Ses tons semblaient ne pas trouver assez d'espace dans sa poitrine. Antonie, brûlant d'amour et de joie, chanta ses plus beaux airs ; son fiancé l'accompagnait dans l'ivresse la plus grande.

Crespel fut d’abord plongé dans le ravissement ; ensuite il devint pensif, silencieux, rentré en lui-même. Enfin il se leva, pressa Antonie sur son sein, et lui dit à voix basse et étouffée ; – Ne chante plus, si tu m’aimes... cela me déchire le cœur... ne chante plus... de grâce... – Non, dit le lendemain le conseiller au docteur, non, je ne me suis pas trompé : hier tandis qu’en chantant sa rougeur se concentrait en deux taches sur ses joues pâles, j’ai reconnu que ce n’était pas une ressemblance de famille, mais bien ce que je craignais.

Le docteur, dont le visage s’était embruni aux premiers mots du conseiller, lui répondit : – Soit que les efforts qu’exige le chant, soit qu’une cause naturelle ait amené ce résultat, la poitrine d’Antonie offre un défaut d’organisation qui donne à son chant cette force merveilleuse, et ces tons uniques qui dépassent presque la sphère de la voix humaine. Mais elle paiera de sa mort cette faculté céleste ; et, si elle continue de chanter, dans six mois elle aura cessé de vivre.

Crespel se sentit déchiré de mille traits. Il lui semblait voir un bel arbre offrir pour la première fois ses fruits, et se flétrir aussitôt, coupé dans sa racine. Sa résolution fut bientôt prise. Il dit tout à Antonie. Il lui demanda si elle préférait suivre son fiancé, et mourir en peu de temps au milieu du tourbillon du grand monde, ou suivre son père, et vivre avec lui de longs jours, dans une retraite tranquille. Antonie se jeta en gémissant dans les bras de son père qui comprit toute sa douleur et sa résolution. Il conféra avec le jeune fiancé qui lui jura que jamais le moindre chant ne s'échapperait des lèvres d'Antonie, mais le conseiller savait trop bien que le compositeur ne résisterait pas à la tentation de faire exécuter ses morceaux ; d'ailleurs, il n'eût pas renoncé à entendre cette voix ravissante, car la race musicale est égoïste et cruelle, surtout dès qu'il s'agit de ses jouissances. Bientôt le compositeur disparut avec Antonie. Le fiancé apprit leur départ avec désespoir. Il suivit leurs traces, et arriva en même temps qu'eux à H... – Le voir encore une fois et puis mourir ! disait Antonie d'une voix suppliante. Mourir ! s'écriait le

conseiller avec fureur. Il vit sa fille, celle pour qui il vivait uniquement au monde, s’arracher de ses bras et voler dans ceux de son fiancé ; il voulut alors que tout ce qu’il redoutait arrivât. Il força le jeune homme à se placer au piano ; Antonie chanta et Crespel joua du violon jusqu’à ce que les deux taches rouges se montrassent sur les joues d’Antonie. Il leur ordonna alors de s’arrêter. Lorsque le jeune compositeur prit congé d’Antonie, elle poussa un grand cri et tomba sans mouvement. – Je crus, ainsi me le dit Crespel, je crus qu’elle était morte comme je l’avais prédit ; et, comme je m’étais préparé à l’événement le plus funeste, je restai calme et d’accord avec moi-même. Je pris par les épaules le compositeur que cet événement avait abattu, et je lui dis (ici le conseiller prit sa voix modulée) : « Puisqu’il vous a plu, mon cher maître, d’assassiner votre fiancée, vous pouvez vous retirer tranquillement, à moins qu’il ne vous plaise de rester jusqu’à ce que je vous plonge ce couteau de chasse dans le cœur, ce que je ne réponds pas de faire si vous ne partez promptement. » – Il faut qu’en ce moment mon regard ait été passablement sanguinaire, car

il partit en toute hâte, en poussant de grands cris. Lorsque le conseiller voulut relever Antonie, elle ouvrit les yeux, mais ils se refermèrent presque aussitôt, À ses cris, la vieille servante accourut ; un médecin qu'on fit venir, ne tarda pas à rappeler Antonie à la vie. Elle se rétablit plus promptement que le conseiller ne l'eût espéré, et elle ne cessa de lui témoigner la tendresse la plus vive. Elle partageait complaisamment toutes ses occupations, ses plus folles idées, ses goûts les plus bizarres. Elle l'aidait aussi à briser ses vieux violons et à en faire de nouveaux. – Je ne veux plus chanter, mais vivre pour toi, disait-elle souvent à son père, lorsque quelqu'un la priait de se faire entendre. Le conseiller cherchait toujours à éviter de semblables propositions ; aussi ne la menait-il qu'avec déplaisir au milieu du monde, et évitait-il toujours les maisons où on faisait de la musique : il savait combien il était douloureux pour Antonie de renoncer à l'art qu'elle avait porté à une si haute perfection. Lorsqu'il eut acheté le magnifique violon qu'il ensevelit avec elle, il se disposait à le mettre en pièces ; mais Antonie regarda l'instrument avec intérêt, et dit

d’un air de tristesse : Celui-là aussi ? – Le conseiller ne pouvait lui-même définir quelle puissance l’empêchait de détruire ce violon et le forçait d’en jouer. À peine en eut-il fait sortir les premiers sons, qu’Antonie s’écria avec joie : Ah ! je me retrouve... Je chante de nouveau. – En effet les sons argentins de l’instrument semblaient sortir d’une poitrine humaine. Crespel fut ému jusqu’au fond de l’âme ; il joua avec plus d’expression que jamais ; et, lorsqu’il détachait des sons tendres et hardis, Antonie battait des mains et s’écriait avec ravissement : Ah ! que j’ai bien fait cela ! – Depuis ce moment, une sérénité extrême se répandit sur sa vie. Souvent elle disait au conseiller : – Je voudrais bien chanter quelque chose, mon père ! – Crespel détachait le violon de la muraille, et jouait tous les airs d’Antonie ! On la voyait alors s’épanouir de bonheur. – Peu de temps avant mon retour, le conseiller crut entendre, pendant la nuit, jouer sur son piano dans la chambre voisine, et bientôt il reconnut distinctement la manière de préluder du jeune compositeur. Il voulut se lever, mais il lui sembla que des liens de plomb le retenaient immobile.

Bientôt il entendit la voix d'Antonie ; elle chanta d'abord doucement en accords aériens qui s'élevèrent jusqu'au *fortissimo* le plus retentissant ; puis les sons devinrent plus graves, et elle commença un chant sacré à la manière des anciens maîtres, que le jeune compositeur avait autrefois fait pour elle. Crespel me dit que l'état où il se trouvait était incroyable, car l'effroi le plus horrible s'unissait en lui au ravissement le plus délicieux. Tout à coup il se sentit ébloui par une vive clarté ; et il aperçut Antonie et son fiancé qui se tenaient embrassés et se regardaient tendrement. Le chant continua ainsi que les accords du piano, et Antonie ne chantait pas, et le jeune homme ne touchait pas le clavier. Le conseiller tomba dans un évanouissement profond. En se réveillant, il lui resta le souvenir de son rêve. Il courut à la chambre d'Antonie. Elle était étendue sur le sofa, les yeux fermés et le sourire sur les lèvres. Il semblait qu'elle dormît et qu'elle fût bercée par des rêves de bonheur. – Mais elle était morte.

Le majorat

I

Non loin du rivage de la mer Baltique, se trouve le château héréditaire de la famille de R..., nommé R....bourg. La contrée est sauvage et déserte. Çà et là, quelques brins de gazon percent avec peine le sol formé de sable mouvant. Au lieu du parc qui embellit d'ordinaire les alentours d'une habitation seigneuriale, s'élève, au-dessous des murailles nues, un misérable bois de pins dont l'éternelle couleur sombre semble mépriser la parure du printemps, et dans lequel les joyeux gazouillements des oiseaux sont remplacés par l'affreux croassement des corbeaux et les sifflements des mouettes dont le vol annonce l'orage.

À un demi-mille de ce lieu, la nature change tout à coup d'aspect. On se trouve transporté, comme par un coup de baguette magique, au milieu de plaines fleuries, de champs et de

prairies émaillés. À l’extrémité d’un gracieux bouquet d’aulnes, on aperçoit les fondations d’un grand château qu’un des anciens propriétaires de R....bourg avait dessein d’élever. Ses successeurs, retirés dans leurs domaines de Courlande, le laissèrent inachevé ; et le baron Roderich de R..., qui revint établir sa résidence dans le château de ses pères, préféra, dans son humeur triste et sombre, cette demeure gothique et isolée à une habitation plus élégante.

Il fit réparer le vieux château ruiné aussi bien qu’on le put, et s’y renferma avec un intendant grondeur et un petit nombre de domestiques. On le voyait rarement dans le village ; en revanche, il allait souvent se promener à pied ou à cheval sur le rivage de la mer, et l’on prétendait avoir remarqué de loin qu’il parlait aux vagues et qu’il écoutait le mugissement des flots comme s’il eût entendu la voix de l’esprit des mers.

Il avait fait arranger un cabinet au haut de la tour la plus élevée, et l’avait pourvu de lunettes et de l’appareil astronomique le plus complet. Là, il observait tous les jours, les yeux tournés vers la

mer, les navires qui glissaient à l'horizon comme des oiseaux aquatiques aux ailes blanches éployées. Les nuits étoilées, il les passait dans ce lieu, occupé de travaux astronomiques ou astrologiques, comme on le disait, en quoi le vieil intendant lui prêtait son assistance. Généralement, on pensait alors qu'il s'était adonné aux sciences occultes, à ce qu'on nommait la magie noire, et qu'une opération manquée, dont la non-réussite avait irrité contre lui une maison souveraine, l'avait forcé de quitter la Courlande. Le plus léger ressouvenir de son ancien séjour le remplissait d'horreur, et il attribuait tous les malheurs qui avaient troublé sa vie à la faute de ses aïeux qui avaient quitté R....bourg.

Pour attacher dans l'avenir le chef de sa maison à ce domaine, il résolut d'en faire un majorat. Le souverain y consentit d'autant plus volontiers, qu'il retenait par là dans le royaume une noble et riche famille, dont les membres s'étaient déjà répandus dans les pays étrangers.

Cependant, ni le fils du baron, nommé Hubert,

ni le seigneur du majorat, qui portait le nom de Roderich comme son père et son grand-père, ne demeurèrent habituellement au château. Ils passaient leur vie en Courlande. Il semblait qu'ils redoutassent plus que leur ancêtre, la solitude effrayante de R....bourg. Le baron Roderich avait deux tantes, deux vieilles filles, sœurs de son père, à qui, dans leur pauvreté, il avait accordé un asile. Elles habitaient, avec une servante âgée, un petit appartement bien chaud, dans une aile latérale ; et outre ces personnes et un cuisinier qui vivait dans les caves où se préparaient les mets, on ne rencontrait dans les vastes salles et dans les longs corridors du bâtiment principal, qu'un vieux garde-chasse exténué, qui remplissait l'office d'intendant ; les autres domestiques demeuraient dans le village, chez l'inspecteur du domaine.

Mais dans l'arrière-saison, lorsque les premières neiges commençaient à tomber, et que le temps de la chasse aux loups et aux sangliers était arrivé, le vieux château, mort et abandonné, prenait une vie nouvelle. Alors arrivait de Courlande le baron Roderich avec sa femme,

accompagné de parents, d’amis, et de nombreux équipages de chasse. La noblesse voisine et tous les chasseurs de la ville prochaine arrivaient à leur tour, et le château pouvait à peine contenir tous les hôtes qui y affluaient. Dans tous les foyers brillaient les feux pétillants, et dès que le ciel commençait à grisonner, jusqu’à la nuit noire, les cuisines étaient animées, les degrés étaient couverts de seigneurs, de dames, de laquais qui descendaient et montaient avec fracas ; d’un côté retentissaient le bruit des verres que l’on choquait, et les joyeux refrains de chasse, de l’autre, les sons de l’orchestre qui animaient les danseurs ; partout des rires bruyants et des cris de plaisirs. C’est ainsi que, durant plus de six semaines, le château ressemblait plus à une magnifique auberge bien achalandée, qu’à l’habitation d’un noble seigneur.

Le baron Roderich employait ce temps, autant qu’il le pouvait, à des affaires sérieuses, et retiré loin du tumulte de ses hôtes, il remplissait les devoirs du seigneur d’un majorat. Il ne se faisait pas seulement rendre un compte détaillé de tous les revenus, il écoutait encore chaque projet

d’amélioration, et jusqu’aux moindres plaintes de ses vassaux, cherchant à rétablir partout l’ordre et à rendre justice à chacun. Le vieil avocat V..., chargé de père en fils des affaires de la maison des barons de Roderich, et justicier des biens qu’ils possédaient à P..., l’assistait activement dans ce travail ; il avait coutume de partir régulièrement pour le château huit jours avant l’époque où le baron venait annuellement dans son majorat.

II

En 179..., le temps était arrivé où le vieil avocat V... devait partir pour le château. Quelque énergie que se sentît encore le vieillard à soixante-dix ans, il pensait toutefois qu’une main auxiliaire lui serait d’un grand secours. Un jour il me dit en riant : Neveu (j’étais son petit-neveu, et je porte encore son nom), neveu ! – Je pense que tu ferais bien de te faire un peu souffler le vent de

la mer aux oreilles, et de venir avec moi à R....bourg. Outre que tu peux m’assister vaillamment dans plus d’une méchante affaire, tu te trouveras bien de tâter un peu de la rude vie des chasseurs, et quand tu auras passé une matinée à écrire un protocole, de t’essayer le lendemain à regarder en face un terrible animal courroucé, comme l’est un loup affamé, aux longs poils gris, ou même à lui tirer un bon coup de fusil.

J’avais entendu trop de récits des joyeuses chasses de R....bourg, et j’étais trop attaché à mon digne et vieux grand-oncle, pour ne pas me trouver fort satisfait qu’il voulût bien cette fois m’emmener avec lui. Déjà passablement initié au genre d’affaires qu’il avait à conduire, je lui promis de lui épargner une grande partie de ses travaux.

Le jour suivant, nous étions assis dans une bonne voiture, bien enveloppés dans une immense pelisse, et nous roulions vers R....bourg à travers d’épais flocons de neige, avant-coureurs d’un hiver rigoureux.

En chemin, mon vieil oncle me raconta mille choses bizarres du défunt baron Roderich qui avait fondé le majorat, et qui l’avait nommé, malgré sa jeunesse, son justicier et son exécuteur testamentaire. Il me parla des façons rudes et sauvages du seigneur, dont toute sa famille semblait avoir hérité, et que le baron actuel, qu’il avait connu dans sa jeunesse doux et presque faible, semblait prendre chaque jour davantage. Il me prescrivit de me conduire sans façon et avec hardiesse, pour avoir quelque valeur aux yeux du baron, et finit par m’entretenir du logement qu’il avait choisi une fois pour toutes, au château, parce qu’il était chaud, commode et assez éloigné des autres, pour qu’on pût s’y soustraire au bruit des chasseurs et des convives. Dans deux petites chambres garnies de bonnes tapisseries, tout auprès de la grande salle d’audience, et vis-à-vis de l’appartement des deux vieilles demoiselles, c’est là que mon oncle établissait chaque fois sa résidence.

Enfin, après un voyage aussi rapide que pénible, nous arrivâmes par une nuit obscure à R....bourg. Nous passâmes à travers le village.

C’était un dimanche ; la maison de l’inspecteur du domaine était éclairée du haut en bas ; on voyait sauter les danseurs, et on entendait le son des violons. Le château où nous nous rendîmes, ne nous parut que plus sombre et plus désert. Le vent de la mer arrivait jusqu’à nous comme de longs gémissements, et les pins courbés rendaient des sons lugubres. Les hautes murailles noircies s’élevaient devant nous du fond d’un abîme de neige. Nous nous arrêtâmes devant la porte principale qui était fermée. Mais les cris, les claquements du fouet, les coups de marteau redoublés, tout fut inutile ; un silence profond régnait dans l’édifice, et on n’y apercevait aucune lumière. Mon vieil oncle fit entendre sa voix forte et retentissante : François ! François ! – Où restez-vous donc ? – Au diable, remuez-vous ! – Nous gelons à cette porte ! La neige nous coupe le visage. – Que diable, remuez-vous !

Un chien se mit à gronder, une lumière vacillante parut dans une salle basse, elle traversa plusieurs fenêtres ; un bruit de clefs se fit entendre, et les lourdes portes crièrent sur leurs gonds. – Eh ! soyez le bienvenu, mille fois le

bienvenu, M. le justicier. Voilà un bien triste temps !

Ainsi parla le vieux François, en élevant sa lanterne de manière à ce que toute la lumière tombât sur son visage éraillé, auquel il s'efforçait de donner une expression joviale. La voiture entra dans la cour, nous descendîmes, et j'aperçus alors distinctement l'ensemble du vieux domestique, enseveli dans une large livrée à la vieille mode, singulièrement garnie de galons. Deux boucles grises descendaient sur un front blanc et large ; le bas de son visage avait la couleur robuste du chasseur, et en dépit de ses muscles saillants et de la dureté de ses traits, une expression de bonhomie un peu niaise paraissait dans ses yeux et surtout dans sa bouche.

– Allons, mon vieux François, dit mon oncle en secouant sur le pavé de la grande salle la neige qui couvrait sa pelisse, allons, tout est-il prêt ? Les tapisseries de ma chambre ont-elles été battues, les lits sont-ils dressés ; a-t-on bien balayé, bien nettoyé hier et aujourd'hui ? – Non, répondit François fort tranquillement, non, M. le

justicier, tout cela n'a pas été fait. – Mon Dieu ! s'écria mon oncle. J'ai cependant écrit à temps, j'arrive juste à la date que j'ai indiquée, et je suis sûr que ces chambres sont glacées. – Oui, M. le justicier, reprit François en retranchant soigneusement, à l'aide de ciseaux, un énorme lumignon qui s'était formé à l'extrémité de la mèche de la chandelle, et en l'écrasant sous son pied. Voyez-vous, nous aurions eu beau chauffer, à quoi cela nous eût-il servi, puisque le vent et la neige entrent très bien par les vitres cassées que...

– Quoi ! s'écria mon grand-oncle en l'interrompant et en entrouvrant sa pelisse pour mieux croiser les bras, quoi ! les fenêtres sont brisées, et vous, l'intendant de la maison, vous ne les avez pas fait réparer !

– Non, M. le justicier, continua le vieillard avec le même calme, parce qu'on ne peut pas bien entrer à cause des décombres et des pierres qui sont dans les chambres.

– Eh comment ! mille millions de diables, comment se trouve-t-il des pierres et des décombres dans ma chambre ! s'écria mon oncle.

– À l’accomplissement de tous vos souhaits, mon jeune maître ! s’écria François en s’inclinant poliment au moment où j’éternuais ; et il ajouta aussitôt : Ce sont les pierres et le plâtre du gros mur qui sont tombés pendant le grand ébranlement.

– Vous avez donc eu un tremblement de terre ! s’écria mon oncle hors de lui.

– Non, M. le justicier, répondit le vieux domestique avec une espèce de sourire ; mais il y a trois jours, la voûte de la salle d’audience est tombée avec un bruit épouvantable.

– Que le diable emporte... Le grand-oncle, violent et irritable qu’il était, se disposait à lâcher un gros juron ; mais levant le bras droit et relevant son bonnet de renard, il se retint et se retourna vers moi en éclatant de rire. – Vraiment, me dit-il, il ne faut plus que nous fassions de questions, car nous ne tarderions pas à apprendre que le château tout entier s’est écroulé. – Mais, continua-t-il en se tournant vers le vieux domestique, mais François, ne pouviez-vous pas être assez avisé pour me faire préparer et chauffer

un autre appartement ? Ne pouviez-vous pas arranger promptement une salle pour les audiences ? – Tout cela a été fait, dit le vieux François en montrant l'escalier d'un air satisfait, et en commençant à monter les degrés. – Mais voyez donc cet original ! s'écria mon oncle en le suivant. Il se mit à marcher le long de quelques grands corridors voûtés, sa lumière vacillante jetait une singulière clarté dans les épaisses ténèbres qui y régnaient. Des colonnes, des chapiteaux, de sombres arcades se montraient dans les airs sous des formes fugitives, nos ombres gigantesques marchaient auprès de nous, et ces merveilleuses figures qui se glissaient sur les murailles, semblaient fuir en tremblant, et leurs voix retentir sous les voûtes avec le bruit de nos pas. Enfin, après nous avoir fait traverser une suite de chambres froides et démeublées, François ouvrit une salle où la flamme qui s'élevait dans la cheminée nous salua d'un pétillement hospitalier. Je me trouvai à mon aise dès que j'entrai dans cette chambre ; pour mon oncle, il s'arrêta au milieu de la salle, regarda tout autour de lui, et dit d'un ton grave et presque

solennel : – C’est donc ici qu’on rendra la justice ?

François, élevant son flambeau de manière à éclairer un blanc carré de mur où s’était sans doute trouvée une porte, dit d’une voix sombre et douloureuse : – On a déjà rendu justice ici ! – Quelle idée vous revient là, mon vieux camarade ! s’écria mon oncle en se débarrassant de sa pelisse et en s’approchant du feu. – Cela m’est venu sans y penser, dit François. Il alluma des bougies, ouvrit la chambre voisine qui avait été préparée pour nous recevoir. En peu d’instants une table servie se trouva devant la cheminée ; le vieux domestique apporta des mets bien apprêtés, auxquels nous fîmes honneur, et une écuelle de punch brûlé à la véritable manière du Nord.

Mon oncle, fatigué du voyage, gagna son lit dès qu’il eut soupé ; la nouveauté, la singularité de ce lieu, le punch même, avaient trop animé mes esprits pour que je pusse songer à dormir. François débarrassa la table, ranima le feu, et me laissa en me saluant amicalement.

III

Je me trouvai donc seul dans la haute et vaste salle. La neige avait cessé de tomber, la tempête de mugir, et le disque de la lune brillait à travers les larges fenêtres cintrées, et éclairait d'une manière magique tous les sombres recoins de cette singulière construction, où ne pouvait pas pénétrer la clarté de ma bougie et celle du foyer. Comme on le voit souvent dans les vieux châteaux, les murailles et le plafond de la salle étaient décorés, à l'ancienne manière, de peintures fantastiques et d'arabesques dorés. Au milieu de grands tableaux, représentant des chasses aux loups et aux ours, s'avançaient en relief des figures d'hommes et d'animaux, découpées en bois, et peintes de diverses couleurs, auxquelles le reflet du feu et celui de la lune donnaient une singulière vérité. Entre les tableaux, on avait placé les portraits de grandeur naturelle des anciens barons en costume de chasse. Tous ces ornements portaient la teinte

sombre que donne le temps, et faisaient mieux ressortir la place blanche et nue qui se trouvait entre les deux portes. C’était évidemment aussi la place d’une porte qui avait été murée, et qu’on avait négligé de recouvrir de peintures et d’ornements.

Qui ne sait combien le séjour d’un lieu pittoresque éveille d’émotions, et saisit même l’âme la plus froide ? Qui n’a éprouvé un sentiment inconnu au milieu d’une vallée entourée de rochers, dans les sombres murs d’une église ? Qu’on songe maintenant que j’avais vingt ans, que les fumées du punch animaient ma pensée, et l’on comprendra facilement la disposition d’esprit où je me trouvais dans cette salle. Qu’on se peigne aussi le silence de la nuit, au milieu duquel le sourd murmure de la mer et les singuliers sifflements des vents retentissaient comme les sons d’un orgue immense, touché par des esprits ; les nuages qui passaient rapidement et qui souvent, dans leur blancheur et leur éclat, semblaient des géants qui venaient me contempler par les immenses fenêtres : tout cela était bien fait pour me causer le léger frisson que

j'éprouvais. Mais ce malaise était comme le saisissement qu'on éprouve au récit d'une histoire de revenants vivement contée, et qu'on ressent avec plaisir. Je pensais alors que je ne pouvais me trouver en meilleure disposition pour lire le livre que j'avais apporté dans ma poche. C'était le *Visionnaire* de Schiller. Je lus et je relus, et j'échauffai de plus en plus mon imagination. J'en vins à l'histoire de la noce chez le comte de V..., racontée avec un charme si puissant. Juste au moment où le spectre de Jéronimo entre dans la salle, la porte qui conduisait à l'antichambre s'ouvrit avec un grand bruit. Je me levai épouvanté ; le livre tomba de mes mains. Mais, au même instant, tout redevint tranquille, et j'eus honte de ma frayeur enfantine. Il se pouvait que le vent eût poussé cette porte ; ce n'était rien, moins que rien : je repris mon livre.

Tout à coup on s'avança doucement, lentement, et à pas comptés, à travers la salle ; on soupirait, on gémissait, et dans ces soupirs, dans ces gémissements, se trouvait l'expression d'une douleur profonde. – Mais j'étais en garde contre

moi-même. C’était sans doute quelque bête malade, laissée dans l’étage inférieur, et dont un effet d’acoustique me renvoyait la voix. – Je me rassurai ainsi, mais on se mit à gratter, et des soupirs plus distincts, plus profonds, exhalés comme dans les angoisses de la mort, se firent entendre du côté de la porte murée. – La pauvre bête était enfermée, j’allais frapper du pied, l’appeler, et sans doute elle allait garder le silence ou se faire entendre d’une façon plus distincte. – Je pensais ainsi, mais mon sang se figea dans mes veines, je restai pâle et tremblant sur mon siège, ne pouvant me lever, encore moins appeler à mon aide. Le sinistre grattement avait cessé, les pas s’étaient de nouveau fait entendre ; tout à coup la vie se réveilla en moi, je me levai et j’avançai deux pas. La lune jeta subitement une vive clarté, et me montra un homme pâle et grave, presque horrible à voir, et sa voix, qui semblait sortir du fond de la mer avec le bruit des vagues, fit entendre ces mots : – N’avance pas, n’avance pas ou tu tombes dans l’enfer !

La porte se referma avec le même bruit qu’auparavant ; j’entendis distinctement des pas

dans l’antichambre. On descendait les degrés ; la grande porte du château roula sur ses gonds et se referma bientôt ; puis il se fit un bruit comme si on tirait un cheval de l’écurie, et qu’on l’y fit aussitôt rentrer, puis tout redevint calme. J’entendis alors mon oncle s’agiter et se plaindre dans la chambre voisine. Cette circonstance me rendit toute ma raison, je pris le flambeau, et j’accourus auprès de lui. Le vieillard semblait se débattre avec un rêve funeste. – Réveillez-vous ! Réveillez-vous ! m’écriai-je en le tirant doucement et en laissant tomber sur son visage la clarté du flambeau. Mon oncle poussa un cri sourd, ouvrit les yeux, et me regarda d’un air amical. – Tu as bien fait de m’éveiller, neveu, dit-il : j’avais un mauvais rêve ; c’est la salle voisine et cette chambre qui en sont causes, car elles m’ont rappelé des choses singulières qui s’y sont passées ; mais, maintenant nous allons dormir bien tranquillement.

À ces mots, le vieillard se renfonça sous sa couverture, et parut se rendormir. Lorsque j’eus éteint les bougies, et que je fus dans mon lit, je l’entendis qui priait à voix basse.

IV

Le lendemain, le travail commença. L’inspecteur du domaine vint avec ses comptes, et tous les gens qui avaient des démêlés à faire vider, ou des affaires à régler, arrivèrent au château. Dans l’après-midi, le grand-oncle m’emmena chez les deux vieilles baronnes, pour leur présenter nos hommages dans toutes les règles. François nous annonça : nous attendîmes quelque temps, et une petite maman courbée et vêtue de soie, qui se donnait le titre de femme de chambre de leurs Grâces, nous introduisit dans le sanctuaire. Nous y fûmes reçus avec un cérémonial comique par deux vieilles dames, costumées à la mode la plus gothique. J’excitai tout particulièrement leur surprise, lorsque mon oncle m’eut présenté comme un avocat qui venait l’assister ; et je lus fort distinctement dans leurs traits qu’elles regardaient les affaires des vassaux de R....bourg comme fort hasardées en mes jeunes mains.

En général, toute cette visite chez les deux vieilles dames eut quelque chose de ridicule, mais l'effroi de la nuit passée régnait encore dans mon âme, et je ne sais comment il advint que les deux vieilles baronnesses, avec leurs hautes et bizarres frisures, les rubans et les fleurs dont elles étaient attifées, me parurent effrayantes et presque surnaturelles. Je m'efforçai de lire sur leurs visages jaunes et flétris, dans leurs yeux creux et étincelants, sur leurs lèvres bleues et pincées, qu'elles vivaient en bonne intelligence avec les spectres du château, et qu'elles se livraient peut-être aussi à des pratiques mystérieuses. Le grand-oncle toujours jovial, engagea ironiquement les deux dames dans une conversation si embrouillée, que, dans une tout autre disposition que celle où je me trouvais, j'eusse été fort embarrassé de réprimer un sourire.

Quand nous nous retrouvâmes seuls dans notre appartement, mon oncle me dit : – Mais, neveu, au nom du ciel, qu'as-tu donc ? Tu ne parles pas, tu ne manges pas, tu ne bois pas. Es-tu malade, ou te manque-t-il quelque chose ?

Je n’hésitai pas à lui raconter alors fort au long tout ce que j’avais ouï d’horrible dans la nuit. Je n’omis rien, pas même que j’avais bu beaucoup de punch, et que j’avais lu le *Visionnaire* de Schiller. – Je pense donc, ajoutai-je, que mon esprit échauffé a créé toutes ces apparitions qui n’existent qu’entre les parois de mon cerveau.

Je croyais que mon grand-oncle allait se livrer à quelques folles plaisanteries sur mes apparitions, mais nullement ; il devint fort grave, regarda longtemps le parquet, leva les yeux au plafond, et me dit, l’œil animé d’un regard étincelant : – Je ne connais pas ton livre, neveu : mais ce n’est ni à lui ni au punch que tu dois cette aventure. Sache donc que j’ai rêvé moi-même tout ce que tu as vu. J’étais assis comme toi (dans mon rêve s’entend) sur le fauteuil, devant la cheminée où j’avais la même vision. J’ai vu entrer cet être étrange, je l’ai vu se glisser vers la porte murée, gratter la muraille avec tant de désespoir, que le sang jaillissait de ses ongles ; puis descendre, tirer un cheval de l’écurie et l’y ramener. As-tu entendu un coq qui chantait à quelque distance dans le village ? C’est en ce

moment que tu vins me réveiller.

Le vieillard se tut, et je n’eus pas la force de l’interroger davantage.

Après un moment de silence, durant lequel il réfléchit profondément, mon oncle me dit : – As-tu assez de courage pour affronter encore cette apparition, et avec moi ?

Je lui répondis que j’étais prêt à tout. – La nuit prochaine, dit-il, nous veillerons donc ensemble.

La journée s’était passée en maintes occupations, et le soir était venu. François avait, comme la veille, préparé le souper et apporté le punch. La lune brillait au milieu des nuages argentés, la mer mugissait avec violence, et le vent faisait résonner les vitraux. Nous nous efforçâmes de parler de matières indifférentes. Le grand-oncle avait placé sur la table sa montre à répétition. Elle sonna minuit. En même temps, la porte s’ouvrit avec le même bruit que la veille, des pas mesurés retentirent dans la première salle ; les soupirs et les grattements se firent entendre.

Mon oncle pâlit, mais ses yeux brillaient d'un feu inaccoutumé ; il se leva de son fauteuil, et se redressa de toute sa haute stature, le bras droit étendu devant lui. Cependant les soupirs et les gémissements augmentaient, et on se mit à gratter le mur avec plus de violence que la veille. Le vieillard se dirigea droit vers la porte murée, et d'un pas si assuré que le parquet en trembla. Arrivé à la place où le grattement se faisait entendre, il s'arrêta et s'écria d'une voix forte et solennelle : – Daniel ! Daniel ! Que fais-tu ici à cette heure ?

Un cri terrible lui répondit, et fut suivi d'un bruit sourd, semblable à celui que produit la chute d'un corps pesant.

– Cherche grâce et miséricorde devant le trône de l'Éternel ! Sors de ce monde auquel tu ne peux plus appartenir ! s'écria le vieillard d'une voix plus forte encore.

On entendit un léger murmure. Mon oncle s'approcha de la porte de la salle, et la ferma si violemment, que toute l'aile du château en retentit. Lorsqu'il se remit sur son fauteuil, son

regard était éclairci. Il joignit les mains et pria intérieurement. J’étais resté pétrifié, saisi d’une sainte horreur, et je le regardais fixement. Il se releva après quelques instants, me serra dans ses bras, et me dit doucement : – Allons, mon neveu, allons dormir.

V

Enfin, après quelques jours, le baron arriva, avec sa femme et une suite nombreuse ; les convives affluèrent, et la joyeuse vie que mon oncle m’avait dépeinte commença dans le château.

Lorsque le baron vint, dès son arrivée, nous visiter dans notre salle, il parut fort surpris de notre changement de résidence, jeta un sombre regard sur la porte murée, et passa sa main sur son front, comme pour écarter un fâcheux souvenir. Le grand-oncle parla de l’écroulement de la salle d’audience. Le baron blâma François

de ne nous avoir pas mieux logés, et invita avec bonté le vieil avocat à se faire donner tout ce qui pouvait contribuer à sa commodité. En général, la manière d'être du baron avec mon grand-oncle n'était pas seulement cordiale ; il s'y mêlait une sorte de respect, que je m'expliquai par la différence des âges : mais ce fut là tout ce qui me plut dans les façons du baron, qui étaient rudes et hautaines. Il ne fit aucune attention à moi, et me traita comme un simple écrivain. La première fois que je rédigeai un acte, il le trouva mal conçu, et s'exprima sans détour. Mon sang bouillonna, et je fus sur le point de répondre avec aigreur, lorsque mon oncle, prenant la parole, assura que tout ce que je faisais était parfaitement en règle.

Lorsque nous fûmes seuls, je me plaignis vivement du baron, dont les manières me repoussaient de plus en plus. – Crois-moi, neveu, me répondit-il : en dépit de ses manières, le baron est le meilleur des hommes ; ces façons ne lui sont venues, comme je te l'ai déjà dit, que depuis qu'il est seigneur du majorat ; autrefois c'était un jeune homme doux, modeste. Au reste, il n'est pas aussi rude que tu le fais, et je voudrais bien

savoir pourquoi il te déplaît autant.

En disant ces mots, mon oncle sourit ironiquement, et le sang me monta au visage. En m’examinant bien, je ne pouvais me cacher que cette haine venait de l’amour ou plutôt de l’admiration que je portais à une créature qui me semblait la plus ravissante de celles que j’eusse jamais rencontrées sur la terre. Cette personne n’était autre que la baronne elle-même. Dès son arrivée, dès qu’elle avait traversé les appartements, enveloppée dans une pelisse de martre russe, qui serrait étroitement sa taille, la tête couvert d’un riche voile, elle avait produit sur mon âme l’impression la plus profonde. La présence même des deux vieilles tantes, vêtues plus bizarrement que jamais, avec de grandes fontanges, la saluant cérémonieusement à force de compliments en mauvais français, auxquels la baronne répondait par quelques mots allemands, tandis qu’elle s’adressait à ses gens en pur dialecte courlandais, tout donnait à son apparition un aspect encore plus piquant. Elle me semblait un ange de lumière, dont la venue devait chasser les esprits de la nuit.

L’image de cette femme charmante était sans cesse devant mes yeux. Elle avait à peine dix-neuf ans. Son visage, aussi délicat que sa taille, portait l’empreinte de la bonté, mais c’était surtout dans le regard de ses yeux noirs que régnait un charme indéfinissable : un rayon humide s’y balançait, comme l’expression d’un douloureux désir. Souvent elle était perdue en elle-même, et de sombres nuages rembrunissaient ses traits. Elle semblait prévoir un avenir sinistre, et sa mélancolie la rendait encore plus belle.

Le lendemain de l’arrivée du baron, la société se rassembla pour déjeuner. Mon oncle me présenta à la baronne, et, dans mon trouble, je me comportai d’une manière si gauche, que les vieilles tantes attribuèrent mon embarras au profond respect que je portais à la châtelaine, et me firent mille caresses. Mais je ne voyais, je n’entendais que la baronne, et cependant je savais qu’il était aussi impossible de songer à mener une intrigue d’amour, que d’aimer, comme un écolier ou un berger transi, une femme à la possession de laquelle je devais à jamais renoncer. Puiser l’amour dans ses regards, écouter sa voix

séduisante, et puis, loin d'elle, porter toujours son image dans mon cœur, c'est ce que je ne voulais et que je ne pouvais pas faire. J'y songeai tout le jour, la nuit entière, et dans mes extases, je m'écriais en soupirant : – Séraphine ! Séraphine ! Mes transports furent si vifs que mon oncle s'éveilla.

– Neveu ! me cria-t-il, je crois que tu rêves à haute voix. Dans le jour, tant qu'il te plaira ; mais la nuit, laisse-moi dormir.

Je ne fus pas peu embarrassé d'avoir laissé échapper ce nom devant mon grand-oncle, qui avait bien remarqué mon trouble à l'arrivée de la baronne. Je craignais qu'il ne me poursuivît de ses sarcasmes ; mais le lendemain, en entrant dans la salle d'audience, il ne me dit que ces mots : – Que Dieu donne à chacun le bon sens de se conserver à sa place !

Puis il s'assit à la grande table, et ajouta : – Neveu, écris bien distinctement pour que je ne sois pas arrêté court en lisant tes actes.

VI

L’estime et le respect que le baron portait à mon vieux grand-oncle se montraient en toutes choses. C’est ainsi qu’il le forçait toujours de prendre la place d’honneur auprès de la baronne. Pour moi, j’occupais tantôt une place, tantôt une autre, et d’ordinaire quelques officiers de la ville voisine s’attachaient à moi pour boire et jaser ensemble.

Durant quelques jours je me trouvai de la sorte fort éloigné de la baronne, jusqu’à ce qu’enfin le hasard me rapprocha d’elle. Au moment où les portes de la salle à manger s’étaient ouvertes, la demoiselle de compagnie de la baronne, qui ne manquait ni de beauté ni d’esprit, se trouvait engagée avec moi dans une conversation qui semblait lui plaire. Conformément à l’usage, je lui donnai le bras, et je n’éprouvai pas peu de joie en la voyant prendre place auprès de la baronne qui lui lança un coup d’œil amical. On peut imaginer que tout ce que je dis pendant le repas

s’adressa moins à ma voisine qu’à sa maîtresse ; et soit que mon exaltation donnât un élan tout particulier à mes discours, soit que la demoiselle fût disposée à m’entendre, elle se plut sans cesse davantage aux récits merveilleux que je lui faisais. Bientôt notre entretien devint entièrement séparé de la conversation générale. Je remarquais avec plaisir que ma voisine jetait de temps en temps des regards d’intelligence à la baronne, qui s’efforçait de nous entendre. Son attention semblait surtout redoubler lorsque je parlais de musique avec l’enthousiasme que m’inspire cet art sacré ; et elle fit un mouvement, lorsqu’il m’échappa de dire qu’au milieu des tristes occupations du barreau, je trouvais encore quelques moments pour jouer de la flûte.

On s’était levé de table, et le café avait été servi dans le salon. Je me trouvai, sans y prendre garde, debout auprès de la baronne qui causait avec sa demoiselle de compagnie. Elle s’adressa aussitôt à moi, et me demanda, d’un ton plus familier que celui qu’on prend avec une simple connaissance, si je me plaisais dans le vieux château. Je lui répondis que la solitude où nous

nous étions trouvés pendant les premiers instants de notre séjour avait produit sur moi une profonde impression, que depuis son arrivée je me trouvais fort heureux, mais que je désirais vivement être dispensé d'assister aux grandes chasses qui se préparaient et auxquelles je n'étais pas habitué.

La baronne se mit à sourire et me dit : – Je pense bien que ces grandes courses dans nos forêts de pins ne vous séduisent guère. Vous êtes musicien, et si tout ne me trompe pas, vous êtes poète aussi. J'aime ces deux arts avec passion : je joue moi-même un peu de la harpe ; mais à R....bourg, il faut que je me prive de ce délassement, car mon mari ne veut pas que j'apporte cet instrument dont les sons délicats s'accorderaient peu avec le bruit des cors de chasse et les cris des chiens. Oh ! mon Dieu, que la musique me rendrait heureuse ici !

Je lui dis que je ferais tous mes efforts pour contenter son envie, ne doutant pas qu'on trouverait quelque instrument au château, ne fût-ce qu'un mauvais piano.

Mademoiselle Adelaïde, la demoiselle de compagnie de la baronne, se mit à rire, et me demanda si je ne savais pas que, de mémoire d'homme, on n'avait entendu dans le château, excepté les trompettes et les cors des chasseurs, que les violons enrhumés, les basses discordantes, et les hautbois criards de quelques musiciens ambulants. La baronne exprima de nouveau le vif désir de m'entendre faire de la musique ; et, toutes deux, elle et Adelaïde, proposèrent mille expédients pour se procurer un forte-piano.

En ce moment le vieux François traversa la salle.

– Voilà celui qui sait conseil à tout, qui procure tout, même ce qui est inouï et impossible ! À ces mots, mademoiselle Adelaïde l'appela ; et tandis qu'elle cherchait à lui faire comprendre de quoi il était question, la baronne écoutait, les mains jointes, la tête penchée en avant, regardant le vieux domestique avec un doux sourire. Elle ressemblait à un enfant qui voudrait déjà avoir dans ses mains le jouet qu'il

désire.

François, après avoir exposé, à sa manière, plusieurs causes qui semblaient s’opposer invinciblement à ce qu’on se procurât, dans un bref délai, un instrument aussi rare, finit par se gratter le front, en disant : – Mais il y a dans le village la femme de l’inspecteur, qui tape, avec diablement d’adresse, sur une petite orgue, tantôt à vous faire pleurer, et tantôt à vous donner envie de danser une courante... – Elle a un piano ! s’écria Adelaïde en l’interrompant. – Ah ! sans doute, c’est cela, dit François ; il lui est venu de Dresde un... – Oh ! c’est merveilleux, s’écria la baronne. – Un bel instrument ! s’écria le vieux François ; mais un peu faible, car lorsque l’organiste a voulu jouer dessus le cantique : *Toutes mes volontés sont dans ta main, Seigneur*, il l’a mis tout en pièces ; de manière... – Oh ! mon Dieu ! s’écrièrent à la fois la baronne et Adelaïde. – De manière, continua François, qu’il en a coûté beaucoup d’argent pour l’envoyer réparer à R... – Mais il est revenu ? demanda Adelaïde avec impatience. – Eh ! sans doute, mademoiselle ; et l’inspectrice se fera un honneur

de...

Le baron vint à passer en cet instant ; il regarda notre groupe d'un air surpris, et dit en souriant avec ironie à la baronne : – François vient-il de nouveau de donner quelque bon conseil ?

La baronne baissa les yeux en rougissant, et le vieux domestique se recula avec effroi, la tête levée, et les bras pendants, dans une attitude militaire.

Les vieilles tantes se soulevèrent dans leurs jupes lourdes et étoffées, et enlevèrent la baronne. Mademoiselle Adelaïde la suivit. J'étais resté comme frappé par un enchantement ; éperdu de délices de pouvoir approcher de celle qui ravissait tout mon être, et irrité contre le baron, qui me semblait un despote devant qui tout le monde tremblait.

– M'entends-tu, enfin ? dit mon oncle en me frappant sur l'épaule. N'est-il pas temps de remonter dans notre appartement ? Ne t'empresse pas ainsi auprès de la baronne, me dit-il, lorsque nous fûmes seuls ensemble : laisse cela aux

jeunes fats ; il n’en manque pas. Je lui racontai comme tout s’était passé, et je lui demandai si je méritais ses reproches. Il ne me répondit que : hem, hem ! ôta sa robe de chambre, alluma sa pipe, se plaça dans son fauteuil, et se mit à me parler de la chasse de la veille, en se moquant de mon inhabileté à manier un fusil. Tout était devenu tranquille dans le château, et chacun retiré dans sa chambre s’occupait de sa toilette pour le soir ; car les musiciens aux violons enrhumés, aux basses discordantes et aux hautbois criards, étaient arrivés, et il ne s’agissait de rien moins que d’un bal pour la nuit.

Mon grand-oncle préférait le sommeil à ces distractions bruyantes, et avait résolu de rester dans sa chambre. Pour moi, j’étais occupé à m’habiller, lorsqu’on vint frapper doucement à ma porte. François parut, et m’annonça d’un air mystérieux que le clavecin de l’inspectrice était arrivé dans un traîneau, et qu’il avait été porté chez la baronne.

Mademoiselle Adelaïde me faisait prier de me rendre auprès de sa maîtresse.

VII

Avec quels battement de cœur, avec quels tressaillements j’ouvris la chambre où je devais la trouver !

Mademoiselle Adelaïde vint joyeusement à ma rencontre. La baronne, déjà complètement habillée pour le bal, était assise d’un air rêveur devant la caisse mystérieuse où dormaient les sons que je devais éveiller. Elle se leva dans un tel éclat de beauté que je pus à peine respirer.

– Eh bien ! Théodore... (Selon la bienveillante coutume du Nord qu’on retrouve au fond du Midi, elle nommait chacun par son prénom.) Eh bien ! Théodore, me dit-elle, l’instrument est arrivé. Fasse le ciel qu’il ne soit pas tout à fait indigne de votre talent !

Dès que j’en ouvris la boîte, une multitude de cordes s’échappèrent, et au premier accord, toutes celles qui étaient restées tendues rendirent des sons d’une discordance effroyable.

– L’organiste a encore passé par là avec sa main délicate, dit mademoiselle Adelaïde en riant ; mais la baronne, toute découragée, s’écria : – C’est cependant un grand malheur ! Ah ! ne dois-je donc avoir aucun plaisir ici ?

Je cherchai dans la case de l’instrument, et je trouvai heureusement quelques rouleaux de cordes, mais pas une clef d’accordeur.

Nouvelles lamentations.

– Toute clef dont le tuyau pressera la cheville pourra servir, leur dis-je, et aussitôt la baronne et Adelaïde se mirent à courir de tous côtés. En un instant un magasin complet de clefs se trouva devant moi sur la table d’harmonie.

Je me mis alors activement à l’ouvrage. Mademoiselle Adelaïde et la baronne elle-même s’efforçaient de m’aider en essayant chaque clef tour à tour. – En voici une qui s’ajuste ! elle va, elle va bien ! s’écrièrent-elles avec transport. Et la corde tendue jusqu’à l’accord pur se brisa avec bruit et les fit reculer avec effroi. La baronne reprit de ses doigts délicats le fil d’archal, le renoua, et me tendit complaisamment les

rouleaux de cordes à mesure que je les développais. Tout à coup l'une d'elles s'échappa et se perdit à l'extrémité de la chambre ; la baronne poussa un soupir d'impatience, Adelaïde courut en riant la chercher ; et à nous trois, nous la rattachâmes pour la voir se briser encore. Mais enfin tous les numéros se trouvèrent, les cordes furent attachées, et les sons maigres et confus commencèrent à se régler et à se changer en accords pleins et harmonieux. – Nous avons réussi ! l'instrument est d'accord ! me dit la baronne avec un doux sourire.

Que cette peine prise en commun effaça promptement entre nous la timidité et la gêne des convenances ! une confiance familière s'établit aussitôt, et dissipa l'embarras qui m'accablait comme un fardeau pesant. Le pathos qui accompagne d'ordinaire l'amour timide était déjà loin de moi, et lorsque enfin le piano-forte se trouva d'accord, au lieu, comme je me l'étais promis, d'exprimer ce que j'éprouvais par des improvisations, je me mis à exécuter des canzonnettes italiennes. Tandis que je répétais mille fois *senza di te, sentimi idol mio* et *morir mi*

sento, les regards de Séraphine s’animaient de plus en plus. Elle s’était assise tout près de moi, et je sentais son haleine se jouer sur ma joue. Elle se tenait le bras appuyé sur le dossier de mon fauteuil, et un ruban blanc, qui se détacha de sa coiffure de bal, tomba sur mon épaule, et flotta quelque temps balancé par ses doux soupirs.

Je m’étonne encore d’avoir pu conserver ma raison !

Lorsque je m’arrêtai en essayant quelques accords pour chercher un nouveau motif, Adelaïde, qui était assise dans un coin de la chambre, vint s’agenouiller devant la baronne ; et prenant ses deux mains, elle les pressa dans les siennes, en disant : – Ô ma chère baronne ! Séraphine, chantez aussi, de grâce.

La baronne répondit : – À quoi penses-tu donc, Adelaïde ? Comment, tu veux que je me fasse entendre après notre virtuose !

C’était un tableau ravissant que de la voir semblable à un enfant honteux, les yeux baissés, rougissant, et combattue tout à la fois par l’embarras et le désir.

Je la suppliai à mon tour ; et lorsqu'elle eut parlé des chansons courlandaises, les seules qu'elle sût, dit-elle, je ne lui laissai de repos que lorsqu'elle eut promené sa main gauche sur le clavier, comme par manière d'introduction. Je voulus lui céder ma place ; elle s'y refusa absolument, en disant qu'elle n'était pas en état de produire un seul accord. Je restai. Elle commença d'une voix pure et argentine, qui retentissait comme les accents du cœur. C'était une mélodie simple, portant tout à fait le caractère de ces chants populaires qui pénètrent si profondément dans l'âme, qu'en les entendant on ne peut méconnaître la haute nature poétique de l'homme. Il se trouve un charme plein de mystère dans les paroles insignifiantes de ces textes, qui sont en quelque sorte l'hiéroglyphe des sentiments qu'on ne peut exprimer. Qui ne pense avec bonheur à ces canzonnettes espagnoles, dont les paroles n'ont guère plus d'art que celle-ci :

« Je m'embarquai sur la mer avec celle que j'aime ; l'orage nous surprit, et celle que j'aime se balançait avec effroi. Non ! jamais plus je ne m'embarquerai sur la mer avec celle que

j’aime. »

La chansonnette de la baronne ne disait rien de plus que : « Quand j’étais jeune, je dansai à la noce avec mon trésor, » et une fleur tomba de ses cheveux. Je la relevai et la lui rendis en disant : « Eh bien, mon trésor, quand reviendrons-nous à la noce ? » Lorsque j’accompagnai, par des harpèges, la seconde strophe de cette chanson, et que dans mon ravissement j’en devinai la mélodie sur les lèvres de Séraphine, je passai à ses yeux et à ceux d’Adelaïde pour un grand maître, et elles m’accablèrent d’éloges.

L’éclat des lumières de la salle du bal se répandait jusque sur les fenêtres de la chambre de la baronne, et un affreux bruit de trompettes et de hautbois nous annonça qu’il était temps de nous séparer.

– Hélas ! il faut que je m’éloigne, dit Séraphine. Je me levai aussitôt. – Vous m’avez procuré les plus heureux moments que j’aie jamais passés à R....bourg, me dit-elle. À ces mots elle me tendit la main. Dans mon ivresse, je la portai à mes lèvres, et je sentis tous les nerfs de

ses doigts trembler sous mes baisers !

Je ne sais pas comment je pus arriver jusqu'à la salle du bal. Un Gascon disait qu'il craignait les batailles, parce que chaque blessure lui serait mortelle, lui qui n'était que cœur de la tête aux pieds. J'étais exactement comme disait ce Gascon ; un attouchement me tuait. La main de Séraphine, ses doigts tremblants avaient pénétré en moi comme des flèches empoisonnées. Mon sang brûlait dans mes artères.

VIII

Sans précisément m'interroger, le grand-oncle fit si bien le lendemain, que je lui racontai l'histoire de la veille. Alors quittant l'air riant qu'il avait pris d'abord, il me dit du ton le plus grave : – Je t'en prie, mon neveu, résiste à la folie qui s'est emparée si puissamment de toi. Sais-tu bien que tes galanteries peuvent avoir des suites épouvantables ! Tu marches comme un insensé

sur une glace fragile qui se brisera sous tes pas. Tu t’engloutiras ; et je me garderai de te prêter la main pour te secourir, je t’en préviens. Que le diable emporte ta musique, si tu ne sais pas l’employer à autre chose qu’à troubler le repos d’une femme paisible ! – Mais, répondis-je, pensez-vous donc que je songe à me faire aimer de la baronne ? – Singe que tu es ! Si je le pensais, je te jetterais par cette fenêtre !

Le baron interrompit ce pénible colloque, et les affaires m’arrachèrent à mes rêveries. Dans le salon, la baronne m’adressait seulement quelques mots, mais il ne se passait pas de soirée sans que je reçusse un message de mademoiselle Adelaïde, qui m’appelait auprès de Séraphine. Nous passions souvent le temps à nous entretenir de différents sujets entre les intervalles de la musique, et Adelaïde avait soin de débiter mille folies lorsqu’elle nous voyait plonger dans des rêveries sentimentales. Je me convainquis dans ces entrevues, que la baronne avait dans l’âme quelque chose d’extraordinaire, un sentiment funeste qu’elle ne pouvait surmonter, ni dissimuler.

Un jour, la baronne ne parut pas à table ; on disait qu'elle était indisposée, et qu'elle gardait la chambre. On demanda avec intérêt au baron si l'indisposition de sa femme était grave. Il se mit à rire d'une manière singulière, et répondit : – C'est un léger rhume que lui a causé l'air de la mer, qui n'épargne guère les douces voix, et qui ne souffre d'autres concerts que les fanfares de chasse. À ces mots, le baron me jeta un regard irrité. C'était évidemment à moi que s'adressaient ses paroles. Adelaïde, qui était assise auprès de moi, rougit extrêmement, et me dit à voix basse, sans lever la tête : – Vous verrez encore aujourd'hui Séraphine, et vos chants adouciront ses maux.

Les paroles d'Adelaïde me frappèrent en ce moment ; il me sembla que j'avais une secrète intrigue d'amour qui ne pourrait se terminer que par un crime. Les avertissements de mon grand-oncle revinrent à ma pensée. Que devais-je faire ? Cesser de la voir ; cela ne se pouvait pas tant que je resterais au château, et je ne pouvais le quitter tout à coup. Hélas ! je ne sentais que trop que je n'étais pas assez fort pour m'arracher au rêve qui

me berçait des joies ineffables. Adelaïde me semblait presque une vulgaire entremetteuse, je voulais la mépriser, et cependant je ne le pouvais pas. Qu'y avait-il donc de coupable entre Séraphine et moi ? Le repas s'acheva promptement, parce qu'on voulait chasser des loups qui s'étaient montrés dans les bois voisins. La chasse convenait parfaitement à la disposition d'esprit où je me trouvais, et je déclarai à mon oncle que j'allais me mettre de la partie. – C'est bien, me dit-il en riant ; j'aime à te voir ainsi. Je reste, moi ; tu peux prendre mon fusil et mon couteau de chasse, c'est une arme sûre dont on a quelquefois besoin.

La partie du bois où les loups devaient se trouver, fut cernée par les chasseurs. Le froid était excessif, le vent sifflait à travers les pins, et me poussait la neige au visage ; je voyais à peine à six pas. Je quittai presque glacé la place que j'avais choisie, et je cherchai un abri dans le bois. Là, je m'appuyai contre un arbre, mon fusil sous le bras. Bientôt j'oubliai la chasse ; mes pensées me transportaient dans la chambre de Séraphine. Des coups de feu se firent entendre, et un loup

d’une taille énorme parut devant moi ; je tirai. J’avais manqué l’animal, qui se précipita sur moi, les yeux étincelants. J’étais perdu ; j’eus heureusement assez de sang-froid pour tirer mon couteau et le présenter au gosier de mon féroce ennemi. En un clin d’œil, je fus couvert de sang.

Un des gardes du baron accourut vers moi en criant, et bientôt tous les autres chasseurs se rassemblèrent autour de nous. Le baron accourut aussi. – Au nom du ciel, vous saignez ! me dit-il, vous êtes blessé.

J’assurai que je ne l’étais pas. Le baron s’adressa alors au chasseur qui était arrivé le premier, et l’accabla de reproches pour n’avoir pas tiré dès que j’avais manqué ; et, bien que celui-ci s’excusât sur la rapidité de la course du loup qu’il n’avait pu suivre, le baron ne laissa pas que de s’emporter contre lui. Cependant, les chasseurs avaient relevé le loup mort. C’était un des plus grands animaux de son espèce, et l’on admira généralement mon courage et ma fermeté, bien que ma conduite me parût fort naturelle, et que je n’eusse nullement songé au danger que je

courais. Le baron surtout me témoigna un intérêt extrême, il ne pouvait se lasser de me demander les détails de cet événement. On revint au château, le baron me tenait amicalement sous le bras. Il avait donné mon fusil à porter à un de ses gardes. Il parlait sans cesse de mon action héroïque, si bien que je finis par croire moi-même à mon héroïsme ; et, perdant toute modestie, je pris sans façon l'attitude d'un homme de courage et de résolution.

Dans le château, au coin du feu, près d'un bowl de punch fumant, je fus encore le héros du jour ; car le baron seul avait tué un loup, et tous les autres chasseurs se virent forcés d'attribuer leurs mésaventures à l'obscurité et à la neige.

Je m'attendais aussi à recevoir des louanges de mon grand-oncle, et dans cette attente, je lui racontai mon aventure d'une façon passablement prolixe, n'oubliant pas de peindre avec de vives couleurs l'air féroce et sanguinaire du loup affamé ; mais mon grand-oncle se mit à me rire au nez, et me dit : – Dieu est fort dans les faibles !

IX

Lorsque, fatigué de boire et de parler, je me dirigeai vers mon appartement, je vis comme une figure légère qui s'avançait de ce côté, une lumière à la main ; en approchant je reconnus mademoiselle Adelaïde. – Ne faut-il pas errer comme un revenant pour vous rencontrer, mon brave chasseur de loups ? me dit-elle à voix basse, en saisissant ma main.

Ce mot de revenant, prononcé en ce lieu (nous nous trouvions dans la salle d'audience), me fit tressaillir. Il me rappela la terrible nuit que j'y avais passée, et ce soir encore, le vent de la mer gémissait comme les tuyaux d'un orgue, les vitraux tremblaient avec bruit, et la lune jetait sur les dalles une clarté blafarde. Mademoiselle Adelaïde, qui tenait ma main, sentit le froid glacial qui se glissait en moi. – Qu'avez-vous donc, me dit-elle, vous tremblez ? – Allons, je vais vous rappeler à la vie. Savez-vous bien que la baronne ne peut pas attendre le moment de

vous voir ? Elle ne veut pas croire que le loup ne vous a pas croqué, et elle se tourmente d'une manière incroyable. – Eh ! mon jeune ami, qu'avez-vous donc fait à Séraphine ? jamais je ne l'avais vue ainsi. – Ah ! comme votre pouls bat maintenant ; comme ce beau jeune homme, qui semblait mort, se réveille tout à coup ! – Allons, venez bien doucement, nous allons chez la baronne.

Je me laissai entraîner en silence. La manière dont Adelaïde parlait de la baronne me semblait indigne d'elle, et j'étais furieux contre notre prétendue confidente. Lorsque j'entrai avec Adelaïde, la baronne fit trois ou quatre pas au-devant de moi, en poussant un cri de satisfaction, puis elle s'arrêta tout à coup au milieu de la chambre. J'osai prendre sa main et la baiser. La baronne la laissa reposer dans les miennes, et me dit : – Mais, mon Dieu, est-ce donc votre affaire d'aller combattre les loups ? Ne savez-vous pas que les temps fabuleux d'Orphée et d'Amphion sont dès longtemps passés, et que les bêtes féroces ont perdu tout respect pour les bons musiciens ?

Cette tournure plaisante que la baronne donna au vif intérêt qu'elle m'avait témoigné, me rappela aussitôt au ton convenable, que je pris avec tact. Je ne sais toutefois comment il se fit qu'au lieu d'aller m'asseoir devant le piano, comme d'ordinaire, je pris place sur le canapé, auprès de la baronne.

Ces paroles qu'elle me dit : Et comment vous êtes-vous tiré de ce danger ? éloignèrent toute idée de musique. Lorsque je lui eus raconté mon aventure dans le bois, et parlé de l'intérêt que le baron m'avait témoigné, elle s'écria, avec un accent presque douloureux : – Oh ! que le baron doit vous paraître rude et emporté ! Mais croyez-moi, ce n'est que dans ce château inhospitalier, au milieu de ces forêts, qu'il se montre si fougueux et si sombre. Une pensée l'occupe sans cesse, il est persuadé qu'il doit arriver ici un événement funeste ; aussi votre aventure l'a-t-elle fortement frappé. Il ne voudrait pas voir le dernier de ses domestiques exposé au danger, encore moins un ami, et je sais que Gottlieb, qui n'est pas venu à votre secours, subira tout au moins la punition la plus humiliante pour un

chasseur, et qu’on le verra, à la prochaine chasse, à pied derrière les autres, avec un bâton à la main au lieu de fusil. Cette idée des dangers que court sans cesse le baron à la chasse, trouble tous mes instants. C’est défier le démon. On raconte déjà tant de choses sinistres sur ce château, et sur notre aïeul qui a fondé le majorat ! – Et moi, que n’ai-je pas à souffrir dans ma solitude ! toujours abandonnée dans ce château où le peuple croit voir des apparitions ! Vous seul, mon ami, dans ce séjour, vous m’avez procuré, par votre art, quelques instants de bonheur !

Je parlai alors à la baronne de l’impression singulière que j’avais ressentie à mon arrivée au château, et soit que ma physionomie en dit plus que mes paroles, elle insista pour apprendre tout ce que j’avais éprouvé. Durant mon récit, elle joignit plusieurs fois les mains avec horreur. Elle m’écoutait avec un effroi toujours croissant ; lorsque enfin je lui parlai du singulier grattement qui s’était fait entendre, et de la manière dont mon oncle l’avait fait cesser la nuit suivante, elle poussa un cri de terreur, se rejeta en arrière, et se cacha le visage de ses deux mains. Je remarquai

alors qu'Adélaïde nous avait quittés. Mon récit était déjà terminé depuis quelque temps. Séraphine gardait toujours le silence, le visage caché dans ses mains. Je me levai doucement ; et, m'approchant du piano, je m'efforçai de calmer, par mes accords, son esprit que j'avais fait passer dans l'empire des ombres. Je préludai faiblement par une cantate sacrée de l'abbé Steffani. Les notes plaintives du : *Occhi perchè piangete ?* tirèrent Séraphine de ses sombres rêveries, elle m'écouta en souriant, les yeux remplis de larmes brillantes. – Comment se fit-il que je m'agenouillai devant elle, qu'elle se pencha vers moi, que je la ceignis dans mes bras, et qu'un long baiser ardent brûla sur mes lèvres ? – Comment ne perdis-je pas mes sens en la sentant se presser doucement contre moi ? – Comment eus-je le courage de la laisser sortir de mes bras, de m'éloigner et de me remettre au piano ? La baronne fit quelques pas vers la fenêtre, se retourna et s'approcha de moi avec un maintien presque orgueilleux, que je ne lui connaissais pas.

Elle me regarda fixement et me dit : – Votre oncle est le plus vulnérable vieillard que je

connaisse. C’est le génie protecteur de notre famille !

Je ne répondis rien. Son baiser circulait dans toutes mes veines. Adelaïde entra, – la lutte que je soutenais avec moi-même se termina par un déluge de larmes que je ne pus retenir. Adélaïde me regarda d’un air étonné et en riant d’un air équivoque ; – j’aurais pu l’assassiner !

Séraphine me tendit la main et me dit avec une douceur inexprimable : – Adieu, mon ami ! adieu. N’oubliez pas que personne n’a jamais mieux compris que moi votre musique.

Ces paroles retentiront longtemps dans mon âme ! Je murmurai quelques mots confus, et je courus à ma chambre.

X

Mon oncle était déjà plongé dans le sommeil. Je restai dans la grande salle, je tombai sur mes

genoux, je pleurai hautement, j'appelai Séraphine, – bref, je m'abandonnai à toutes les extravagances d'un délire amoureux, et je ne revins à moi qu'en entendant mon oncle qui me criait : – Neveu, je crois que tu es fou, ou bien te bats-tu encore avec un loup ?

Je rentrai dans la chambre, et je me couchai avec la ferme résolution de ne rêver que de Séraphine. Il était minuit à peu près, et j'étais à peine dans le premier sommeil, lorsqu'un bruit de portes et de voix éloignées me réveilla brusquement. J'écoutai, les pas se rapprochaient, la porte de la salle s'ouvrit, et bientôt on frappa à celle de notre chambre. – Qui est là ? m'écriai-je.

Une voix du dehors répondit : – Monsieur le justicier, monsieur le justicier, levez-vous, levez-vous !

Je reconnus la voix de François, et je lui demandai : – Le feu est-il au château ?

Mon grand-oncle se réveilla à ces mots, et s'écria : – Où est le feu ? ou bien est-ce encore une de ces maudites apparitions ? – Ah ! monsieur le justicier, levez-vous, dit François ;

levez-vous, M. le baron demande à vous voir ! – Que me veut le baron à cette heure ? répondit mon oncle. Ne sait-il pas que la justice se couche avec le justicier, et qu'elle dort aussi bien que lui ? – Ah ! monsieur le justicier, s'écria François avec inquiétude, levez-vous toujours, madame la baronne est bien malade.

Je poussai un cri de terreur.

– Ouvre la porte à François ! me cria mon oncle. Je me levai en chancelant, et j'errai dans la chambre sans trouver la porte. Il fallut que mon oncle m'assistât. François entra pâle et défait, et alluma les bougies. À peine étions-nous habillés que nous entendîmes la voix du baron qui criait dans la salle : – Puis-je vous parler, mon cher V... ? – Pourquoi t'es-tu habillé, neveu ? le baron ne demande que moi, dit le vieillard au moment de sortir. – Il faut que je descende, – que je la voie, et puis que je meure, dis-je d'une voix sourde. – Ah ! ah ! tu as raison, mon neveu ! En disant ces mots, le vieillard me repoussa si violemment la porte au visage, que les gonds en retentirent, et il la ferma extérieurement. Dans le

premier instant de ma colère, j'essayai de la briser ; mais réfléchissant aussitôt que ma fureur pourrait avoir les suites les plus funestes pour la baronne elle-même, je résolus d'attendre le retour de mon vieux parent. Je l'entendis parler avec chaleur au baron, j'entendis plusieurs fois prononcer mon nom, mais je ne pus rien comprendre. Ma situation me paraissait mortelle. Enfin j'entendis appeler le baron, qui s'éloigna aussitôt.

Mon oncle entra dans sa chambre.

– Elle est morte ! m'écriai-je en me précipitant au-devant de lui. – Et toi, tu es fou ! me répondit-il en me tenant par le bras et me faisant asseoir dans un fauteuil. – Il faut que je la voie ! m'écriai-je, dût-il m'en coûter la vie ! – Vas-y donc, mon cher neveu, dit-il, en fermant sa porte et en mettant la clef dans sa poche. Ma fureur ne connut plus de bornes. Je pris un fusil chargé, et je m'écriai : Je me chasse à vos yeux une balle à travers le crâne, si vous ne m'ouvrez cette porte !

Le vieillard s'approcha tout près de moi, et me mesurant d'un regard étincelant, me dit : – Crois-

tu, pauvre garçon, que tes misérables menaces puissent m'effrayer ? Crois-tu que ta vie ait quelque valeur à mes yeux, si tu la sacrifies pour une pitoyable folie ? Qu'as-tu de commun avec la femme du baron ? Qui t'a donné le droit d'aller t'emporter comme un fat importun là où l'on ne t'appelle pas, et où on ne souffrirait pas ta présence ? Veux-tu jouer le berger amoureux, à l'heure solennelle de la mort ?

Je retombai anéanti.

Le vieillard continua d'une voix radoucie : – Et afin que tu le saches, le prétendu danger que court la baronne n'est rien. Mademoiselle Adelaïde est hors d'elle-même, dès qu'une goutte d'eau lui tombe sur le nez, et elle crie alors : – Quel effroyable orage ! Elle a mis l'alarme dans le château pour un évanouissement ordinaire. Heureusement les tantes sont arrivées avec un arsenal d'essences et d'élixirs, et tout est rentré dans l'ordre.

Mon oncle se tut ; il vit combien je combattais avec moi-même. Il se promena quelques moments dans sa chambre, s'arrêta devant moi, et

me dit en riant : – Neveu ! neveu quelle folie fais-tu ici ? – Allons, c'est une fois ainsi. Le diable fait ici des siennes de toutes les façons, et c'est toi qui es tombé dans ses griffes.

Il fit encore quelques pas en long et en large, et reprit : – Il n'y a plus moyen de dormir maintenant, il faut fumer ma pipe pour passer le reste de la nuit.

À ces mots, mon grand-oncle prit une longue pipe de gypse, la remplit lentement en fredonnant une ariette, chercha au milieu de ses papiers une feuille qu'il plia soigneusement en forme d'allumette, et huma la flamme par de fortes aspirations. Chassant autour de lui d'épais nuages, il reprit entre ses dents : – Eh bien ! neveu, conte-moi encore un peu l'histoire du loup.

La tranquillité du vieillard produisit un singulier effet pour moi. Il me sembla que j'étais loin de R....bourg, bien loin de la baronne, et que mes pensées seules arrivaient jusqu'à elle. La dernière demande de mon oncle me chagrina. – Mais, lui dis-je, trouvez-vous mon aventure si

comique qu’elle prête à la raillerie ? – Nullement, répliqua-t-il, nullement, monsieur mon neveu ; mais tu n’imagines pas la singulière figure que fait dans le monde un blanc-bec comme toi, quand le bon Dieu daigne lui laisser jouer un rôle qui ne soit pas ordinaire. – J’avais un camarade d’université qui était un homme tranquille et réfléchi. Le hasard le nicha dans une affaire d’honneur, et lui, que tous ses camarades regardaient comme un homme faible, et même comme un poltron, se conduisit en cette circonstance avec tant de courage, qu’il fut généralement admiré. Mais depuis ce temps il ne fut plus le même : du jeune homme simple et studieux, il advint un fanfaron et un fier-à-bras insupportable ; et il fit si bien que le senior d’une landsmanschaft[*], qu’il avait insulté de la manière la plus vulgaire, le tua en duel, au premier coup. – Je te raconte cela tout bonnement, neveu ; c’est une historiette, tu en penseras ce que tu voudras.

---

[*] Des associations se forment sous ce nom dans toutes les universités; le doyen, ou *senior*, est chargé par ses camarades de les diriger. *(Trad.)*

On entendit marcher dans cette salle. Une voix perçante retentissait à mon oreille, et me criait : Elle est morte ! Cette pensée me frappa comme un éclair. Mon oncle se leva, et appela : François ! François ! – Oui, M. le justicier ! répondit-on en dehors. – François, ranime un peu le feu dans la cheminée de la salle ; et, si c'est possible, fais-nous préparer deux tasses de thé. – Il fait diablement froid, ajouta mon oncle en se tournant vers moi ; si nous allions causer auprès de l'autre cheminée ?

Il ouvrit la porte : je le suivis machinalement.

– Comment cela va-t-il en bas ? dit-il au vieux domestique. – Ah ! ce n'est rien, répondit François ; madame se trouve bien maintenant, et elle attribue son évanouissement à un mauvais rêve.

Je fus sur le point de bondir de joie. Un regard sévère de mon oncle me rappela à moi-même.

– Au fond, dit-il, il vaudrait mieux nous remettre une couple d'heures sur l'oreiller. – Laisse-là le thé, François ! – Comme vous l'ordonnerez, M. le justicier, répondit François ;

et il quitta la salle en nous souhaitant une bonne nuit, bien qu'on entendît déjà le chant des coqs. – Écoute, neveu, dit le grand-oncle en secouant sa pipe contre la cheminée, écoute : il est cependant heureux qu'il ne te soit pas arrivé de malheur avec les loups et les fusils chargés !

Je le compris ; et j'eus honte de lui avoir donné lieu de me traiter comme un enfant.

XI

– Aie la bonté de descendre et de t'informer de la santé de la baronne, me dit le lendemain mon oncle. Tu peux toujours aller trouver mademoiselle Adelaïde ; elle ne manquera pas de te donner un ample bulletin.

On pense bien que je ne me fis pas prier. Mais au moment où je me disposais à frapper doucement à la porte de l'appartement de Séraphine, le baron se présenta tout à coup devant moi. Il parut surpris, et m'examina d'un

regard perçant. – Que voulez-vous ici ? Ce furent les premières paroles qu'il me fit entendre. Bien que le cœur me battît violemment, je me remis un peu, et lui répondis d'un ton ferme : Je remplis un message de mon oncle, en m'informant de la santé de madame la baronne. – Oh ! ce n'est rien. – Rien, que son attaque de nerfs ordinaire. Elle repose doucement, et elle paraîtra à table aujourd'hui ! – Dites cela à votre oncle ! – Dites-lui cela !

Le baron prononça ces mots avec une certaine violence qui me fit croire qu'il était plus inquiet de la baronne qu'il ne voulait le paraître. Je me tournais pour m'éloigner, lorsque le baron m'arrêta tout à coup par le bras, et s'écria d'un air irrité : – J'ai à vous parler, jeune homme !

Je voyais devant moi l'époux offensé qui me préparait un châtiment terrible, et j'étais sans armes. Mais en ce moment, je m'avisai que j'avais dans ma poche un couteau de chasseur, dont mon grand-oncle m'avait fait présent au moment de partir pour R....bourg. Je suivis alors le baron, qui marchait rapidement devant moi, et

je résolus de n'épargner la vie de personne, si je devais essuyer quelque outrage.

Nous étions arrivés dans la chambre du baron. Il en ferma soigneusement la porte, puis se promena quelque temps les bras croisés, et revint devant moi, en répétant : – J'ai à vous parler, jeune homme !

Le courage m'était revenu, et je lui répondis d'un ton élevé : – J'espère que ce seront des paroles qu'il me sera permis d'entendre !

Le baron me regarda d'un air étonné, comme s'il ne pouvait pas me comprendre. Puis il croisa ses mains sur son dos, et se mit à marcher, les regards fixés sur le plancher. Tout à coup, il prit un fusil à la muraille, et fit entrer la baguette dans le canon pour s'assurer s'il était chargé. – Mon sang bouillonna dans mes veines, je portai la main à mon couteau en l'ouvrant dans ma poche, et je m'approchai fort près du baron pour le mettre dans l'impossibilité de m'ajuster.

– Une belle arme ! dit le baron ; et il remit le fusil à sa place. Je reculai de quelques pas ; le baron se rapprocha. Me frappant assez rudement

sur l'épaule, il me dit : – Je dois vous paraître contraint et troublé, Théodore ! Je le suis aussi, les alarmes de cette nuit en sont cause. L'attaque de nerfs de ma femme n'était pas dangereuse, je le vois maintenant ; mais ici, – ici dans ce château, je crains toujours les plus grands malheurs ; et puis c'est la première fois qu'elle est malade ici. – Vous, – vous seul, vous êtes l'auteur de son mal ! – Comment cela est-il possible ? répondis-je avec calme. – Que le diable n'a-t-il brisé en mille pièces le maudit clavecin de l'inspectrice ! Que n'êtes-vous !... Mais, non ! non ! Il en devait être ainsi. Et je suis seul cause de tout ceci. Dès le premier moment où vous vîntes faire de la musique dans la chambre de ma femme, j'aurais dû vous faire connaître la disposition de son esprit et de sa santé.

Je fis mine de parler.

– Laissez-moi achever, s'écria le baron ; il faut que je vous évite tout jugement précipité. Vous me tenez pour un homme rude et sauvage, ennemi des beaux-arts. Je ne le suis nullement,

mais une conviction profonde m’oblige à interdire ici tout délassement qui amollit et qui ébranle l’âme. Apprenez que ma femme souffre d’une affection nerveuse, qui finira par la priver de toutes les jouissances de la vie. Dans ces murs surtout, elle ne sort pas d’un état d’exaltation qui est toujours le symptôme d’une maladie grave. Vous me demanderez avec raison pourquoi je n’épargne pas à une femme délicate ce séjour terrible, cette rigoureuse vie de chasseur ? Nommez-le faiblesse ou tout ce que vous voudrez, je ne puis me résoudre à la laisser loin de moi. Je pense d’ailleurs que cette vie que nous menons ici doit au contraire fortifier cette âme affaiblie ; et vraiment le bruit du cor, les aboiements des chiens, le mugissement de la brise doivent l’emporter sur les tendres accords et sur les romances plaintives ; mais vous avez juré de tourmenter méthodiquement ma femme, jusqu’à la faire mourir !

Le baron prononça ces dernières paroles en grossissant sa voix et les yeux étincelants. Je fis un mouvement violent ; je voulus parler, le baron ne me laissa pas prendre la parole.

– Je sais ce que vous voulez dire, reprit-il, je le sais et je vous répète que vous êtes en bon chemin de tuer ma femme ; et vous sentez qu'il faut que je mette bon ordre à cela. – Bref ! – Vous exaltez ma femme par votre chant et votre jeu, et lorsqu'elle flotte sans gouvernail et sans guide, au milieu des visions que votre musique a conjurées, vous enfoncez plus profondément le trait en lui racontant une misérable histoire d'apparition qui vous est arrivée, dites-vous, dans la salle d'audience. Votre grand-oncle m'a tout raconté, mais je vous prie de me dire à votre tour ce que vous avez vu, ou pas vu, entendu, éprouvé ou même soupçonné.

Je réfléchis un instant, et je contai de point en point toute mon aventure. Le baron laissait échapper de temps en temps un mot qui décelait sa surprise. Lorsque je redis la manière dont mon oncle s'était conduit, il leva les mains au ciel, et s'écria : – Oui, c'est l'ange protecteur de notre famille !

Mon récit était terminé.

– Daniel ! Daniel ! que fais-tu ici à cette

heure ? murmura le baron en marchant à grands pas. – Mon ami, me dit-il, ma femme, à qui vous avez fait tant de mal sans le vouloir, doit être rétablie par vos soins. Vous seul, vous le pouvez.

Je me sentis rougir, et je faisais certainement une sotte figure. Le baron parut se complaire à voir mon embarras ; il me regarda en souriant et avec une ironie fatale.

– Allons, allons, dit-il ; vous n'avez pas affaire à une patiente dangereuse. La baronne est sous le charme de votre musique, et il serait cruel de l'en arracher tout à coup. Continuez donc. Vous serez bien reçu chez elle chaque soir ; mais que vos concerts deviennent peu à peu plus énergiques ; mettez-y des morceaux pleins de gaieté, et surtout répétez souvent l'histoire des apparitions. La baronne s'y accoutumera, et l'histoire ne fera pas plus d'impression sur elle que toutes celles qu'on lit dans les romans.

À ces mots le baron me quitta. Je restai confondu ; j'étais réduit au rôle d'un enfant mutin. Moi qui croyais avoir excité la jalousie dans son cœur, il m'envoyait lui-même à

Séraphine, il ne voyait en moi qu'un instrument sans volonté qu'on prend ou qu'on rejette à son gré ! Quelques minutes auparavant, je craignais le baron ; au fond de mon âme gisait le sentiment de ma faute, mais cette faute même me faisait sentir plus vivement la vie, une vie magnifique, élevée, pleine d'émotions dignes d'envie, et tout était retombé dans les ténèbres, et je ne voyais plus en moi qu'un bambin étourdi qui, dans sa folie enfantine, a pris pour un diadème la couronne de papier dont il a coiffé sa tête.

– Eh bien ! neveu, me dit mon grand-oncle qui m'attendait, où restes-tu donc ? – J'ai parlé au baron, répondis-je vivement et à voix basse, sans pouvoir le regarder. – Sapperlote ! je le pensais, s'écria-t-il ; le baron t'a sans doute appelé en duel, neveu ?

L'éclat de rire qui suivit ces mots me prouva que cette fois, comme toujours, le vieil oncle perçait à travers mon âme. Je me mordis les lèvres, et je ne répondis rien, car je savais qu'un mot de ma part eût suffi pour provoquer une

explosion de sarcasmes que je voyais déjà voltiger sur les lèvres du vieillard.

XII

La baronne vint à table en frais déshabillé d’une blancheur éclatante. Elle paraissait accablée, et lorsqu’elle levait doucement les yeux en parlant, le désir brillait en longs traits de feu dans ses regards, et une rougeur fugitive couvrait ses joues. Elle était plus belle que jamais !

À quelles folies ne se livre pas un jeune homme dont le sang abondant afflue à la tête et au cœur ! je reportai sur Séraphine la colère que le baron avait excitée en moi. Toute sa conduite me parut une triste mystification. Je tins à prouver que j’avais conservé toute ma raison, et que je ne manquais pas de perspicacité. J’évitai les regards de la baronne, comme un enfant boudeur, et j’échappai à Adelaïde qui me poursuivait, en me plaçant à l’extrémité de la

table entre deux officiers, avec lesquels je me mis à boire vigoureusement. Au dessert, nous fêtâmes si bien la bouteille, que je devins d'une gaieté extraordinaire. Un laquais vint me présenter une assiette où se trouvaient des dragées, en disant : – De la part de mademoiselle Adelaïde. – Je la pris, et je remarquai bientôt ces mots tracés au crayon sur une des dragées : *Et Séraphine !* – La tête me tourna. Je regardai Adelaïde qui éleva doucement son verre en me faisant signe. Presque sans le vouloir je prononçai le nom de Séraphine, et prenant à mon tour un verre, je le vidai d'un trait. – Les yeux d'Adélaïde et les miens se rencontrèrent encore. Un malin démon semblait sourire sur ses lèvres.

Un des convives se leva et porta, selon l'usage du Nord, la santé de la maîtresse de la maison. Les verres furent choqués avec des exclamations de joie.

Le ravissement et le désespoir remplissaient mon cœur. Je me sentis près de défaillir, je restai quelques moments anéanti. Quand je revins à moi, Séraphine avait disparu. On s'était levé de

table. Je voulus m’éloigner. Adélaïde se trouva près de moi, me retint et me parla longtemps. Je n’entendis, je ne compris rien de ce qu’elle me dit. Elle me prit les mains, et me glissa en riant quelques mots à l’oreille. J’ignore ce qui se passa depuis. Je sais seulement que je me précipitai hors de la salle, et que je courus dans le bois de pins. La neige tombait à gros flocons, le vent sifflait, et moi je courais çà et là comme un forcené, poussant des cris de désespoir.

Je ne sais comment mon délire se serait terminé, si je n’avais entendu appeler mon nom à travers les arbres. C’était le vieux garde-chasse.

– Eh ! mon cher M. Théodore, venez donc ; nous vous avons cherché partout. Monsieur le justicier vous attend avec impatience.

Je trouvai mon oncle qui travaillait dans la grande salle. Je pris place auprès de lui sans prononcer un seul mot.

– Mais dis-moi donc un peu ce que le baron voulait de toi ? s’écria mon oncle, après que nous eûmes longtemps travaillé en silence. Je lui racontai notre entrevue avec le baron, et je

terminai en disant que je ne voulais pas me charger de la tâche dangereuse qu'il m'avait confiée.

– Quant à cela, dit mon grand-oncle, soit tranquille, nous partirons demain.

Nous partîmes en effet ; je ne revis jamais Séraphine !

XIII

À peine de retour à K..., mon vieux grand-oncle se plaignit plus que jamais des souffrances que lui avait causées ce pénible voyage. Son silence grondeur, qui n'était interrompu que par de violentes explosions de mauvaise humeur, annonçait le retour de ses accès de goutte. Un jour on m'appela en toute hâte ; je trouvai le vieillard, frappé d'un coup de sang, étendu sans mouvement sur son lit, tenant une lettre froissée que serraient ses mains convulsivement contractées. Je reconnus l'écriture de l'inspecteur

du domaine de R....bourg ; mais, pénétré d'une douleur profonde, je n'osai pas arracher la lettre au vieillard dont je voyais la mort si prochaine. Cependant, avant le retour du médecin, les pulsations des artères reprirent leur cours, et les forces vitales du vieillard de soixante-dix ans triomphèrent de cette attaque mortelle. Toutefois la rigueur de l'hiver et l'affaiblissement que lui causa cette maladie, le retinrent longtemps sur sa couche. Il résolut alors de se retirer entièrement des affaires ; il céda son office à un autre, et je perdis ainsi tout espoir de retourner jamais à R....bourg.

Mon grand-oncle ne souffrait que mes soins. C'était avec moi seul qu'il voulait s'entretenir ; et, quand sa douleur lui laissait quelque trêve, sa gaieté revenait aussitôt, et les joyeux contes ne lui manquaient pas ; mais jamais en aucune circonstance, même lorsqu'il racontait des histoires de chasse, il ne lui arrivait jamais de faire mention de notre séjour à R....bourg, et un sentiment de terreur indéfinissable m'empêchait toujours d'amener la conversation sur ce sujet. – Mes inquiétudes pour le vieillard, les soins que je

lui prodiguais, avaient un peu éloigné de ma pensée l’image de Séraphine. Mais quand la santé de mon oncle se rétablit, je me surpris à rêver plus souvent à la baronne, dont l’apparition avait été pour moi comme celle d’un astre qui brille un instant pour s’éteindre aussitôt, et une circonstance singulière vint tout à coup ranimer en moi tous les sentiments que je croyais étouffés en mon cœur.

Un soir, j’ouvris par hasard les portefeuilles que j’avais portés à R....bourg ; un papier s’échappa du milieu des autres ; je l’ouvris et j’y trouvai une boucle de cheveux que je reconnus aussitôt pour ceux de Séraphine ! Elle était attachée avec un ruban blanc sur lequel, en l’examinant de près, je vis distinctement une goutte de sang ! – Peut-être dans ces instants de délire qui précédèrent notre séparation, Adelaïde m’avait-elle laissé ce souvenir de sa maîtresse ; mais pourquoi cette goutte de sang qui me frappait d’horreur ? – C’était bien ce ruban blanc qui avait flotté sur mon épaule la première fois que j’avais approché de Séraphine ; mais ce sang !...

XIV

Enfin les orages de mars avaient cessé de gronder, l’été avait repris tous ses droits ; le soleil de juillet dardait ses rayons brûlants. Le vieillard reprenait ses forces à vue d’œil, et il alla habiter, comme de coutume, une maison de plaisance qu’il possédait aux environs de la ville.

Par une douce et paisible soirée, nous étions assis ensemble sous un bosquet de jasmin. Mon grand-oncle était d’une gaieté charmante, et loin de montrer, comme autrefois, une ironie sarcastique, il éprouvait une disposition singulière à l’attendrissement. – Je ne sais pas comment il se fait, neveu, que je sente un bien-être tel que je n’en ai éprouvé de semblable depuis bien des années, me dit-il ; je crois que cela m’annonce une mort prochaine.

Je m’efforçai de le détourner de cette idée. – Laissons cela, neveu, reprit-il, je n’ai pas longtemps à rester ici-bas, et je veux, avant que

de partir, te payer une dette. Penses-tu encore à l'automne que nous avons passée à R....bourg ?

Cette question me fit tressaillir. Il ne me laissa pas répondre, et ajouta : – Le ciel voulut alors que tu te trouvasses, sans le savoir, initié à tous les secrets de cette maison ; maintenant je puis tout te dire. Souvent, neveu, nous avons parlé de choses que tu as plutôt conjecturées que comprises. La nature, dit-on, a tracé symboliquement la marche des âges de la vie humaine comme celle des saisons : les nuages du printemps se dissipent devant les feux de l'été, qui éblouissent les regards, et à l'automne, l'air plus pur laisse apercevoir le paysage que la nudité de l'hiver met enfin à découvert : l'hiver, c'est la vieillesse, dont les glaces dissipent les illusions des autres âges. La vue s'étend alors sur l'autre vie comme sur une terre promise ; la mienne découvre en ce moment un espace que je ne saurais mesurer, dont ma voix d'homme ne saurait décrire l'immensité. Souviens-toi, mon enfant, que la mission mystérieuse qui te fut attribuée, peut-être non sans dessein, aurait pu te perdre ! mais tout est passé ; je te dirai seulement

ce que tu n’as pu savoir. Pour toi, ce récit ne sera peut-être qu’une simple histoire, bonne à passer quelques moments. N’importe, écoute-moi donc.

L’histoire du majorat de R....bourg, que le vieillard me raconta, est restée si fidèlement gravée dans ma mémoire, que je la redirai sans doute dans les mêmes termes que lui. – Dans ce récit, il parlait de lui à la troisième personne.

XV

Dans une nuit orageuse de l’automne de 1760, un fracas violent réveilla tous les domestiques de R....bourg de leur profond sommeil. Il semblait que tout l’immense château s’abîmait dans ses fondements. En un clin d’œil tout le monde fut sur pied, et chacun accourut, une lumière à la main. L’intendant pâle, effrayé, arriva aussi ses clefs à la main. Mais la surprise fut grande lorsque, s’acheminant dans un profond silence, on traversa tous les appartements sans y trouver

la moindre apparence de désordre.

Un sombre pressentiment s'empara du vieil intendant. Il monta dans la grande salle, auprès de laquelle se trouvait un cabinet où le baron Roderich de R... avait coutume de se coucher lorsqu'il se livrait à ses observations astronomiques. Mais, au moment où Daniel (ainsi se nommait l'intendant) ouvrit cette porte, le vent, s'engouffrant avec bruit, chassa vers son visage des décombres et des pierres brisées. Il recula avec horreur, et laissant tomber son flambeau, qu'une bouffée de vent avait éteint, il s'écria : – Dieu du ciel ! le baron vient de périr !

En ce moment, des cris plaintifs se firent entendre de la chambre du baron. Daniel trouva les autres domestiques rassemblés autour du cadavre de leur maître. Il était assis sur un fauteuil doré, richement vêtu, et avec autant de sérénité que s'il se fût simplement reposé de son travail. Mais c'était la mort que son repos. Lorsque le jour fut venu, on s'aperçut que le dôme de la tour s'était écroulé. Les lourdes pierres qui le composaient avaient brisé le

plafond et le plancher de l’observatoire, renversé par leur double chute le large balcon en saillie, et entraîné une partie de la muraille extérieure. On ne pouvait faire un seul pas hors de la porte de la grande salle, sans courir le danger de faire une chute de quatre-vingts pieds au moins.

Le vieux baron avait prévu sa mort prochaine, et il en avait donné avis à ses fils. Le lendemain, son fils aîné, Wolfgang, devenu seigneur du majorat, par la mort du baron, arriva au château. Obéissant à la volonté de son père, il avait quitté Vienne immédiatement après en avoir reçu une lettre, et avait fait la plus grande diligence pour revenir à R....bourg.

L’intendant avait fait tendre de noir la grande salle, et fait exposer le vieux baron sur un magnifique lit de parade, entouré de cierges allumés dans des chandeliers d’argent ; Wolfgang monta l’escalier en silence, entra dans la salle, et s’approcha tout près du corps de son père. Là, il s’arrêta, les bras croisés sur la poitrine, contempla, d’un air sombre et les sourcils froncés, le visage pâle du défunt. Le jeune

seigneur semblait une statue ; pas une larme ne coulait de ses yeux. Enfin il étendit le bras vers le cadavre par un mouvement presque nerveux, et murmura ces mots : – Le ciel te forçait-il donc à rendre ton fils malheureux ? Puis, il leva les yeux au ciel, et s'écria : – Pauvre vieillard insensé ! le temps des folies est donc passé. Tu reconnais maintenant que les étoiles n'ont pas d'influence sur les choses de ce monde ! Quelle volonté, quelle puissance s'étend au-delà du tombeau ?

Le baron se tut de nouveau pendant quelques secondes, puis il reprit avec plus de violence : – Non, ton entêtement ne me ravira pas une parcelle du bien qui m'attend ! À ces mots, il tira de sa poche un papier plié, et le tint de ses deux doigts au-dessus de l'un des cierges qui brûlaient autour du mort. Le papier, atteint par la flamme, noircit et prit feu. Lorsque la lueur qu'il répandit se projeta sur le visage du défunt, il sembla que ses muscles se contractaient, et que des accents étouffés s'échappaient de sa poitrine. Tous les gens du château en frémirent. Le baron continua sa tâche avec calme, et écrasa soigneusement jusqu'au plus petit morceau de papier consumé

qui tombait sur le plancher. Puis il jeta encore un regard sombre sur son père, et sortit de la salle à grands pas.

XVI

Le lendemain, Daniel fit connaître au nouveau baron tout le désastre de la tour ; lui raconta longuement comme tout s'était passé dans la nuit de la mort de son maître, et termina en disant qu'il serait prudent de faire réparer la tour qui s'écroulait davantage, et mettait tout le château en danger, sinon de tomber, du moins d'être fortement endommagé.

– Rétablir la tour ? reprit le baron en regardant le vieux serviteur d'un air irrité. Rétablir la tour ! jamais ! – N'avez-vous pas remarqué, ajouta-t-il plus tranquillement, que la tour n'est pas tombée naturellement ? N'avez-vous pas deviné que mon père, qui voulait anéantir le lieu où il se livrait aux sciences secrètes, avait fait toutes ces

dispositions pour que le faîte de la tour pût s'écrouler dès qu'il le voudrait ? Au reste, que le château s'écroule tout entier ! que m'importe ? Croyez-vous donc que je veuille habiter ce vieux nid de hiboux. – Non ! mon sage aïeul qui a jeté dans la vallée les fondations d'un nouveau château, m'a montré l'exemple : je veux l'imiter. – Et de la sorte, dit Daniel à mi-voix, les vieux et fidèles serviteurs n'auront qu'à prendre le bâton blanc, et aller errer sur les routes ? – Il va sans dire, répondit le baron, que je ne m'embarrasserai pas de vieux serviteurs impotents ; mais je ne chasserai personne : le pain que je vous donnerai vous semblera meilleur quand vous le gagnerez sans travail. – Me mettre hors d'activité, moi l'intendant du château ! s'écria le vieillard plein de douleur.

Le baron, qui lui avait tourné le dos, et qui se disposait à sortir de la salle, se retourna tout à coup, le visage animé de colère. Il s'approcha du vieil intendant, le poing fermé, et lui dit d'une voix terrible : – Toi, vieux coquin, qui as criminellement abusé de la folie de mon père, pour l'entraîner dans des pratiques infernales qui

ont failli m’exterminer, je devrais te repousser comme un chien galeux.

À ces paroles impitoyables, le vieillard terrifié tomba sur ses genoux : et, soit involontairement, soit que le corps eût obéi machinalement à sa pensée, le baron leva le pied en parlant, et en frappa si rudement à la poitrine le vieux serviteur, que celui-ci se renversa en poussant un cri sourd. Il se releva avec peine, et poussa un hurlement profond en lançant à son maître un regard où se peignaient la rage et le désespoir. Puis il s’éloigna sans toucher une bourse remplie d’argent que le baron venait de lui jeter.

Cependant les parents de la famille, qui se trouvaient dans le pays, s’étaient rassemblés. Le défunt baron fut porté avec beaucoup de pompe dans les caveaux de l’église de R....bourg ; et, lorsque la cérémonie fut achevée, le nouveau possesseur du majorat, reprenant sa bonne humeur, parut se réjouir de son héritage. Il tint un compte exact des revenus du majorat, avec V..., l’ancien justicier à qui il avait accordé sa confiance après s’être entretenu avec lui, et

calcula les sommes qu'il pourrait employer à bâtir un nouveau château. V..., pensait qu'il était impossible que le vieux baron eût dépensé tous ses revenus, et comme il ne s'était trouvé à sa mort, dans son coffre, que quelques milliers d'écus, il devait nécessairement se trouver de l'argent caché dans le château.

Quel autre pouvait le savoir que Daniel, qui, dans son opiniâtreté, attendait sans doute qu'on l'interrogeât ? Le baron craignait fort que Daniel, qu'il avait grièvement offensé, ne voulût rien découvrir, plutôt par esprit de vengeance que par cupidité : car le vieil intendant, sans enfants, n'avait d'autre désir que de finir ses jours dans le château. Il raconta tout au long à V... sa conduite avec Daniel, et la justifia en disant que, d'après plusieurs renseignements qui lui étaient parvenus, il savait que l'intendant avait nourri dans le défunt baron l'éloignement qu'il avait conservé jusqu'à sa mort pour ses enfants. Le justicier répondit que personne au monde n'eût été capable d'influencer l'esprit du vieux seigneur, et entreprit d'arracher à Daniel son secret, s'il en avait un.

La chose ne fut pas difficile ; car dès que le justicier lui eut dit : – Daniel, comment se fait-il donc que le vieux seigneur ait laissé si peu d'argent comptant ?

Daniel répondit en s'efforçant de rire. – Vous voulez dire les écus qui se sont trouvés dans la petite cassette, monsieur le justicier ? – Le reste est caché sous la voûte, auprès du cabinet de feu monsieur le baron. – Mais, ajouta-t-il, le meilleur est enterré dans les décombres : il y a là plus de cent mille pièces d'or.

Le justicier appela aussitôt le baron. On se rendit dans le cabinet. Daniel toucha un panneau de la muraille, et découvrit une serrure. Tandis que le baron regardait la serrure avec des regards avides, et se baissait pour y essayer un grand nombre de clefs qui se trouvaient sur une table, Daniel se redressait et jetait sur le baron des regards de mépris. Il pâlit tout à coup, et dit d'une voix tremblante : – Si je suis un chien, monseigneur le baron, je garde ce qu'on me confie avec la fidélité d'un chien.

À ces mots, il tendit au baron une clef d'acier

que celui-ci arracha avec vivacité, et avec laquelle il ouvrit sans peine la serrure. On pénétra sous une petite voûte qui couvrait un vaste coffre ouvert. Sur des sacs sans nombre se trouvait cet écrit que le baron reconnut pour avoir été tracé par la main de son père :

« 150 000 écus de l'empire en vieux frédérics d'or, épargnés sur les revenus du majorat de R....bourg, pour être employés à la construction du château.

« Celui qui me succédera fera construire, à la place de la tour qui se trouvera écroulée, un haut fanal, pour guider les navigateurs, et il le fera entretenir chaque nuit.

« R....bourg. dans la nuit de saint Michel, de l'année 1760.

« RODERICH, baron de R. »

Ce ne fut qu'après avoir soulevé les sacs l'un après l'autre, et les avoir laissés retomber dans le coffre, que le baron se retourna vers le vieil

intendant, le remercia de la fidélité qu'il lui avait montrée, et lui dit que des propos médisants avaient été seuls la cause du traitement qu'il lui avait fait endurer. Il lui annonça en même temps qu'il conserverait sa charge d'intendant, avec un double traitement.

– Je te dois un dédommagement, lui dit-il. Prends un de ces sacs !

Le baron prononça ces mots, debout devant le vieux serviteur, les yeux baissés, et désignant du doigt le coffre. Une rougeur subite se répandit sur le visage de l'intendant, il proféra un long murmure, et répondit au baron : – Ah ! monseigneur, que voulez-vous que fasse de votre or un vieillard sans enfants ? Mais pour le traitement que vous m'offrez je l'accepte, et je continuerai de remplir mon emploi avec la même fidélité.

Le baron, qui n'avait pas trop écouté la réponse de l'intendant, laissa retomber le couvercle du coffre avec un bruit retentissant, et dit, en remettant la clef dans sa poche : – Bien, très bien, mon vieux camarade ! mais, ajouta-t-il,

lorsqu'ils furent revenus dans la grande salle, tu m'as aussi parlé de sommes considérables qui se trouvaient dans la tour écroulée ?

Le vieillard s'approcha en silence de la porte, et l'ouvrit avec peine, mais au moment où les gonds tournèrent, un violent coup de vent chassa dans la salle une épaisse nuée de neige ; un corbeau vint voltiger autour du plafond en croassant, alla frapper les vitraux de ses ailes noires, repartit à travers la porte, et retourna s'abattre vers le précipice. Le baron s'avança près de l'ouverture ; mais à peine eut-il jeté un regard dans le gouffre, qu'il recula avec effroi. – Horrible vue ! s'écria-t-il, la tête me tourne, et il tomba presque sans connaissance dans les bras du justicier. Il se releva aussitôt, et s'adressa à l'intendant en le regardant fixement : – Là-bas, dis-tu ?

Le vieux domestique avait déjà fermé la porte ; il la repoussa avec effort de son genou, pour en retirer la clef, qui avait peine à sortir de la serrure rouillée. Lorsque cette tâche fut achevée, il se tourna vers le baron, en balançant

les grosses clefs dans ses doigts, et en riant d'un air simple : – Eh ! sans doute, là-bas, dit-il, il y a des milliers d'écu répandus. Tous les beaux instruments du défunt, les télescopes, les globes, les quarts de cercle, les miroirs ardents, tout cela est en pièces sous les pierres et les poutres. – Mais l'argent ! l'argent ! Tu as parlé de sommes considérables ! s'écria le baron. – Je voulais dire, répondit l'intendant, qu'il s'y trouvait des choses qui avaient coûté des sommes considérables !

On ne put en savoir davantage.

XVII

Le baron se montra fort joyeux de pouvoir mettre enfin à exécution son projet favori, celui d'élever un nouveau château plus beau que l'ancien. Le justicier pensait, il est vrai, que le défunt n'avait entendu parler que d'une réparation totale du vieux château, et qu'un édifice moderne n'aurait pas le caractère de

grandeur et de simplicité qu'offrait le berceau de la race des R... ; mais le baron ne persista pas moins dans sa volonté, et déclara qu'il voulait faire de sa nouvelle habitation un séjour digne de l'épouse qu'il se préparait à y amener. Le baron ne laissait pas que d'aller chaque jour visiter le vieux coffre, uniquement pour contempler les belles pièces d'or qu'il renfermait ; et à chaque visite il ne pouvait s'empêcher de s'écrier : – Je suis sûr que ce vieux renard nous a caché le meilleur de son trésor : mais vienne le printemps, je ferai fouiller, sous mes yeux, les décombres de la tour.

Bientôt on vit arriver les architectes avec lesquels le baron eut de longues conférences. Il rejeta vingt plans. Nulle architecture ne lui semblait assez riche, assez belle. Il se mit alors à dessiner lui-même, et l'avenir que lui offraient ces agréables occupations lui rendit bientôt toute sa gaieté, qui se communiqua à tous ses alentours. Daniel lui-même semblait avoir oublié la manière un peu rude dont son maître l'avait traité ; et il se comportait avec lui de la façon la plus respectueuse, bien que le baron lui lançât

souvent des regards méfiants. Mais ce qui frappait tout le monde, c’est que le vieil intendant semblait rajeunir chaque jour. Il se pouvait que la douleur de la perte de son maître l’eût profondément courbé, et que le temps eût adouci cette douleur, ou que, n’ayant plus de froides nuits à passer sans sommeil au haut de la tour, mieux nourri, moins occupé des affaires du château, le repos eût rétabli sa santé ; enfin, le faible et frêle vieillard se changea en un homme aux joues animées, aux formes rebondies, qui posait le talon avec vigueur, et poussait un gros rire bien sonore lorsqu’il entendait quelque propos joyeux.

La vie paisible qu’on menait à R....bourg fut troublée par l’arrivée d’un personnage qu’on n’attendait pas. C’était Hubert, le jeune frère du baron Wolfgang. À sa vue, le baron pâlit et s’écria : – Malheureux, que viens-tu faire ici ?

Hubert se jeta dans les bras de son frère ; mais celui-ci l’emmena aussitôt dans une chambre éloignée, où il s’enferma avec lui. Ils restèrent plusieurs heures ensemble. Enfin, Hubert

descendit, l’air troublé, et demanda ses chevaux. Le justicier alla au-devant de lui ; le jeune seigneur continua de marcher ; mais V... le supplia de rester encore quelques instants au château, et en ce moment le baron arriva en s’écriant : – Hubert, reste ici. Tu réfléchiras.

Ces paroles semblèrent calmer un peu Hubert ; il ôta la riche pelisse dont il s’était enveloppé, la jeta à un domestique, prit la main de V..., et lui dit d’un air moqueur : – Le seigneur du majorat veut donc bien me recevoir ici ?

Il revint dans la salle avec le justicier. Hubert s’assit auprès de la cheminée, prit la pincette, et se mit à arranger l’énorme foyer, en disposant le feu d’une meilleure manière : – Vous voyez, M. le justicier, dit-il, que je suis un bon garçon, fort habile dans les petites affaires de ménage. Mais Wolfgang a les plus fâcheux préjugés, et, par-dessus tout, c’est un avare.

Le justicier se rendit le soir chez le baron. Il le trouva toisant sa chambre à grands pas, et dans une agitation extrême. Il prit l’avocat par les deux mains, et lui dit en le regardant dans les yeux : –

Mon frère est venu ! – Je sais, dit le justicier, je sais ce que vous voulez dire. – Mais vous ne savez pas, vous ne savez pas que mon malheureux frère est sans cesse sur mes pas comme un mauvais génie, pour venir troubler mon repos. Il n'a pas dépendu de lui que je ne fusse le plus misérable des hommes. Il a tout fait pour cela, mais le ciel ne l'a pas voulu. Depuis qu'il a appris la fondation du majorat, il me poursuit d'une haine mortelle. Il m'envie cette propriété qui, dans ses mains, s'envolerait comme un brin de paille. C'est le prodigue le plus insensé qui ait jamais existé. Ses dettes excèdent de plus de moitié le patrimoine libre de Courlande qui lui revient, et maintenant il vient mendier ici, poursuivi par ses créanciers. – Et vous, son frère vous le refusez ! – Oui, s'écria le baron avec violence, je le refuse ! Il n'aura pas un écu des revenus du majorat ; je ne dois pas les aliéner. Mais écoutez la proposition que j'ai faite, il y a quelques heures à cet insensé, et puis jugez-moi. Le patrimoine de Courlande est considérable, comme vous le savez ; je consens à renoncer à la part qui m'appartient, mais en faveur de sa

famille. Hubert est marié en Courlande à une femme charmante, mais pauvre. Elle lui a donné des enfants. Les revenus serviront à les entretenir, et à apaiser les créanciers. Mais que lui importe une vie tranquille et libre de soucis ? Que lui importent sa femme et ses enfants ? C’est de l’argent qu’il lui faut, beaucoup d’argent, afin de pouvoir se livrer à toutes ses folies ! Quel mauvais démon lui a dévoilé le secret des cent cinquante mille écus ? Il en veut la moitié, car il prétend que ce trésor est indépendant du majorat. Je veux, je dois le refuser ; mais je vois bien qu’il médite en lui-même ma ruine et ma mort !

Quelques efforts que fit le justicier pour détourner les soupçons qu’il nourrissait contre son frère, il ne put y parvenir. Le baron lui confia la mission de négocier avec Hubert. Il la remplit avec zèle, et se réjouit fort lorsque le jeune seigneur lui dit ces paroles : – J’accepte les offres du baron, mais sous la condition qu’il m’avancera à l’instant mille frédérics d’or pour satisfaire mes créanciers, et que cet excellent frère me permettra de me soustraire pendant quelque temps à leurs recherches.

– Jamais ! s'écria le baron, lorsque le justicier lui rapporta ces paroles, jamais je ne consentirai que Hubert reste un instant dans mon château, quand ma femme y sera ! – Voyez-vous, mon cher ami, dites à ce perturbateur de mon repos qu'il aura deux mille frédérics d'or, non pas à titre de prêt, mais en cadeau, pourvu qu'il parte, qu'il parte !

Le justicier apprit alors que le baron s'était marié à l'insu de son père et que cette union avait mis la désunion entre les deux frères. Hubert écouta avec hauteur la proposition qui lui fut faite au nom du baron, et répondit d'une voix sombre : – Je verrai ; en attendant, je veux rester quelques jours ici.

V... s'efforça de lui faire entendre que le baron faisait tout ce qui était en son pouvoir pour le dédommager du partage inégal de leur père, et qu'il ne devait pas lui en vouloir, mais bien à l'institution des majorats, qui avait réglé cet ordre de succession. Hubert déboutonna vivement son frac, comme pour respirer plus librement, et s'écria, en pirouettant : – Bah ! la haine vient de

la haine. Puis il éclata de rire, et ajouta : – Monseigneur est vraiment bien bon d'accorder quelques pièces d'or à un pauvre mendiant !

V... ne vit que trop que toute réconciliation entre les deux frères était impossible.

XVIII

Hubert s'établit dans son appartement comme pour un long séjour, au grand regret du baron. On remarqua qu'il s'entretenait souvent avec l'intendant, et qu'ils allaient quelquefois ensemble à la chasse. Du reste, il se montrait peu, et évitait tout à fait de se trouver seul avec son frère, ce qui convenait fort au baron. V... ne pouvait s'expliquer la terreur de ce dernier, chaque fois que Hubert entrait dans son appartement.

V... était un jour seul dans la grande salle, parcourant ses actes, lorsque Hubert y entra, plus grave et plus posé que d'ordinaire ; il lui dit, avec

un accent presque douloureux : – J'accepte les dernières propositions de mon frère ; faites que je reçoive aujourd'hui même les deux mille frédérics d'or ; je veux partir cette nuit, à cheval, tout seul. – Avec l'argent ? demanda la justicier. – Vous avez raison, dit Hubert, je vous comprends. Faites-moi donc donner la somme en lettre de change sur Isaac Lazarus, à K..., je veux partir cette nuit. Il faut que je m'éloigne ; les mauvais esprits rôdent ici autour de moi ! Ainsi, aujourd'hui même, M. le justicier !

À ces mots il s'éloigna. Le baron éprouva un vif sentiment de bien-être en apprenant le départ de son frère ; il rédigea la lettre de change, et la remit à V... Jamais il ne se montra plus joyeux que le soir à table. Hubert avait annoncé qu'il n'y paraîtrait pas.

Le justicier habitait une chambre écartée, dont les fenêtres donnaient sur la cour du château. Dans la nuit, il se réveilla tout à coup, et crut avoir entendu des gémissements éloignés, mais il eut beau écouter, le plus grand silence continuait de régner, et il pensa qu'il avait été abusé par un

rêve. Cependant un sentiment singulier d’inquiétude et de terreur s’empara de lui, et il ne put rester dans son lit. Il se leva et s’approcha de la fenêtre ; il s’y trouvait à peine depuis quelques instants, lorsque la porte du vestibule s’ouvrit ; un homme, un flambeau à la main, en sortit et traversa la cour. V... reconnut le vieux Daniel, et l’aperçut distinctement entrer dans l’écurie, d’où il ne tarda pas à faire sortir un cheval sellé. Une seconde figure, enveloppée dans une pelisse, la tête couverte d’un bonnet de renard, sortit alors des ténèbres, et s’approcha de lui. C’était Hubert qui parla quelques moments à Daniel avec chaleur, et se retira vers le lieu d’où il était venu.

Il était évident qu’Hubert avait des relations secrètes avec le vieil intendant. Il avait voulu partir, et sans doute celui-ci l’avait retenu. V... eut à peine la patience d’attendre le jour pour faire part au baron des événements de la nuit, et l’avertir de se défier de Daniel qui le trahissait évidemment.

XIX

Le lendemain, à l’heure où le baron avait coutume de se lever, V... entendit un violent bruit de portes et un grand tumulte. Il sortit de sa chambre, et rencontra partout des domestiques qui passèrent auprès de lui sans le regarder, et qui parcouraient toutes les salles. Enfin, il apprit que le baron ne se trouvait pas, et qu’on le cherchait depuis plusieurs heures. Il s’était mis au lit en présence de son chasseur ; mais il s’était éloigné en robe de chambre et en pantoufles, un flambeau à la main ; car tous ces objets manquaient dans sa chambre.

V..., frappé d’un sombre pressentiment, courut à la grande salle, auprès de laquelle se trouvait l’ancien cabinet du défunt baron. La porte qui menait à la tour écroulée était ouverte, et V... s’écria plein d’horreur : – Il est au fond du gouffre, brisé en morceaux !

Ce n’était que trop vrai. La neige avait tombé

toute la nuit, et on ne pouvait apercevoir qu'un bras raidi qui s'avançait entre les pierres. Plusieurs heures s'écoulèrent avant que des ouvriers pussent descendre, au risque de leur vie, le long de plusieurs échelles liées ensemble, et ramener le cadavre à l'aide de longues cordes. Dans les convulsions de la frayeur, le baron avait serré fortement le flambeau d'argent, et la main qui le tenait encore était la seule partie de son corps qui n'eût pas été affreusement mutilée par les pierres aiguës sur lesquelles il avait roulé. Hubert arriva dans le plus profond désespoir. Il trouva le cadavre de son frère étendu sur la table où on avait posé, quelques semaines auparavant, celui du vieux baron Roderich.

– Mon frère ! mon frère ! s'écria-t-il en gémissant. Non, je n'ai pas demandé sa mort au démon qui planait sur moi !

Hubert tomba sans mouvement sur le sol. On l'emporta dans son appartement, et il ne revint à lui que quelques temps après. Il vint dans la chambre du justicier ; il était pâle, tremblant, les yeux à demi éteints, et se jeta dans un fauteuil,

car il ne pouvait se soutenir. – J’ai désiré la mort de mon frère, parce que mon père lui a laissé la meilleure partie de son héritage. Il a péri, et je suis seigneur du majorat ; mais mon cœur est brisé, et je ne serai jamais heureux. Je vous confirme dans votre emploi, et vous recevrez les pouvoirs les plus étendus pour régir le majorat où je ne pourrais pas demeurer !

Hubert quitta le justicier, et partit pour K... un instant après.

On répandit le bruit que le malheureux Wolfgang s’était levé dans la nuit pour se rendre dans un cabinet où se trouvait une bibliothèque. À demi endormi, il s’était trompé de porte et s’était précipité sous les débris de la tour.

– Ah ! dit François, le chasseur du baron, en entendant raconter ce récit invraisemblable, monseigneur n’aurait pu se tromper de chemin en allant chercher un livre ; car la porte de la tour ne s’ouvre qu’avec de grands efforts, et d’ailleurs je sais que la chose ne s’est pas passée ainsi !

François ne voulut pas s’expliquer davantage devant ses camarades ; mais, seul avec lui, le

justicier apprit que le baron parlait souvent des trésors qui devaient se trouver cachés dans les ruines, et que souvent dans la nuit, poussé par un mauvais génie, il prenait la clef que Daniel avait été forcé de lui remettre, et allait contempler avec avidité ce gouffre au fond duquel il croyait voir luire des monceaux d’or. C’était sans doute dans une de ces excursions qu’un étourdissement l’avait atteint et précipité dans l’abîme.

Le baron Hubert partit pour la Courlande sans reparaître au château.

XX

Plusieurs années s’étaient écoulées lorsque le baron Hubert revint pour la première fois à R....bourg. Il passa plusieurs jours à conférer avec le justicier, et repartit pour la Courlande. La construction du nouveau château fut abandonnée, et l’on se borna à faire quelques réparations à l’ancien. En passant à K..., le baron Hubert avait

déposé son testament dans les mains des autorités du pays.

Le baron parla souvent, pendant son séjour, de sa mort prochaine dont il éprouvait le pressentiment. Il se réalisa en effet, car il mourut avant l'expiration de l'année. Son fils, nommé Hubert comme lui, arriva promptement de la Courlande, pour prendre possession du majorat. Sa mère et sa sœur l'accompagnaient ; le jeune seigneur semblait posséder toutes les mauvaises qualités de ses aïeux, et il se montra fier, dur, emporté et avare, dès les premiers instants de son séjour à R....bourg. Il voulut aussitôt opérer mille changements ; il chassa le cuisinier, battit le cocher ; bref, il commençait à jouer dans toute sa plénitude le rôle du seigneur du majorat, lorsque V... s'opposa avec fermeté à ses projets, en assurant que rien ne serait dérangé au château avant l'ouverture du testament.

– Vous osez vous attaquer à votre seigneur ! s'écria le jeune Hubert. – Point de précipitation, monsieur le baron ! répondit tranquillement le justicier. Vous n'êtes rien avant l'ouverture du

testament ; moi seul je suis le maître, et je ferai respecter mon autorité. Souvenez-vous qu'en vertu de mon titre d'exécuteur testamentaire, je puis vous défendre d'habiter R....bourg, et je vous engage dès ce moment à vous retirer à K...

Le ton sévère et solennel dont le justicier prononça ces paroles imposa tellement au jeune baron, qu'il n'essaya pas de résister. Il se retira en faisant quelques menaces.

Trois mois s'étaient écoulés, et le jour était arrivé où, selon la volonté du défunt, on devait ouvrir le testament. Outre les gens de justice, le baron et V..., on vit arriver un jeune homme d'une figure intéressante ; il portait un rouleau d'actes, et chacun le prit pour un écrivain. Le baron daigna à peine le regarder, et exigea impérieusement qu'on supprimât tout préambule inutile. – Il ne concevait pas, disait-il, comment il pouvait exister un testament pour la transmission d'un majorat dont la nature était inaliénable. On lui exhiba le sceau et l'écriture de son père, qu'il reconnut en haussant les épaules ; et, tandis que le greffier lisait le préambule du testament, le

baron regardait d’un air d’indifférence à travers la fenêtre, pendant que sa main gauche étendue par-dessus son fauteuil, il tambourinait une marche sur le tapis vert de la table.

La lecture se continua.

Après un court exorde, le défunt baron Hubert déclarait qu’il n’avait jamais possédé le majorat, mais qu’il l’avait seulement régi au nom du fils mineur de son frère Wolfgang, nommé Roderich comme leur père. C’était à lui que devait revenir le château, selon l’ordre de la succession. Wolfgang de K..., disait Hubert dans son testament, avait connu, dans ses voyages, Julie de Saint-Val, qui habitait Genève. Elle était pauvre et sa famille, bien que noble, était fort obscure. Il ne pouvait espérer que le vieux Roderich consentirait à ce mariage. Il osa toutefois lui écrire de Paris et lui faire connaître sa situation. La réponse fut telle que Wolfgang l’attendait ; son père le menaçait de sa malédiction s’il contractait cette union. Mais le jeune baron était trop épris pour résister ; il retourna à Genève sous le nom de Born, et épousa Julie qui lui donna, un

an après, le fils auquel devait revenir le majorat. Hubert était instruit de tout ; de là la haine qu'il portait à son frère et le motif de leur désunion.

Après cette lecture, V... prit le jeune étranger par la main, et dit aux assistants : – Messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter le baron Roderich de R..., seigneur de ce majorat !

Hubert regarda d'un œil étincelant le jeune homme qui semblait tombé du ciel pour lui enlever son riche domaine, ferma le poing avec rage, et s'échappa sans prononcer une parole.

Le baron Roderich produisit alors les documents qui devaient le légitimer. Il présenta l'extrait des registres de l'église où son père s'était marié sous le nom de Wolfgang-Born, son acte de naissance, et plusieurs lettres de son père à sa mère, signées seulement d'un W.

Le lendemain, le baron Hubert mit opposition à l'exécution du testament ; et, après de longs débats, les tribunaux suspendirent toute décision jusqu'à ce que le jeune Roderich eût fourni des titres plus authentiques ; car ceux qu'il avait apportés ne suffisaient pas pour lui faire donner

gain de cause.

XXI

Le justicier avait en vain compulsé toute la correspondance du vieux Roderich sans trouver une seule lettre, un seul papier qui eût trait aux rapports de Wolfgang avec mademoiselle de Saint-Val. Un soir, il était resté plein de soucis dans la chambre à coucher du défunt baron de Roderich, où il venait de faire de nouvelles perquisitions, et il travaillait à composer un mémoire en faveur du jeune baron. La nuit était avancée, et la lune répandait sa clarté dans la grande salle, dont la porte était restée ouverte. Il entendit quelqu'un monter les escaliers lentement et à pas lourds, avec un retentissement de clefs. V... devint attentif ; il se leva, se rendit dans la grande salle, et s'aperçut que quelqu'un approchait. Bientôt la porte s'ouvrit, et un homme en chemise, tenant d'une main un

flambeau allumé, et de l’autre un trousseau de clefs s’avança lentement. V... reconnut aussitôt l’intendant, et il se disposait à lui demander ce qu’il venait chercher ainsi au milieu de la nuit, lorsqu’il vit dans toutes les manies du vieillard l’expression d’un état surnaturel ; il ne put méconnaître les symptômes du somnambulisme. L’intendant s’avança droit devant la porte murée qui conduisait à la tour. Là, il s’arrêta en poussant un gémissement profond qui retentit dans la salle, et fit frémir le justicier ; puis, posant son flambeau et ses clefs sur le parquet, il se mit à gratter le mur avec ses mains, et employa tant de force, que le sang jaillit de ses ongles ; ensuite, il appuya son oreille pour mieux écouter, fit signe de la main comme pour empêcher quelqu’un d’avancer, releva le flambeau et s’éloigna à pas comptés. V... le suivit doucement, tenant également un flambeau à la main. Il descendit les marches avec lui. L’intendant ouvrit la porte du château, entra dans la cour, se rendit à l’écurie, disposa son flambeau de manière à ce que la clarté se répandît régulièrement autour de lui, apporta une bride et une selle, et se mit à

harnacher un cheval avec un soin extrême, attachant la sangle avec force, bouclant les étriers à une longueur égale, et visitant le mors à plusieurs reprises. Cela fait, il retira le toupet de crins engagé dans la têtière, détortilla la gourmette, fit sortir le cheval de l'écurie en l'animant par le claquement de langue habituel aux palefreniers, et l'amena dans la cour. Là, il resta quelques instants dans l'attitude d'un homme qui attend des ordres, et promit de les suivre en baissant plusieurs fois la tête. V... le vit alors reconduire le cheval à l'écurie, le desseller, le rattacher au râtelier, reprendre son flambeau, et regagner sa chambre, où il s'enferma au verrou.

Le justicier se sentit saisi d'une horreur secrète ; il s'était commis sans doute quelque horrible action en ce lieu : et, tout occupé de la fâcheuse situation de son protégé, il s'efforçait de tirer sur ce qui venait de se passer quelques indices à son avantage. Le lendemain, dès le matin, Daniel se présenta dans sa chambre pour une affaire domestique. V... le saisit aussitôt par le bras, et lui dit : – Écoute-moi, Daniel ! il y a longtemps que je veux te consulter. Que penses-

tu des embarras que nous cause le singulier testament du baron Hubert ? Crois-tu que ce jeune homme soit véritablement le fils légitime du baron Wolfgang ?

Le vieil intendant, évitant les regards du justicier, répondit : – Bah ! il se peut que cela soit, comme il se peut que cela ne soit pas ; que m'importe ! Soit maître qui voudra ; ce sera toujours un maître. – Mais, reprit V... en s'appuyant sur son épaule ; toi, qui étais le confident du vieux baron Roderich, tu as dû connaître toute l'histoire de ses fils ? Ne t'a-t-il jamais parlé du mariage que Wolfgang avait contracté contre sa volonté ?

– Je ne puis pas m'en souvenir, dit l'intendant en bâillant. – Tu as envie de dormir, mon vieux, dit V... ; as-tu passé une mauvaise nuit ? – Pas que je sache, répondit Daniel en se secouant ; mais je vais aller commander le déjeuner.

À ces mots, il se leva du siège où il s'était assis, et bâilla encore plusieurs fois.

– Reste donc encore un peu, mon vieux camarade, lui dit V... en voulant le forcer de se

rasseoir. Mais Daniel resta debout, et répondit d’un air de mauvaise humeur : – Ah ! çà, que m’importe le testament et leur querelle pour le majorat ? – Ainsi, n’en parlons plus ! Causons d’autre chose, mon cher Daniel : tu es mal disposé, tu bâilles ; tout cela montre un homme affecté, et je crois vraiment que l’as été cette nuit. – Qu’ai-je été cette nuit ? demanda l’intendant en restant dans la même position. – Cette nuit, dit V..., comme je travaillais dans la chambre du défunt baron Roderich, tu es venu dans la salle, pâle et défait, et tu as passé un grand quart d’heure à gratter la porte murée. Es-tu donc somnambule, Daniel ?

L’intendant se laissa tomber dans le fauteuil qui était derrière lui. Il ne prononça pas une parole ; ses yeux se fermèrent à demi, et ses dents se choquèrent avec violence.

– Oui, continua V... après un moment de silence ; il se passe de singulières choses dans l’état de somnambulisme ; et le lendemain, on ignore tout ce qu’on a fait.

J’avais un ami qui se promenait régulièrement

la nuit, au temps de la pleine lune. Il répondait alors à toutes les questions, et comme malgré lui. Je crois vraiment qu'un somnambule qui aurait commis une mauvaise action l'avouerait lui-même dans ces moments-là ! Heureux ceux qui ont bonne conscience comme nous deux, Daniel ! Nous pouvons être somnambules sans avoir rien à craindre. Mais dis-moi donc un peu ce que tu as à gratter comme cela à la porte de l'observatoire ? Tu veux sans doute aller faire de l'astronomie avec le vieux Roderich, n'est-ce pas ? Je te demanderai cela la nuit prochaine.

Daniel n'avait cessé de trembler pendant tout ce discours ; tout son corps semblait en ce moment un roseau balancé par l'orage. Il ne proférait que des paroles inintelligibles, et sa bouche se chargeait d'écume. V... sonna. Les domestiques vinrent prendre le vieil intendant qui ne faisait plus aucun mouvement, et le transportèrent dans son lit, où il ne tarda pas à tomber dans un assoupissement profond. Lorsqu'il se réveilla quelques instants après, il demanda du vin, et s'enferma seul dans sa chambre, où il resta tout le jour.

V... avait réellement résolu d'interroger Daniel pendant ses accès de somnambulisme. Il se rendit à minuit dans la grande salle, espérant que l'intendant s'y rendrait ; mais il ne tarda pas à entendre des cris effroyables. On vint lui annoncer que le feu était dans la chambre de Daniel. On y courut ; mais on essaya vainement d'ouvrir la porte. Quelques domestiques brisèrent alors la fenêtre basse, arrachèrent les rideaux qui brûlaient, et répandirent dans la cheminée quelques seaux d'eau qui éteignirent l'incendie. L'intendant était au milieu de la chambre dans un évanouissement profond. Il tenait encore à la main le flambeau dont la flamme avait consumé les rideaux. Ses sourcils et une partie de ses cheveux avaient été brûlés ; et on remarqua, non sans étonnement, que la porte se trouvait fermée intérieurement par deux énormes verrous qui ne s'y trouvaient pas la veille.

V... comprit que l'intendant avait voulu se contraindre à ne pas quitter sa chambre, mais qu'il n'avait pu résister à la volonté supérieure qui résidait en lui. Daniel tomba sérieusement malade ; il cessa de parler, et resta des journées

entières plongé dans ses réflexions. V... n'ayant pu trouver les documents qu'il cherchait, se disposa enfin à quitter le château. Le soir qui devait précéder son départ, il était occupé à rassembler tous ses papiers, lorsqu'il trouva un petit paquet cacheté, qui lui avait échappé. Il portait pour suscription, de la main du baron Hubert : *Pour être lu après l'ouverture de mon testament.* V... se disposait à faire l'ouverture de ce paquet, lorsque la porte s'ouvrit. Daniel s'avança lentement, il mit sur la table un carton noir, qu'il portait sous son bras, et tombant à genoux devant le justicier, il lui dit, d'une voix sourde : – Je ne voudrais pas mourir sur l'échafaud !

Puis, il s'en alla comme il était venu.

XXII

V... passa toute la nuit à lire ce que renfermait le carton noir et le paquet du défunt baron

Hubert. Tous ces documents s’accordaient parfaitement et lui dictèrent sa conduite. Il partit.

Dès qu’il fut arrivé à K..., il se rendit chez le baron, qui le reçut avec arrogance. Mais la conférence qu’il eut avec lui fut suivie d’un résultat merveilleux ; car, le lendemain, le baron se rendit devant le tribunal, et déclara qu’il reconnaissait la légitimité de l’union du fils aîné du baron Roderich de R..., avec mademoiselle Julie de Saint-Val. Après avoir fait sa déclaration, il demanda des chevaux de poste, et partit seul, laissant sa mère et sa sœur à R... Il leur écrivit le lendemain, qu’elles ne le reverraient peut-être jamais.

L’étonnement du jeune Roderich fut extrême, et il pressa V... de lui expliquer par quel mystérieux pouvoir ce changement s’était déjà opéré ; mais celui-ci remit cette confidence au temps où il serait en possession du majorat. Un obstacle s’y opposait encore ; car les tribunaux refusaient de se contenter de la déclaration du baron Hubert, et exigeaient la légitimation de Roderich. V... proposa, en attendant, au jeune

Roderich de demeurer au château de R..., où il avait déjà offert un asile à la mère et à la sœur du baron Hubert. Le ravissement avec lequel Roderich accepta cette proposition, montra quelle impression profonde avait produite sur son cœur la jeune Séraphine ; et, en effet, il sut si bien mettre le temps à profit, que la baronne consentit bientôt à son union avec sa fille. V... trouvait cette décision un peu prompte, car jusque-là rien n’annonçait encore que le majorat dût échoir à Roderich.

Des lettres de Courlande interrompirent la vie d’idylle qu’on menait au château. Hubert était parti pour la Russie, où il avait pris du service dans l’armée d’expédition qui se préparait contre la Perse. Ce départ rendait celui de la baronne et de sa fille indispensable ; elles partirent pour leurs terres de Courlande, où leur présence devenait nécessaire. Roderich, qu’on regardait déjà comme un époux et comme un fils, les accompagna, et le château resta désert. La santé du vieil intendant s’affaiblissait chaque jour. On le remplaça, dans ses fonctions, par un garde-chasse nommé François.

Enfin, après une longue attente, V... reçut de la Suisse des nouvelles favorables. Le pasteur qui avait marié le défunt baron Roderich était mort depuis longtemps ; mais il se trouvait, sur le registre de l'église, une note de sa main où il était dit que le fiancé de Julie de Saint-Val s'était fait reconnaître au pasteur, sous le sceau du secret, comme le baron Wolfgang, fils aîné du baron Roderich de R... Deux témoins s'étaient en outre retrouvés, un négociant de Genève et un capitaine français retiré à Lyon. Rien ne s'opposa plus à la remise du majorat ; et une lettre de Russie en accéléra le moment. On apprit que le baron Hubert avait eu le sort de son jeune frère, mort jadis sur le champ de bataille ; et ses biens de Courlande devinrent la dot de Séraphine de R... qui épousa l'heureux Roderich.

XXIII

Ce fut au mois de novembre que Roderich revint, avec sa fiancée, à R....bourg. On y célébra

à la fois son installation et son mariage avec Séraphine. Plusieurs semaines s'écoulèrent dans les fêtes ; puis, peu à peu, les hôtes s'éloignèrent à la grande satisfaction des nouveaux époux, et de V... qui ne voulait pas quitter le château sans faire connaître au jeune baron tous les détails de son nouveau domaine. Depuis le temps où Daniel était venu lui apparaître, le justicier avait fait élection de domicile, comme il le disait, dans la chambre du vieux Roderich, afin de se trouver en situation d'arracher à l'intendant une confession, s'il renouvelait ses promenades. Ce fut donc là et dans la salle voisine qu'il se réunit avec le baron pour traiter des affaires du majorat. Ils se trouvaient un soir ensemble auprès d'un feu pétillant, V... notant, la plume à la main, les recettes et les dépenses du domaine, et le baron les yeux fixés sur les registres et les documents que son avocat lui présentait. Ils n'entendaient ni le murmure des flots de la mer, ni les cris des mouettes qui annonçaient l'orage, ni le bruit du vent qui s'engouffrait dans les corridors du château et rendait des sons plaintifs. Lorsque enfin un horrible coup de vent eut ébranlé la

toiture du château, V... s’écria : – Un mauvais temps ! – Le baron, plongé dans le calcul de sa richesse, répondit, en tournant un feuillet de ses récoltes. – Oui, un fort mauvais temps !

Mais il poussa tout à coup un grand cri. La porte s’était ouverte, et Daniel, que chacun croyait retenu sur son lit par sa maladie, parut, les cheveux en désordre, presque nu, et dans un état de maigreur effrayant.

– Daniel ! – Daniel ! – Que fais-tu ici à cette heure ? lui cria le baron effrayé.

Le vieillard poussa un long gémissement et tomba sur le parquet. V... appela les domestiques, on le releva mais tous les efforts qu’on fit pour rappeler ses sens furent inutiles.

– Mon Dieu ! n’ai-je donc pas entendu dire qu’en prononçant le nom d’un somnambule, on peut causer sa mort ? s’écria le baron. Ah ! malheureux que je suis, j’ai tué ce pauvre vieillard ! C’en est fait de mon repos !

Lorsque Daniel eut été emporté par les domestiques, V... prit le baron par le bras, le

conduisit auprès de la porte murée et lui dit : – Celui qui vient de tomber sans mouvement à vos pieds, baron Roderich, est l'assassin de votre père !

Le baron resta pétrifié. V... continua : – Il est temps enfin de vous dévoiler cet horrible secret. Le ciel a permis que le fils prît vengeance de la mort de son père. Les paroles que vous avez fait retentir aux oreilles de ce misérable sont les dernières que votre malheureux père a prononcées !

Tremblant, hors d'état de prononcer un mot, le baron prit place auprès du justicier, et celui-ci lui fit d'abord connaître le contenu du paquet laissé par Hubert pour être lu après l'ouverture de son testament.

Hubert y témoignait un vif repentir de la haine qu'il avait conçue contre son frère aîné, après la fondation du majorat. Il avouait qu'il avait toujours cherché, mais en vain, à nuire à Wolfgang dans l'esprit de son père. Ce ne fut que lorsqu'il connut le mariage de son frère à Genève, qu'il conçut l'espoir de réaliser ses

projets. Cette union parut un crime horrible aux yeux du vieillard, qui avait dessein de consolider la fondation de son majorat par une riche alliance. Il écrivit à son fils de revenir aussitôt à R....bourg, et de faire casser son mariage, le menaçant de sa malédiction s'il n'obéissait à ses ordres. Ce fut cette lettre que Wolfgang brûla près du corps de son père.

Wolfgang périt, et le majorat revint à Hubert avant que son frère eût pu divulguer son mariage. Hubert se garda de le faire connaître, et s'appropria le domaine qui revenait à son neveu ; mais le ciel ne permit pas qu'il en jouît paisiblement, et la haine que se portaient ses deux fils lui fut un terrible châtiment de celle qu'il avait portée à son frère.

– Tu es un pauvre hère, dit un jour l'aîné des deux, âgé de douze ans, à son plus jeune frère ; lorsque mon père mourra, je deviendrai seigneur de R... ; et toi, il faudra que tu viennes humblement me baiser la main quand je te donnerai de l'argent pour avoir un habit neuf. L'enfant, irrité de l'orgueil de son frère, lui lança

aussitôt un couteau qu'il tenait à la main, et le blessa cruellement. Hubert, craignant de plus grands malheurs, envoya le cadet en Russie, où il prit plus tard du service, et fut tué en combattant sous les ordres de Suwarow contre les Français.

Quant à la mort de son frère, le baron s'exprimait en termes singuliers et équivoques, qui laissent toutefois soupçonner qu'il avait eu part à cet horrible attentat. Les papiers que renfermait le carton noir expliquèrent tout.

Il contenait une déclaration écrite et signée par Daniel. C'était d'après l'invitation de Daniel que le baron Hubert était venu à R... ; c'était Daniel qui lui avait fait savoir qu'on avait trouvé une somme immense dans la chambre du baron Roderich. Daniel brûlait du désir d'assouvir sa vengeance sur le jeune homme qui l'avait si outrageusement traité. Il entretenait sans cesse la colère du malheureux Hubert, et l'excitait à se débarrasser de son frère. Ce fut dans une chasse qu'ils firent ensemble, qu'ils tombèrent enfin d'accord.

– Il faut le tuer ! murmura Hubert en jetant un

coup d’œil sur son fusil. – Le tuer, oui ; mais pas ainsi, dit Daniel. Et il ajouta qu’il promettait de tuer le baron sans qu’on entendît seulement un coq chanter.

Après avoir reçu l’argent de son frère, Hubert voulut fuir pour échapper à la tentation. Daniel lui sella lui-même un cheval dans la nuit, et le conduisit hors de l’écurie ; mais lorsque le baron voulut se mettre en selle, Daniel lui dit d’un air sombre : – Je pense, baron Hubert, que vous feriez bien de rester dans le majorat, qui vous appartient maintenant ; car l’orgueilleux seigneur est tombé dans les fossés de la tour !

Daniel avait observé que Wolfgang, dévoré de la soif de l’or, se levait souvent dans la nuit, ouvrait la porte qui conduisait autrefois à la tour, et regardait avec attention dans le gouffre qui devait, selon lui, cacher des trésors. Daniel l’avait suivi. Au moment où il avait entendu le baron ouvrir la porte de la tour, il s’était approché de lui sur le bord du gouffre ; et celui-ci, qui lisait déjà dans les yeux du traître des projets de vengeance, s’était écrié : Daniel ! Daniel ! que fais-tu ici à

cette heure ? – Meurs, chien galeux ! s’était écrié Daniel à son tour ; et d’un vigoureux coup de pied il l’avait précipité dans les profondeurs de l’abîme.

Ici mon grand-oncle cessa de parler, ses yeux se remplirent de larmes ; il ajouta d’une voix presque éteinte : – Ce n’est pas tout, Théodore ; écoute avec courage ce qui me reste à te dire.

Je frissonnai.

– Oui, reprit mon oncle, le mauvais génie qui plane sur cette famille a aussi étendu son bras sur *elle !* – Tu pâlis ! Sois homme enfin ; et rends grâce au ciel de n’avoir pas été la cause de sa mort. – Elle n’est donc plus ? m’écriai-je en gémissant. – Elle n’est plus ! Deux jours après notre départ, le baron arrangea une partie de traîneaux. Tout à coup les chevaux de celui où il se trouvait avec la baronne s’emportèrent, et partirent à travers le bois avec une rage incroyable. – Le vieillard ! le vieillard est derrière nous ! Il nous poursuit ! s’écriait la baronne d’une voix perçante. En ce moment, le traîneau fut renversé et se brisa. On la trouva sans vie ! Le

baron en mourra de douleur. Jamais nous ne verrons R....bourg, mon neveu !

Je ne sais comment la douleur que me causa ce récit ne me tua pas moi-même.

Conclusion

Des années avaient passé. Mon grand-oncle reposait dans sa tombe. J'avais dès longtemps quitté ma patrie, et mes voyages m'avaient entraîné jusqu'au fond de la Russie. À mon retour, passant, par une nuit d'automne bien sombre, sur une chaussée le long de la Baltique, j'aperçus un feu qui brillait à quelque distance ; c'était comme une constellation immense, et je ne pouvais concevoir d'où venait cette flamme à une si prodigieuse élévation. – Postillon, criai-je, quel est ce feu que nous voyons devant nous ? – Eh ! ce n'est pas du feu, me répondit-il. C'est le fanal de la tour de Rembourg.

– Rembourg !

En entendant prononcer ce nom, l’image des jours heureux que j’avais passés en ce lieu s’offrit à moi dans toute sa fraîcheur. Je vis le baron, je vis Séraphine, et aussi les deux vieilles tantes ; et moi-même je me revis avec mon visage imberbe, ma chevelure bien frisée, bien poudrée, avec mon frac de taffetas bleu de ciel ; je me revis jeune, aimé, plein d’amour !... Et, au milieu de la profonde mélancolie que m’inspirait ce douloureux souvenir, je croyais encore entendre les malicieuses plaisanteries de mon vieux grand-oncle !

Vers le matin, ma voiture s’arrêta devant la maison de l’inspecteur du domaine. Je la reconnus aussitôt. Je m’informai de lui. – Avec votre permission, me dit le maître de poste, il n’y a pas d’inspecteur de domaine ici. C’est un baillage royal.

Je m’informai encore. Le baron de Roderich de R... était mort depuis seize ans, sans descendants ; et le majorat, conformément à son institution, était échu à l’État.

J’eus la force d’aller au château. Il tombait en

ruine. On avait employé une partie des matériaux pour construire la tour du fanal ; c'est du moins ce que me dit un paysan que je rencontrai dans le bois de pins. Il me parla aussi des anciennes apparitions, et il me jura qu'au temps de la pleine lune on entendait encore d'affreux gémissements s'élever du milieu de ces décombres.

Pauvre baron Roderich ! Quelle puissance ténébreuse a coupé dès ses premiers rejetons le tronc dont tu avais cru consolider les racines pour l'éternité ?

La vie d’artiste

Un des meilleurs tableaux du célèbre Hummel représente une société dans une locanda italienne ; une treille chargée de grappes et de feuilles voluptueusement groupées, une table couverte de flacons et de fruits, auprès de laquelle sont assises, l'une en face de l'autre, deux femmes italiennes. L'une d'elles chante, l'autre joue de la guitare ; entre elles est un *abbate* qui joue le rôle de maître de chapelle. Sa *battuta* suspendue, il attend le moment où la signora achèvera par un long *trillo* la cadence qu'elle fait les yeux levés vers le ciel ; la guitariste suit ses mouvements avec attention, et se prépare à frapper fortement l'accord à la dominante. L'abbé est plein d'admiration ; il jouit délicieusement, et en même temps il attend avec anxiété. Pour rien au monde, il ne voudrait manquer le moment de frapper la mesure. À peine ose-t-il respirer, il voudrait lier les ailes à chaque mouche, à chaque insecte qui le fatigue de son bourdonnement. Aussi la venue de l'hôte

affairé qui apporte dans le moment fatal le vin qu'on lui a demandé ne lui semble-t-elle que plus pénible. C'est le désespoir qui se peint pour la première fois sur ses joues vermeilles. Les accidents de la lumière se jouent à travers les pampres de la treille ; elle a une libre issue dans la campagne, et laisse voir un cavalier arrêté devant la locanda, et qui se rafraîchit sans quitter la selle.

J'ai toujours admiré ce charmant tableau ; mais il m'a surtout semblé merveilleux parce qu'il représente fidèlement une scène de ma vie, avec les portraits frappants des personnes qui y figurèrent. On sait que la musique a toujours fait mes délices. Dans mon enfance, je n'avais pas d'autres sentiments, et je passais mes jours et mes nuits à chercher des accords sur le vieux piano fêlé de mon oncle. La musique était peu en honneur dans le petit bourg qu'il habitait, et il ne s'y trouvait personne qui pût m'instruire dans cet art, qu'un vieil organiste opiniâtre, qui ne voyait que les notes mortes et qui me tourmentait avec ses fugues et ses toccades discordes et monotones. Je soutins courageusement ces

épreuves, et mon ardeur ne put se ralentir. Souvent l'organiste me reprenait avec aigreur ; mais il n'avait qu'à jouer un morceau avec sa vieille et vigoureuse manière, et j'étais réconcilié avec lui et avec la musique. Maintes fois, j'éprouvais des impressions singulières ; et certains morceaux du vieux Sébastien Bach produisaient sur moi l'effet d'une histoire de revenants bien terrible et me causaient de ces frissons de terreur auxquels on s'abandonne avec tant de ravissement dans les tendres années de l'enfance. Mais le paradis s'ouvrait devant moi, lorsque, dans les soirées d'hiver, la clarinette de la ville avec ses élèves, soutenus par une couple de dilettanti caducs, venaient donner un concert où je frappais les timbales, emploi qui m'était délégué à cause de la justesse de mon oreille. Depuis, j'ai vu combien ces concerts étaient fous et ridicules. D'ordinaire, mon maître jouait deux concertos de Wolff ou d'Emmanuel Bach, un amateur de clarinette se mettait aux prises avec les compositions de Stamitz, et le receveur des impôts dépensait tant de souffle dans sa flûte qu'il éteignait régulièrement les deux lumières

placées sur son pupitre, qu'on était sans cesse forcé de rallumer. Pour le chant, il ne fallait pas y songer ; ce qui causait un grand déplaisir à mon oncle. Il parlait encore avec enthousiasme du temps où les quatre chantres des quatre églises se réunissaient dans la salle de concert pour exécuter l'opéra de *Charlotte à la cour*. Il vantait surtout la tolérance qui présidait à ces réunions ; car, outre les deux chantres des églises catholiques et protestantes qui consentaient à concerter ensemble, il s'en trouvait deux autres qui faisaient partie, l'un de la communion française et l'autre de la communion allemande. Au milieu de ses regrets, mon oncle se souvint qu'il existait dans le bourg une demoiselle de cinquante-cinq ans, qui vivait d'une faible pension qu'elle recevait comme ancienne cantatrice de la cour, et il pensa qu'elle pourrait encore embellir nos concerts. Elle reçut superbement son invitation et se fit longtemps prier. Enfin, elle céda, et consentit à exhumer ses anciens airs de bravoure. C'était une demoiselle singulière ; sa petite et maigre personne est encore vivante dans ma mémoire. Elle avait

coutume d'entrer fort gravement, sa partie à la main, et d'incliner moelleusement le haut de son corps pour saluer l'assemblée. Elle portait une bizarre coiffure, au-devant de laquelle était attaché un bouquet de fleurs de pâte d'Italie, qui tremblotait et vacillait tandis qu'elle chantait. Quand elle avait terminé son morceau au bruit des applaudissements, elle remettait sa partie à mon maître, à qui il était alors permis de puiser dans la tabatière de porcelaine de l'ancienne cantatrice de la cour, faveur qu'il recevait en apparence avec toute l'humilité concevable : mais dès qu'elle s'était éloignée et que mon oncle, qui s'était déclaré son admirateur, s'était retiré dans sa chambre, le vieil organiste se mettait à parodier le chant défectueux de la cantatrice, ce qu'il faisait de la façon du monde la plus mordante et la plus burlesque.

Mon maître l'organiste méprisait souverainement le chant ; et je partageais ce mépris qui ne faisait qu'ajouter à ma rage musicale. Il m'instruisit avec le plus grand zèle dans le contrepoint, et bientôt, je composai les fugues les plus difficiles. J'étais un jour en train

d’exécuter une de mes compositions – c’était le jour de la fête de mon oncle – lorsqu’un domestique de l’auberge voisine entra pour nous annoncer deux dames étrangères qui venaient d’arriver. Et avant que mon oncle eût pu quitter sa robe de chambre à fleurs, les deux dames entrèrent. On sait combien l’apparition des étrangers produit d’effet sur les habitants des petites villes ; la vue de ces deux femmes était bien faite pour causer quelque émotion, et leur présence m’agita d’une façon singulière. Qu’on se figure deux Italiennes sveltes et élancées, habillées de mille couleurs, selon la dernière mode, se présentant avec hardiesse comme des virtuoses, et cependant avec grâce ; elles s’avancèrent vers mon oncle, et lui adressèrent quelques paroles harmonieuses et sonores. Mon oncle ne comprit pas un seul mot ; il se recula avec embarras et montra de la main le sofa. Elles prirent place, et se dirent l’une à l’autre quelques mots qui résonnaient comme de la musique. Enfin, elles firent comprendre à mon oncle qu’elles étaient cantatrices, qu’elles voyageaient pour donner des concerts, et qu’elles venaient

s'adresser à lui pour qu'il les aidât dans leur entreprise musicale.

Tandis qu'elles se parlaient, j'avais entendu leurs prénoms, et il me semblait que je pouvais déjà mieux les comprendre. Laurette semblait la plus âgée ; elle regardait autour d'elle avec des yeux étincelants, et elle parlait à mon pauvre oncle abasourdi, avec une volubilité entraînante et en multipliant ses gestes vifs et gracieux. Elle n'était pas fort grande, mais voluptueusement arrondie, et mon œil se perdit plus d'une fois dans des charmes qui ne m'avaient encore jamais frappé. Térésina, plus grande, plus élancée, au visage long et sérieux, parlait peu et se faisait mieux comprendre. De temps en temps, elle souriait d'un air singulier ; il semblait qu'elle prît plaisir à voir mon bon oncle qui s'efforçait de s'ensevelir au fond de sa robe de chambre de soie à grand ramage. Enfin elles se levèrent : mon oncle promit d'arranger le concert pour le troisième jour, et fut invité ainsi que moi qui leur avais été présenté comme un jeune virtuose, à venir le soir prendre la *ciocolata* chez les deux sœurs.

Nous descendîmes lentement les marches de l'escalier, et nous arrivâmes chez les deux Italiennes, un peu émus, comme des gens exposés à courir une aventure. Après que mon oncle, qui s'était longuement préparé, eut dit sur l'art beaucoup de belles choses que personne ne comprit ; après qu'un chocolat bouillant m'eut deux fois brûlé la langue, douleur que j'endurai sans mot dire avec la constance de Scévola, Laurette annonça qu'elle voulait nous chanter quelque chose. Térésina prit la guitare, s'accorda et toucha quelques accords. Jamais je n'avais entendu cet instrument, et le son sourd et mystérieux que rendaient les cordes vibra profondément dans mes oreilles. Laurette commença sur un ton très bas qu'elle soutint jusqu'au fortissimo, et qui se termina brusquement par une octave et demie, et un jet hardi et compliqué. Je me souviens encore des paroles du début : « *Sento l'amica speme.* » Je sentais ma poitrine se nouer ; jamais je n'avais soupçonné de semblables effets ! Mais quand Laurette s'éleva toujours avec plus de liberté et de hardiesse sur les ailes du chant, quand les tons

devinrent de plus en plus éclatants, le sentiment de la musique, si longtemps mort et vide dans mon âme, se réveilla et embrasa mon cœur. Ah ! je venais d'entendre, pour la première fois, un accent musical. – Les deux sœurs se mirent à chanter ensemble les duos purs et graves de l'abbé Steffani. L'alto plein et sonore de Térésina pénétrait jusqu'au fond de mon âme. Je ne pouvais réprimer mes mouvements intérieurs, les larmes coulaient de mes yeux en abondance. En vain mon oncle me lançait-il des regards mécontents ; je n'y donnais nulle attention, j'étais hors de moi. Les deux cantatrices se complaisaient à mon émotion ; elles s'informèrent de mes études musicales : j'eus honte de mes leçons, et je m'écriai, avec la hardiesse que donne l'enthousiasme, que j'entendais pour la première fois la musique ! – *Il bon fianciullo*, murmura Laurette avec un accent doux et touchant. De retour au logis, je fus saisi d'une sorte de rage ; je ramassai toutes les toccades et toutes les fugues que j'avais rabotées, j'y joignis même quarante-cinq variations sur un canon composé par l'organiste, et je jetai le tout

au feu, m’abandonnant à un rire infernal lorsque je vis ces milliers de notes courir en étincelles flamboyantes sur les cendres noires et carbonisées de mes cahiers. Alors je m’assis au piano, et j’essayai d’imiter d’abord les sons de la guitare, puis de répéter le chant des deux sœurs.

– Cesseras-tu bientôt de nous déchirer les oreilles ? s’écria mon oncle qui apparut subitement à minuit dans ma chambre. En même temps, il éteignit les deux lumières, et regagna son appartement qu’il venait de quitter. Il fallut obéir. Le sommeil m’apporta le secret du chant. – Je le crus du moins, car je chantai miraculeusement : *Sento l’amica speme*. Le lendemain, dès le matin, mon oncle avait déjà recruté tout ce qui savait tenir un archet ou souffler dans une flûte. Il mettait de l’orgueil à montrer combien notre musique était bien organisée ; mais il joua de malheur. Laurette mit une grande scène sur le pupitre ; dès le récitatif, tous les exécutants se trouvèrent en confusion ; aucun d’eux n’avait une idée de l’accompagnement, Laurette criait, tempêtait ; elle pleurait de colère et d’impatience.

L’organiste était au piano ; elle l’accabla des reproches les plus amers : il se leva, et gagna la porte en silence. La clarinette de la ville, que Laurette avait traitée *d’asino maledetto*, mit son instrument sous son bras et son chapeau sur sa tête. Il se dirigea également vers la porte, et fut suivi des musiciens, qui mirent leurs archets dans les cordes et dévissèrent leurs embouchures. Les seuls dilettanti restaient à leur place, et le receveur des impôts s’écria d’un ton lamentable : – Ô Dieu, quel jour funeste ! – Toute ma timidité m’avait abandonné, je barrai le chemin à la clarinette, et je la suppliai, je la conjurai de rester, et je lui promis, tant ma crainte était grande, de lui faire six menuets avec un double trio pour la bal de la ville. – Je parvins à l’adoucir. Il revint à son pupitre, ses camarades l’imitèrent, et bientôt l’orchestre fut rétabli ; l’organiste seul manquait. Il traversait lentement le marché ; mais aucun signe, aucun cri ne le décidèrent à rétrograder. Térésina avait regardé toute cette scène en se mordant les lèvres pour ne pas rire, et Laurette, dont la colère était passée, partageait l’hilarité de sa sœur. Elle loua beaucoup mes efforts, et me

demanda si je jouais du piano ; avant qu'il me fût possible de répondre, elle m'avait déjà poussé à la place de l'organiste. Jamais je n'avais accompagné le chant ni dirigé un orchestre. Térésina s'assit auprès de moi, et me donna chaque fois la mesure ; je recevais sans cesse de nouveaux encouragements de Laurette ; l'orchestre s'échauffa, et le concert alla de mieux en mieux : dans la seconde partie, on s'entendit parfaitement, et l'effet que produisit le chant des deux sœurs paraîtrait incroyable. Elles étaient mandées à la Résidence, où de grandes solennités devaient avoir lieu pour le retour du prince ; elles consentirent à rester parmi nous jusqu'au jour de leur départ pour la capitale, et nous eûmes ainsi plusieurs concerts. L'admiration du public alla jusqu'au délire. La vieille cantatrice de la cour fut seule mécontente, et prétendit que ces cris impertinents ne méritaient pas le nom de chant. Mon organiste disparut complètement ; et moi, je fus le plus heureux des hommes ! – Je passais tout le jour auprès des deux dames, je les accompagnais et je transposais des partitions à leur voix, pour leur usage, pendant leur séjour à

la Résidence. Laurette était mon idéal ; ses caprices, ses humeurs, sa violence inouïe, ses impatiences de virtuose au piano, je supportais tout avec résignation ! Elle, elle seule m'avait ouvert les vraies sources de la musique.

Je me mis à étudier l'italien et à m'essayer dans la canzonetta. Quel était mon ravissement lorsque Laurette chantait mes compositions ! souvent il me semblait que les chants que j'entendais ne m'appartenaient pas, et qu'ils avaient germé dans l'âme de Laurette. Pour Térésina, j'avais peine à m'habituer à elle ; elle ne chantait que rarement, paraissait faire peu de cas de tous mes efforts, et quelquefois même il me semblait que j'étais l'objet de sa dérision. Enfin l'époque de leur départ approcha. Ce fut alors que je sentis tout ce que Laurette était pour moi, et que je vis qu'il m'était impossible de me séparer d'elle. J'avais une voix de ténor assez passable, peu exercée, il est vrai, mais qui s'était formée près d'elle bien rapidement. Souvent je chantais avec Laurette de ces *duettini* italiens dont le nombre est infini. Le jour du départ nous chantâmes ensemble un morceau qui commençait

ainsi : *Senza di te, ben mio, vivere non poss'io.* Je tombai aux pieds de Laurette ; j'étais au désespoir ! Elle me releva en me disant : « Mais, mon ami, faut-il donc que nous nous séparions ? » Je l'écoutai avec un étonnement extrême. Elle me proposa de partir avec elle et Térésina pour la Résidence : car, disait-elle, je serais toujours forcé de quitter ma petite ville si je voulais m'adonner à la musique. Qu'on se figure un malheureux qui se précipite dans un abîme sans fond, sans espoir de conserver la vie, et qui, au moment de recevoir le coup qui doit terminer ses jours, se trouve tout à coup dans un riant bocage, où des voix chéries le saluent des plus doux noms : telle était l'impression que je venais d'éprouver. Partir avec elle pour la Résidence ! ce fut là mon unique pensée. Je fis si bien que je parvins à persuader à mon oncle que ce voyage m'était indispensable. Il se rendit à mes instances, et il promit même de m'accompagner. Mon mécompte fut extrême. Je ne pouvais lui découvrir mon dessein de voyager avec les deux cantatrices ; un catarrhe qui survint à mon oncle me sauva. Je partis seul jusqu'à la

première poste, où je m’arrêtai pour attendre ma déesse. Une bourse bien garnie me permettait de tout préparer convenablement. Je voulais accompagner les deux cantatrices à cheval, comme un paladin ; j’avais acheté une monture assez belle, et je courus à leur rencontre. Bientôt je vis s’avancer lentement leur petite voiture à deux places. Les deux sœurs en occupaient le fond, et sur le siège était assise leur soubrette, la courte et grosse Gianna, brune Napolitaine. En outre, la voiture était chargée d’une multitude de caisses, de cartons et de paniers, dont les deux dames ne se séparaient jamais ; deux petits épagneuls jappaient sur les genoux de Gianna, et me saluèrent de leurs aboiements. Tout se passa fort heureusement jusqu’à la dernière station de poste, où mon coursier eut la velléité de retourner au village où je l’avais pris. J’employai en vain tous les moyens pour mettre un terme à ses bonds et à ses courbettes. Térésina, penchée hors de la voiture, riait aux éclats, tandis que Laurette se cachait le visage de ses deux mains, en s’écriant que ma vie était en péril. Son désespoir redoubla mon courage, j’enfonçai mes éperons dans les

flancs du coursier ; mais, au même instant, je fus lancé à quelques pas sur la poussière. Le cheval demeura alors immobile, et me contempla, le cou tendu, d'un air passablement sardonique. Je ne pouvais me relever, le cocher vint à mon aide ; Laurette s'était élancée de la voiture ; elle criait, elle pleurait à la fois, et Térésina ne cessait de rire jusqu'aux larmes. Je m'étais foulé le pied, et il m'était impossible de remonter à cheval. Comment continuer le voyage ? On attacha ma monture derrière le carrosse, dans lequel je me plaçai à grand-peine. La voiture était étroite, déjà encombrée par les deux femmes et par le bagage, et l'on entendait à la fois les lamentations de Laurette, les éclats de rire de Térésina, le bavardage de la Napolitaine, les aboiements des chiens et les cris que m'arrachait la douleur. Térésina s'écria qu'elle ne pouvait endurer plus longtemps cette situation ; d'un bond elle s'élança hors de la voiture, détacha mon cheval, s'assit de côté sur la selle et se mit à galoper devant nous. Je dois avouer qu'elle maniait son palefroi avec une habileté extrême ; la noblesse de sa tournure et la grâce de son maintien se

déployaient avec plus d'avantage ; elle se fit donner sa guitare ; et, passant les rênes autour de son bras, elle chanta les premières strophes de la *Profecia dei Pireneo*, cette altière romance espagnole de don Juan Baptiste de Arriaza :

Y ore que el gran rugido
Es ya trueno en los campos de Castilla
En las Asturias belico Alarido,
Voz de Vengaza en la imperial Sevilla
Junto a Valencio es raya.
Y terremoto horrissons en Monsayo.

Mira en hares guerreras,
La Espana toda hieriendo hosta sus fines,
Batir tambores, tremolar banderas,
Estallar bronces, resonar clarines,
Y aun las antiguas lanzas,
Salir del polva a renovar venganzas.

Sa robe de soie, d’une couleur éclatante, flottait en plis ondoyants, et les plumes blanches qui surmontaient son chapeau s’agitaient çà et là comme balancées par les accords de sa voix. Je ne pouvais me lasser de la contempler, bien que Laurette la traitât de folle et d’écervelée ; elle vola ainsi sur la route en nous précédant, et ne rentra dans la voiture qu’auprès des portes de la ville.

On me vit alors dans tous les concerts, à tous les opéras ; je nageais dans la musique ; j’étais le répétiteur assidu de tous les duos, de toutes les ariettes, et de tous les morceaux qu’il leur plaisait d’exécuter. Une prompte et étonnante révolution s’était opérée en moi. J’avais dépouillé toute ma timidité de provincial, et je dirigeais la partition au piano, comme un maestro, chaque fois que ma dona chantait une scène. Mon esprit tout entier, mes pensées n’étaient plus que de douces mélodies. J’écrivais sans relâche des canzonnettes et des airs que Laurette chantait dans sa chambre. – Mais, pourquoi refusait-elle de chanter en public des morceaux de ma composition ? Quelquefois, Térésina apparaissait

à ma mémoire sur un cheval fougueux, avec une lyre, comme la muse elle-même ; et j'écrivais alors involontairement des chants graves et austères. Il est vrai que Laurette jouait avec les tons comme une fée qui se balance en chantant sur la pointe des fleurs. Rien ne lui était impossible ; elle surmontait toutes les difficultés. Térésina ne faisait jamais une roulade ; la simple note, mais un ton pur, longtemps soutenu, qui pénétrait dans l'âme comme un rayon de vive lumière. Je ne sais comment j'avais pu la méconnaître aussi longtemps.

Le jour du concert, au bénéfice des deux sœurs, arriva ; Laurette chanta avec moi une grande scène d'Anfossi. J'étais, comme d'ordinaire, au piano. Le dernier final arriva. Laurette déploya toutes les ressources de l'art ; le rossignol n'eût pas trouvé des accents plus flexibles, des notes mieux soutenues, des roulades plus sonores. Cette fois même, cette perfection me sembla durer trop longtemps ; je sentais un léger frisson. Au même instant, Laurette prit haleine pour passer au *a tempo* par une brillante fioriture. Le diable m'égara ; des

deux mains je frappai un accord, l’orchestre suivit ; ce fut fait de la fioriture qui devait tout enlever. Laurette me jetant des regards de fureur, saisit la partition, me la lança si violemment à la tête, que les feuilles volèrent au hasard dans la salle, et s’échappa à travers l’orchestre, en renversant les musiciens et les instruments. Dès que le *tutti* fut achevé, je courus la rejoindre ; je la trouvai en larmes ; elle pleurait et trépignait à la fois.

– Loin de moi, misérable ! me cria-t-elle ; tu es le démon qui m’a ravi ma réputation et mon honneur ! éloigne-toi, monstre, ne reparais jamais devant mes yeux !

À ces mots, elle s’élança sur moi, et je m’échappai en toute hâte. Pendant la seconde partie du concert, Térésina et le maître de chapelle parvinrent enfin à adoucir cette belle en furie ; et elle exigea seulement que je quittasse le piano. Dans le dernier duo que chantaient les deux sœurs, Laurette exécuta enfin son trille d’harmonie que j’avais fait manquer ; elle fut immensément applaudie, et recouvra sa bonne

humeur. Cependant je ne pouvais oublier le mauvais traitement que j'avais reçu de Laurette en présence de tant de personnes étrangères, et je résolus de regagner dès le lendemain ma ville natale. J'étais occupé à préparer mon bagage, lorsque Térésina entra dans ma chambre. En me voyant ainsi occupé, elle s'écria avec étonnement : – Eh quoi ! veux-tu donc nous quitter ! Je lui déclarai que l'offense que j'avais reçue de Laurette ne me permettait plus de rester avec elle.

– Ainsi, dit Térésina, une folie dont Laurette se repent déjà, t'éloigne de nous ? Où pourras-tu mieux vivre dans ton art qu'avec nous deux ? Il ne dépend que de toi d'empêcher Laurette de te traiter ainsi à l'avenir. Tu es trop doux, trop faible avec elle, et surtout, tu mets trop haut son talent. Elle a une voix assez agréable et beaucoup de charme, cela est vrai ; mais ces singulières et interminables fioritures, ces bonds aventureux, ces trilles évaporés, tout ce papillotage qu'elle emploie et qu'on admire, ne ressemble-t-il pas aux sauts périlleux d'un danseur de cordes ? Est-ce ainsi qu'on touche notre cœur et qu'on pénètre

dans notre âme ? Pour moi, tous ces agréments dont elle a fait tant de cas, je ne puis les souffrir ; ils m'obsèdent et ils m'oppressent. Et puis, ce gravissement subit dans la région des trois traits, n'est-ce pas un abus de la voix humaine, qui n'est touchante que lorsqu'elle reste vraie ? Pour moi, je ne prise que les tons moyens et la basse. Un son pénétrant, un *portamento di voce* me ravit par-dessus toutes choses : point de broderie inutile, une exposition ferme qui part de l'âme, c'est là le chant véritable, et c'est ainsi que je chante ! Si tu n'aimes plus Laurette, songe à Térésina qui t'aime tant parce que tu seras un maestro et un compositeur, d'après ta propre manière et selon l'impulsion de ton génie. Ne te fâche pas ; tous les airs maniérés et tes canzonnettes ne valent pas ce morceau.

Térésina me chanta alors, de sa voix pleine et sonore, une cantate sacrée que j'avais composée quelques jours auparavant. Jamais je n'avais soupçonné que cette composition contînt autant d'effets. Les sons de sa voix agitaient tout mon être, des larmes de ravissement s'échappaient de mes yeux ; je pris la main de Térésina, je la

pressai mille fois contre mes lèvres, et je jurai de ne jamais me séparer d’elle. Laurette vit d’un œil jaloux ma liaison avec Térésina, mais elle se contint ; elle avait besoin de moi, car, en dépit de tout son talent, elle n’était pas en état d’étudier seule ; elle lisait mal, et elle n’était pas fort assurée de la mesure. Térésina, au contraire, lisait tout à livre ouvert, et son tact musical tenait des prodiges. Jamais Laurette ne montrait plus d’opiniâtreté et de violence que lorsque je l’accompagnais. Jamais, pour elle, je ne frappais un accord à propos ; elle regardait l’accompagnement comme un mal nécessaire ; jamais on ne devait entendre le piano, il devait toujours céder à la voix, et changer de mesure chaque fois qu’une autre fantaisie lui courait dans la tête. Je m’opposai avec fermeté à ses caprices, je combattis ses emportements ; je lui démontrai qu’il n’y avait pas d’accompagnement sans énergie, et que la mesure était le guide indispensable du chant. Térésina me secondait fidèlement. Je ne composais plus que des morceaux d’église, et je donnais tous les *soli* à la voix de basse.

Nous parcourûmes tout le midi de l’Allemagne. Dans une petite ville, nous trouvâmes un ténor italien, qui venait de Milan et se rendait à Berlin. Les deux dames furent ravies de trouver un compatriote ; il ne se sépara plus d’elles, s’attacha particulièrement à Térésina : et, à mon grand chagrin, je me vis réduit à un rôle secondaire. Un jour, je me disposais à entrer dans la chambre commune, une partition sous mon bras, lorsque j’entendis un colloque animé entre les deux cantatrices et le ténor. Mon nom fut prononcé ; je tressaillis et j’écoutai. Je comprenais déjà si bien l’italien, que pas un mot ne m’échappa. Laurette contait la catastrophe du concert où je lui avais dérobé un succès par un accord frappé mal à propos. *Asino tedesco !* s’écria le ténor. J’eus peine à me contraindre, tant j’éprouvais l’envie d’entrer subitement et de jeter le chanteur italien par la fenêtre ! Je me retins. Laurette continua : elle raconta qu’elle avait voulu me chasser, mais que mes prières l’avaient touchée, et qu’elle avait consenti, par compassion, à me laisser étudier le chant auprès d’elle. À mon grand étonnement, Térésina

confirma les paroles de Laurette. – C’est un bon garçon, dit-elle. Maintenant, il est amoureux de moi, et il écrit tout pour l’alto. Il a quelque talent, mais il faut qu’il se débarrasse de ce je ne sais quoi de raide et d’empesé qui est particulier aux Allemands. J’espère faire de lui un compositeur qui écrira le contralto, car les morceaux nous manquent ; ensuite je le planterai là. Il est horriblement ennuyeux avec ses tendresses et ses soupirs, et il ne me tourmente pas moins avec ses compositions qui sont souvent misérables. – Pour moi, dit Laurette, Dieu merci, je suis débarrassée de lui. Tu sais, Térésina, comme il m’a obsédée avec ses duos et ses ariettes !

Laurette commença alors un duo de ma composition, qu’elle avait fort vanté. Térésina prit la seconde voix, et elles se mirent à parodier mon chant et mes gestes de la façon la plus cruelle. Le ténor riait si brusquement que la salle retentissait des éclats de sa voix. Une sueur froide inonda tout mon corps ; je regagnai sans bruit ma chambre, dont la fenêtre donnait sur une petite rue voisine où se trouvait la maison de poste. Une voiture publique était déjà préparée, et les

voyageurs devaient partir dans une heure. Je fis aussitôt mon bagage, je payai l'hôte et je montai en voiture. En passant dans la grande rue, je vis les deux cantatrices à la fenêtre avec le ténor, je m'enfonçai dans le fond de la voiture, et je pensai avec joie à l'effet que produirait la lettre que j'avais laissée pour elles à l'auberge. Jamais je n'aurais soupçonné Térésina d'une telle fausseté ! cette charmante figure ne s'est jamais éloignée de ma pensée ; il me semble encore la voir, chantant des romances espagnoles ; gracieusement assise sur le fougueux cheval gris pommelé, qui caracolait aux accords de la guitare. Je me souviens encore de la singulière impression que produisit sur moi cette scène, j'en oubliai le mal que je ressentais ; Térésina captivait tous mes sens ; je la voyais devant moi comme une créature supérieure. De tels moments pénètrent profondément dans la vie, et laissent une impression que le temps, loin d'affaiblir, ne fait que colorer plus vivement. Si jamais, j'ai composé une romance énergique et fière, assurément l'image de Térésina et de son palefroi s'est présentée en ce moment à ma pensée.

....

Il y a deux ans, lorsque j'étais sur le point de quitter Rome, je fis une petite tournée à cheval dans la campagne romaine. Je vis une jolie fille devant la porte d'une locanda, et j'eus la fantaisie de me faire donner un verre de vin par cette charmante enfant. J'arrêtai mon cheval devant la porte, sous l'épaisse tonnelle où se prolongeaient de longs jets de lumières. J'entendis de loin les sons de la guitare et un chant animé. J'écoutais attentivement, car les deux voix de femme produisaient sur moi une impression singulière, et réveillaient des souvenirs confus que je ne pouvais démêler. Je descendis de cheval, et je m'avançai lentement, m'enfonçant à chaque son dans la tonnelle d'où partaient ces accents. La seconde voix cessa de se faire entendre. La première chanta seule une canzonnetta. Plus je m'approchais, moins les accents de cette voix me semblaient inconnus. La cantatrice était engagée dans un final brillant et compliqué. C'était un labyrinthe de gammes ascendantes et

descendantes, une pluie semée de notes disparates ; enfin, elle soutint longuement un ton. Mais tout à coup une voix de femme éclata en reproches, en jurements et en paroles glapissantes. Un homme répondit, un autre se mit à rire. Une seconde voix de femme se mêla à la dispute, qui devenait de plus en plus folle, et s'animait de toute la *rabbia* italienne ! Enfin, je me trouve tout près de l'extrémité de la tonnelle ; un homme accourt et me jette presque à la renverse : il me regarde, et je reconnais le bon abbé Ludovico, un de mes amis de Rome. – Qu'avez-vous donc ? au nom du ciel ! lui dis-je. – Ah ! signor maestro ! signor maestro ! s'écrie-t-il, sauvez-moi ; défendez-moi contre cette furie, ce crocodile, ce tigre, cette hyène, cette diablesse de fille ! je lui marquais la mesure d'une canzonnette d'Anfossi ; il est vrai qu'en frappant trop tôt l'accord, je lui ai coupé son trille ; mais aussi, pourquoi me suis-je avisé de regarder les yeux de cette divinité infernale ! Que le diable emporte tous les finals !

Je pénétrai fort ému, avec l'abbé, sous la vigne, et je reconnus, au premier coup d'œil, les

deux sœurs, Laurette et Térésina. Laurette criait et tempêtait encore ; Térésina avait le teint moins animé : l'hôte, ses bras nus arrondis sur sa poitrine, les regardait en riant, tandis que la jeune servante garnissait la table de nouveaux flacons. Dès que les cantatrices m'aperçurent, elles vinrent se jeter dans mes bras. – Ah ! signor Téodoro, s'écrièrent-elles à la fois ; et elles me comblèrent de caresses. Toutes les querelles cessèrent. – Voyez, dit Laurette à l'abbé, c'est un compositeur gracieux comme un Italien, énergique comme un Allemand. Les deux sœurs s'interrompirent tour à tour avec vivacité, se mirent à conter les heureux jours que nous avions passés ensemble, vantèrent mes profondes connaissances musicales, et convinrent qu'elles n'avaient jamais rien chanté avec autant de plaisir que les morceaux de ma composition. Enfin, Térésina m'annonça qu'elle était engagée par un imprésario comme première cantatrice tragique, pour le prochain carnaval ; mais qu'elle ne jouerait que sous la condition que la composition d'un opéra séria me serait confiée ; car, disait-elle, la musique grave était mon fait et mon

élément véritable. Laurette, au contraire, prétendait qu’il serait fâcheux que j’abandonnasse le genre qui me convenait particulièrement, et que je ne me vouasse pas exclusivement à l’opéra-buffa ; elle était engagée, comme Prima Donna pour cette sorte d’opéra, et elle jura qu’elle ne chanterait rien qui ne fût écrit de ma main. De notre séparation et de ma lettre, il n’en fût pas question. Tout ce que je me permis, ce fut de rapporter à l’abbé comment, plusieurs années auparavant, un final d’Anfossi m’avait valu un traitement semblable à celui qu’il venait d’éprouver. Je traitai ma rencontre avec les deux sœurs dans le ton tragi-comique, et tout en plaisantant sur nos rapports passés, je leur fis sentir de quel poids d’expérience et de raison les années m’avaient chargé. – Il est très heureux, leur dis-je, que j’aie fait manquer autrefois le fameux final, car les choses étaient arrangées de manière à durer pendant l’éternité, et je crois que, sans cette circonstance, je serais encore assis au piano de Laurette. – Mais aussi, signor ! répliqua l’abbé, quel maestro a le droit de dicter des lois à la Prima Donna ? et d’ailleurs, votre faute

commise dans un concert publique était bien plus grande que la mienne, en petit comité, sous cette vigne. Après tout, je n'étais maître de chapelle qu'en idée, et sans ces deux jolis yeux qui m'avaient étourdi, je n'aurais jamais commis une telle ânerie.

Ces paroles de l'abbé produisirent un effet merveilleux, car les yeux de Laurette, qui brillaient encore de colère, s'adoucirent tout à coup et prirent une expression de tendresse.

Nous demeurâmes tout le soir ensemble. Il n'y avait pas moins de quatorze ans que je m'étais séparé des deux sœurs, et quatorze ans changent beaucoup de choses. Laurette avait passablement vieilli ; cependant elle n'était pas encore tout à fait dépourvue de charmes. Térésina s'était mieux conservée, et elle n'avait rien perdu de sa jolie taille. Elles étaient encore toutes deux vêtues de couleurs bigarrées, et leur toilette, exactement la même que jadis, avait aussi quatorze ans de moins qu'elles. À ma prière, Térésina chanta quelques-uns de ces airs graves qui m'avaient si fortement saisi autrefois ; mais il me sembla

qu'ils avaient autrement retenti dans mon âme ; et le chant de Laurette, bien que sa voix n'eût pas sensiblement perdu de son étendue et de sa force, était entièrement différent de celui dont j'avais conservé le souvenir. Le sentiment de comparaison entre une impression conservée et une réalité moins attrayante, me disposait peu en faveur des deux sœurs, dont l'extase apprêtée, l'admiration exagérée et la tendresse peu sincère m'étaient déjà connues. Le jovial abbé qui jouait, auprès des deux cantatrices, le doux rôle d'amoroso, en choyant toutefois la bouteille, me rendit ma bonne humeur, et la joie présida à notre réunion. Les deux sœurs m'engagèrent avec instance à revenir au plus tôt pour leur faire quelques parties à leurs voix ; mais je quittai Rome sans leur faire visite.

Et cependant c'étaient elles qui avaient réveillé en moi le sentiment de la musique et une foule d'impressions et d'idées musicales ! mais c'est là justement ce qui m'empêcha de les revoir... Chaque compositeur conserve sans doute une impression profonde que le temps ne peut affaiblir. Le génie de l'harmonie lui parla une

première fois, et ce fut l'accent magique qui lui révéla la puissance de son âme. Qu'une cantatrice fasse entendre à l'artiste des mélodies qui échauffent son cœur, l'avenir commence aussitôt pour lui. Mais c'est notre lot, à nous pauvres et faibles mortels, garrottés sur la terre, de vouloir renfermer dans le cercle étroit de notre misérable réalité, ce qui est céleste et infini. Que cette cantatrice devienne notre maîtresse ou même notre femme ! le charme est détruit, et cette voix mélodieuse qui nous ouvrait les portes du ciel, sert à exprimer des plaintes vulgaires, à gronder pour un verre cassé, ou pour une tache sur un habit neuf ! Heureux le compositeur qui ne revoit jamais dans cette vie terrestre, celle qui a allumé en lui le feu sacré de l'art, par une puissance mystérieuse qui s'ignore elle-même ! Qu'il gémisse d'être éloigné d'elle, qu'il languisse, qu'il se désespère ; la figure de l'enchanteresse qu'il a perdue lui apparaîtra toujours comme un ton admirable et céleste ; elle vivra éternellement pour lui, couronnée de jeunesse et de beauté ; elle l'entourera d'un nuage de mélodies qui se renouvelleront sans cesse ; elle sera l'idéal parfait

dont l'image se réfléchira dans tous les objets extérieurs, et qui les colorera d'un reflet délicieux !

Le bonheur au jeu

I

Dans l'automne de l'année 182... les eaux de Pyrmont étaient plus visitées que jamais. De jour en jour l'affluence des riches étrangers augmentait, et excitait l'ardeur des spéculateurs de toute espèce qui abondent dans ces sortes de lieux. Les entrepreneurs de la banque du pharaon ne restèrent pas en arrière, et étalèrent sur leur tapis vert des masses d'or, afin d'attirer les dupes que l'éclat du métal séduit infailliblement, comme l'attrait dont se sert le chasseur pour prendre une proie crédule.

On n'ignore pas que dans la saison des bains, pendant ces réunions de plaisir, où chacun s'est arraché à ses habitudes, l'on s'abandonne à l'oisiveté, et que le jeu devient une passion presque irrésistible. Il n'est pas rare de voir des gens qui n'ont jamais touché les cartes, attachés sans relâche à la table verte et se perdre dans les

combinaisons hasardeuses du jeu. Le bon ton qui veut que l'on risque chaque soir quelques pièces d'or, ne contribue pas peu non plus à entretenir cette passion fatale.

Un jeune baron allemand, que nous nommerons Siegfried, faisait seul exception à cette règle générale. Quand tout le monde courait au jeu, et qu'il perdait ainsi tout moyen d'entretenir une conversation agréable, il se retirait dans sa chambre avec un livre, ou il allait se promener dans la campagne, et admirer la nature, qui est si belle dans ce pays enchanté.

Siegfried était jeune, indépendant, riche, d'un aspect noble, d'un visage agréable, et il ne pouvait manquer d'être aimé, et d'avoir quelques succès auprès des femmes. Une étoile heureuse semblait planer sur lui et le guider dans tout ce qu'il entreprenait. On parlait de vingt affaires de cœur, toutes fort aventureuses, qui s'étaient dénouées pour lui de la manière la plus agréable et la plus inattendue ; on racontait surtout l'histoire d'une montre, qui témoignait de sa prospérité continuelle. Siegfried, fort jeune et

encore en voyage, s'était trouvé dans un tel dénuement d'argent, que, pour continuer sa route, il avait été forcé de vendre sa montre richement garnie de brillants. Il était tout disposé à donner ce précieux bijou pour une somme fort minime, lorsqu'il arriva dans l'hôtel où il se trouvait un jeune prince qui cherchait à acheter un objet de ce genre, et qui paya la montre de Siegfried au-delà de sa valeur. Un an s'était écoulé, et Siegfried, devenu majeur, était en possession de sa fortune, lorsqu'il apprit, par les papiers publiés, qu'une montre était mise en loterie. Il prit un lot qui lui coûta une bagatelle, – et gagna la montre qu'il avait vendue. Peu de temps après il l'échangea contre un anneau de diamants. Plus tard il servit le prince de S... en qualité de chambellan : celui-ci voulant le récompenser de son zèle, lui fit présent de la même montre et d'une chaîne précieuse.

Cette aventure, fit d'autant plus remarquer l'opiniâtreté de Siegfried, qu'il se refusait à toucher une carte, lui à qui la fortune souriait sans cesse ; et l'on fut bientôt d'accord sur le jugement qu'on porta du baron, qui ternissait,

disait-on, par une avarice extrême toutes ses brillantes qualités, et qui redoutait jusqu'à la moindre perte. On ne réfléchit nullement que la conduite du baron éloignait de lui tout soupçon d'avarice ; et, comme il arrive d'ordinaire, l'opinion défavorable prévalut promptement, et s'attacha irrévocablement à sa personne.

Le baron apprit bientôt ce qu'on disait de lui, et, généreux et libéral comme il l'était, il résolut, quelque répugnance que lui inspirât le jeu, de se défaire, au moyen de quelques centaines de louis d'or, des soupçons fâcheux qui s'élevaient contre lui. – Il se rendit à la salle de jeu avec le ferme dessein de perdre la somme considérable qu'il avait apportée. Mais le même bonheur qui s'attachait partout à ses pas lui fut encore fidèle. Chaque carte sur laquelle tombait son choix se couvrait d'or. Les calculs des joueurs les plus exercés échouaient contre le jeu du baron. Il avait beau quitter les cartes, en reprendre d'autres, toujours le gain était de son côté. Le baron donna le rare et curieux spectacle d'un joueur qui se désespère parce que la chance le favorise, et on lisait clairement sur les visages qui l'entouraient

qu'on le regardait comme un insensé, de défier si longtemps la fortune et de s'irriter contre ses faveurs.

Le gain immense du baron l'obligeait en quelque sorte à continuer de jouer, et il s'attendait à reperdre enfin tout ce qu'il avait gagné ; mais il n'en fut pas ainsi, et son étoile l'emporta. Son bonheur allait toujours croissant, et, sans qu'il le remarquât lui-même, le baron trouvait de plus en plus quelque jouissance dans ce jeu du pharaon, qui dans sa simplicité offre les combinaisons les plus chanceuses.

Il ne se montra plus mécontent de sa fortune ; le jeu absorba toute son attention, et le retint toutes les nuits. Il n'était pas entraîné par le gain, mais par le jeu même, enchaîné par ce charme particulier dont ses amis lui avaient souvent parlé, et qu'il n'avait jamais pu comprendre.

Dans une de ces nuits-là, en levant les yeux au moment où le banquier achevait une taille, il aperçut un homme âgé qui s'était placé vis-à-vis de lui, et dont les regards tristes et sévères ne le quittaient pas un instant ; et, chaque fois que le

baron cessait de jouer, son regard rencontrait l’œil sombre de l’étranger, qui lui causait une sensation dont il ne pouvait se défendre. Lorsque le jeu fut terminé, l’étranger quitta la salle. Dans la nuit suivante, il se retrouva en face du baron, et dirigea de nouveau sur lui, d’une façon invariable, ses regards de fantôme. Le baron se contint encore ; mais lorsque à la troisième nuit l’étranger reparut encore devant lui, Siegfried éclata : – Monsieur, s’écria-t-il, je dois vous prier de choisir une autre place : vous gênez mon jeu.

L’étranger s’inclina en souriant d’un air douloureux ; puis il quitta la table et la salle sans prononcer une parole.

Mais, la nuit suivante, l’étranger se trouvait encore devant le baron, et le pénétrait de ses regards sombres.

Siegfried se leva dans une fureur dont il n’était pas maître. – Monsieur, dit-il, si vous vous faites un plaisir de me regarder de la sorte, veuillez choisir un autre temps et un autre lieu ; mais, pour le moment...

Un signe de la main, un doigt dirigé vers la

porte, en dirent plus que les rudes paroles que le baron s'était abstenu de prononcer.

Et, comme dans la nuit précédente, s'inclinant, et avec le même sourire, l'étranger s'éloigna lentement.

Agité par le jeu, par le vin qu'il avait bu, par le souvenir de sa scène avec l'étranger, Siegfried ne put dormir. Le jour paraissait déjà, et la figure de cet homme n'avait pas encore cessé de se retracer à ses yeux. Il voyait ce visage expressif, profondément dessiné et chargé de soucis, ces yeux creux et pleins de tristesse, qui le regardaient sans cesse, et ce vêtement misérable, sous lequel se trahissait l'air noble d'un homme de bonne naissance. – Et la douloureuse résignation avec laquelle il s'était éloigné de la salle ! – Non, s'écria Siegfried, j'ai eu tort, j'ai eu grand tort ! Est-il donc dans ma nature de tempêter comme un écolier mal appris, d'offenser des gens qui ne m'ont donné nul sujet de plainte ? – Le baron en vint à se convaincre que cet homme l'avait contemplé dans le sentiment le plus poignant du contraste qui existait entre eux ;

lui peut-être courbé sous la misère, et le baron risquant follement sur une carte des monceaux d'or. Il résolut de le chercher le lendemain, et de réparer la faute qu'il avait commise envers lui.

Le hasard voulut que la première personne que le baron rencontra en se promenant sur les allées de la place, fût justement l'étranger.

Le baron s'approcha de lui, le pria avec instance d'excuser sa conduite de la veille, et finit par lui demander formellement pardon. L'étranger répondit qu'il n'avait rien à pardonner, qu'il fallait passer beaucoup de choses aux joueurs perdus dans l'ardeur du jeu ; et qu'au reste il s'était lui-même attiré les paroles un peu vives qui avaient été prononcées, en se tenant obstinément à une place où il devait gêner le baron.

Le baron alla plus loin ; il dit que, souvent dans la vie, il était des circonstances embarrassantes où l'homme le mieux né se trouvait dans une situation critique ; et il lui donna à comprendre qu'il était disposé à employer une partie de l'argent qu'il avait gagné

à soulager la misère de l’étranger. – Monsieur, répondit celui-ci, vous me prenez pour un homme nécessiteux ; je ne le suis pas absolument ; et, bien que plus pauvre que riche, ce que j’ai suffit à ma modeste manière de vivre. Au reste, vous conviendrez que si, croyant m’avoir offensé, vous vouliez réparer votre offense par un peu d’argent, il me serait impossible d’accepter cette sorte de réparation... – Je crois vous comprendre, dit le baron, et je suis prêt à vous donner toutes les satisfactions que vous demanderez. – Ô ciel ! s’écria l’étranger. Qu’un combat entre nous deux serait inégal ! Je suis persuadé que, comme moi, vous ne regardez pas un duel comme un jeu d’enfant, et que vous ne pensez pas que deux gouttes de sang ou une égratignure suffisent pour réparer l’honneur outragé. Il est des cas où il devient impossible que deux hommes existent ensemble sur cette terre, dût l’un vivre au Caucase et l’autre au Tibre ; car il n’est pas de réparation tant que la pensée se porte vers l’objet haï. Alors le duel décide qui des deux fera place à l’autre sur la terre ; il est légitime et nécessaire. – Entre nous deux, comme je viens de vous le dire,

le combat serait inégal, car ma vie est loin de valoir la vôtre. Si vous succombez, je détruis un monde entier d'espérances ; et moi, si je péris, vous aurez terminé une vie pleine d'angoisses, une existence déjà détruite, qui n'est plus qu'un long souvenir cruel et déchirant. – Mais le principal est que je ne me tiens pas pour offensé. Vous m'avez dit de sortir, et je suis sorti.

L'étranger prononça ces derniers mots d'un ton qui trahissait un ressentiment intérieur. Ce fut un motif pour le baron de s'excuser de nouveau, en disant qu'il ignorait comment il s'était fait que le regard de l'étranger eût pénétré assez profondément dans son âme pour le mettre hors d'état de supporter sa vue. – Puisse mon regard pénétrer assez profondément en vous pour vous éclairer sur le danger que vous courez. Vous vous avancez au bord du gouffre avec toute la joie et l'étourderie de la jeunesse ; un seul coup peut vous y précipiter sans retour. En un mot, vous êtes sur le point de devenir un joueur passionné.

Le baron prétendit que l'étranger se trompait complètement. Il lui raconta les circonstances qui

l’avaient amené à jouer, et il lui dit que lorsqu’il serait parvenu à se défaire de deux ou trois cents louis qu’il voulait perdre, il cesserait entièrement de ponter. Mais jusqu’alors il avait eu un bonheur désespérant.

– Hélas ! s’écria l’étranger, ce bonheur est l’appât le plus terrible que vous offrent les puissances infernales. Ce bonheur avec lequel vous jouez, baron, la manière dont vous avez débuté, toute votre conduite au jeu, qui ne montre que trop combien peu à peu vous y prenez d’intérêt, tout, tout me rappelle l’affreuse destinée d’un malheureux qui, semblable à vous en beaucoup de choses, commença ainsi que vous. Voilà pourquoi je ne pouvais détacher de vous mes regards ; voilà tout ce que mes yeux devaient exprimer ! Voyez les démons qui étendent déjà leurs griffes pour vous entraîner au fond des mers des enfers ! aurais-je voulu vous crier. Je désirais faire votre connaissance ; j’ai du moins réussi. Apprenez l’histoire de ce malheureux ; peut-être parviendrai-je à vous convaincre que le danger dont je voudrais vous défendre n’est pas un rêve de mon imagination.

L’étranger s’assit sur un banc, fit signe au baron de prendre place, et commença en ces termes.

II

« Les mêmes qualités brillantes qui vous distinguent, M. le baron, dit l’étranger, valurent au chevalier de Ménars l’estime et l’admiration des hommes, et le rendirent le favori des femmes. Seulement en ce qui concerne la fortune, le sort ne l’avait pas autant favorisé que vous. Il était presque pauvre, et ce ne fut que par la vie la plus réglée qu’il parvint à paraître dans le monde, avec l’apparence qui convenait au descendant d’une noble famille. Comme la perte la plus légère pouvait troubler sa manière de vivre, il s’abstenait entièrement de jouer ; et en cela il ne faisait aucun sacrifice, car il n’avait jamais éprouvé de penchant pour cette passion. Au reste, tout ce qu’il entreprenait réussissait d’une façon toute particulière, et le bonheur du chevalier de Ménars avait passé en proverbe.

« Une nuit, contre sa coutume, il se laissa entraîner dans une maison de jeu. Les amis qu'il accompagnait se livrèrent sans réserve à toutes les chances du hasard.

« Sans prendre part à ce qui se passait, perdu dans de tout autres pensées, le chevalier se promenait de long en large dans la salle, jetant les yeux tantôt sur les joueurs, tantôt sur une table de jeu où l'or affluait de toutes parts vers les masses du banquier. Tout à coup, un vieux colonel aperçut le chevalier et s'écria à haute voix : – Par tous les diables, le chevalier de Ménars est ici avec son bonheur, et nous ne pouvons rien gagner, puisqu'il ne se déclare ni pour le banquier ni pour les joueurs ; mais cela ne durera pas plus longtemps, il faut qu'il ponte tout à l'heure avec moi !

« Le chevalier eut beau alléguer sa maladresse, son manque total d'expérience, le colonel persista opiniâtrement, et Ménars se vit forcé de prendre place à la table de jeu.

« Il arriva au chevalier justement ce qui vous est arrivé, M. le baron. Chaque carte lui apportait

une faveur de la fortune, et bientôt il eut gagné une somme considérable pour le colonel, qui ne pouvait se lasser de se réjouir d'avoir mis à profit l'heureuse étoile du chevalier de Ménars.

« Le bonheur du chevalier, qui causait la surprise de tous les assistants, ne fit pas la moindre impression sur lui-même ; il le sentait moins que son aversion pour le jeu ; et le lendemain, lorsqu'il ressentit les suites de la fatigue de cette nuit, passée sans sommeil, dans une tension d'esprit extrême, il se promit de ne jamais visiter une maison de jeu, à quelque condition que ce fût.

« Il se sentit encore affermir dans cette résolution par la conduite du vieux colonel, qui jouait de la façon la plus malheureuse dès qu'il prenait les cartes lui-même, et dont l'humeur se porta sur le chevalier. Il le pressa de la manière la plus vive de ponter de nouveau pour lui, ou du moins de se tenir auprès de lui tandis qu'il tenait les cartes, afin d'éloigner le démon fâcheux que sa présence faisait disparaître : on sait qu'il ne règne nulle part plus que parmi les joueurs de ces

espèces de superstitions ; et le chevalier ne put se débarrasser de cet importun qu'en lui déclarant qu'il aimerait mieux se battre avec lui que de jouer de nouveau.

« Il ne pouvait manquer d'arriver que cette histoire courut de bouche en bouche, et qu'on y ajoutât vingt circonstances merveilleuses ; mais comme, en dépit de son bonheur, le chevalier persistait à ne pas toucher une carte, on ne put se refuser à rendre hommage à la fermeté de son caractère, et à lui accorder toute l'estime que méritait cette belle conduite.

« Un an s'était écoulé, lorsque le chevalier se trouva tout à coup dans l'embarras le plus cruel par l'interruption inattendue de la petite annuité qui servait à le faire vivre. Il se vit forcé de découvrir sa situation à un de ses plus fidèles amis, qui vint aussitôt à son aide, mais qui le traita en même temps d'homme bizarre et d'original sans pareil.

« – Le destin, lui dit-il, nous indique toujours par quelque signe la route où nous trouverons notre salut ; c'est notre indolence seule qui nous

empêche d'observer ces signes et de les comprendre. La puissance suprême qui nous régit a clairement fait entendre sa voix à ton oreille ; elle t'a dit : – Veux-tu acquérir de l'or et des biens ? va et joue ; autrement, reste pauvre, besogneux et dépendant.

« Ce fut en ce moment que la pensée du bonheur qui l'avait si grandement favorisé au pharaon se représenta vivement à son esprit ; durant tout le jour, la nuit dans ses rêves, il ne vit plus que des cartes, il n'entendit plus que la voix monotone du banquier qui répétait : *gagne*, *perd :* à ses oreilles retentissait sans relâche le tintement des pièces d'or.

« Il est vrai pourtant, se disait-il à lui-même, il est vrai qu'une seule nuit comme celle-là me tirerait de la misère, m'arracherait à l'affreuse inquiétude d'être toujours à charge à mes amis ; c'est le devoir qui m'ordonne d'écouter la voix du destin !

« L'ami qui lui avait conseillé de jouer s'offrit à l'accompagner à la maison de jeu, et lui donna vingt louis d'or pour essayer de tenter la fortune.

« Si jadis, en pontant pour le vieux colonel, le chevalier avait joué avec éclat, cette fois ce fût une suite de chances inouïes. Les pièces d'or qu'il avait gagnées s'élevaient en monceaux autour de lui. Dans le premier moment il crut rêver, il se frotta les yeux, saisit la table et la rapprocha de lui. Mais lorsqu'il vit bien clairement ce qui était arrivé, lorsqu'il nagea dans l'or, lorsqu'il compta et recompta son gain avec délices, une volupté dévorante s'empara pour la première fois de son être, et ce fut fait de la pureté d'âme qu'il avait conservée si longtemps !

« Il eut à peine la patience d'attendre la nuit pour revenir à la table de jeu. Son bonheur fut le même ; et en peu de semaines, durant lesquelles il joua toutes les nuits, il eut gagné une somme immense.

« Il est deux sortes de joueurs. Aux uns, le jeu même, comme jeu, procure un plaisir secret et indicible, et ils en jouissent sans songer au gain. Les singuliers enchaînements du hasard se développent dans le jeu le plus bizarre ; la cohorte des puissances invisibles semble planer

au-dessus de vous ; il semble qu'on entende le battement de leurs ailes, et l'on brûle de pénétrer dans cette région inconnue pour contempler les rouages de cette machine dont on sent l'influence, et parcourir ces ateliers célestes où s'élaborent les chances de la destinée des hommes. J'ai connu un homme qui jouait jour et nuit seul dans sa chambre, et qui pontait contre lui-même ; celui-là, à mon avis, était un joueur véritable. – D'autres n'ont que le gain devant les yeux ; ils regardent le jeu comme un moyen de s'enrichir promptement. Le chevalier se rangea dans cette classe ; et il confirma en cela l'opinion que la passion plus profonde du jeu tient à la nature individuelle, et qu'elle naît avec celui qui la possède.

« Le cercle dans lequel se tiennent les joueurs lui parut bientôt trop restreint. Il établit une banque avec les sommes considérables qu'il avait gagnées ; et la fortune lui fut si fidèle, qu'en peu de temps il se trouva à la tête de la plus riche banque de Paris. La vie sombre et emportée du joueur anéantie bientôt tous les avantages physiques et intellectuels qui avaient acquis au

chevalier tant d’amour et d’estime. Il cessa d’être un ami fidèle, un cavalier spirituel et agréable, un adorateur empressé des dames. Son ardeur pour les sciences et pour les arts ne tarda pas à s’éteindre, et sur ses traits pâles et morts, dans ses yeux fixes et creusés, on lut distinctement l’expression de la passion funeste qui le dévorait. Ce n’était pas l’ardeur du jeu, c’était l’odieuse soif de l’or que Satan avait allumée dans son âme : et pour le peindre, en un mot, il devint le banquier le plus accompli qui eût jamais existé.

III

« Une nuit, le chevalier, sans éprouver une perte considérable, vit son bonheur fléchir un instant. Ce fut alors qu’un petit homme vieux et sec, vêtu d’une façon misérable et d’un aspect presque repoussant, s’approcha de la table de jeu, prit une carte d’une main tremblante, et la couvrit d’une pièce d’or. Plusieurs des joueurs

regardaient le vieillard avec un étonnement profond, et le traitaient avec un mépris marqué, sans qu'il parût s'en émouvoir, sans qu'il prononçât une parole pour s'en plaindre.

« Le vieillard perdit. Il perdit une mise après l'autre ; mais plus sa perte s'augmentait, plus les autres joueurs paraissaient s'en réjouir. Lorsque le vieillard, doublant toujours ses mises, eut enfin perdu cinquante louis sur une carte, l'un d'eux s'écria en riant aux éclats : – Bonne chance, signor Vertua ! ne perdez pas courage ; continuez de ponter, vous prenez le chemin de la fortune, et vous ne tarderez pas à faire sauter la banque !

« Le vieillard jeta un regard de basilic sur le railleur, et disparut promptement ; mais une demi-heure après il revint les poches remplies d'or. Cependant aux dernières tailles le vieillard fut forcé de s'arrêter, car il avait déjà perdu tout l'or qu'il avait apporté.

« Le dédain et le mépris qu'on témoignait au vieillard avaient fort indisposé le chevalier, que sa vie désordonnée n'avait pas entièrement rendu étranger aux bienséances. Ce lui fut un motif de

faire une remontrance à ceux des joueurs qui se trouvaient encore dans la salle après le départ du vieillard.

« Vous ne connaissez pas le vieux Francesco Vertua, chevalier, s'écria l'un d'eux : sans cela, loin de blâmer notre conduite, vous l'approuveriez hautement. Apprenez donc que ce Vertua, Napolitain de naissance, s'est montré, depuis quinze ans qu'il est à Paris, le ladre le plus horrible qu'on y ait jamais vu. Tout sentiment humain lui est inconnu : il verrait son propre père expirer à ses pieds qu'il ne donnerait pas un louis d'or pour le sauver. Les malédictions d'une multitude de familles, qu'il a ruinées par ses spéculations infernales, le poursuivent. Il est haï de tous ceux qui le connaissent, et chacun le voue à la vengeance du ciel. Jamais on ne l'a vu jouer, et vous pouvez comprendre l'étonnement que nous avons éprouvé en le voyant entrer dans cette maison. N'eût-il pas été bien malheureux qu'un tel homme gagnât notre mise ? La richesse de votre banque l'a attiré vers vous, chevalier, et il a perdu lui-même ses plumes. Mais jamais le vieil avare ne reviendra ; nous sommes débarrassés de

lui pour toujours.

« Cette prédiction ne se réalisa pas, car la nuit suivante Vertua se retrouvait déjà à la banque du chevalier, où il perdit beaucoup plus que la veille. Mais il resta calme, souriant quelquefois d'un air d'ironie amère, comme s'il eût prévu que tout devait bientôt changer. Mais la perte du vieillard grossit de nuit en nuit comme une avalanche, jusqu'à ce qu'enfin on en vînt à compter qu'il avait laissé à la banque trente mille louis d'or. Une fois, le jeu était commencé depuis longtemps ; il entra pâle et défait, et se plaça loin de la table, les yeux fixés sur les cartes que tirait le chevalier. Enfin, lorsque le chevalier eut mêlé les cartes, et au moment où il se disposait à commencer une nouvelle taille, le vieillard s'écria d'une voix qui fit tressaillir tous ceux qui l'entouraient : – Arrêtez ! Repoussant alors la foule des joueurs, il se fit jour jusqu'au chevalier, et lui dit à l'oreille, d'une voix sourde : – Chevalier, voulez-vous tenir ma maison dans la rue Saint-Honoré, avec tout ce qu'elle contient, mes meubles, mon argenterie et mes bijoux, contre quatre-vingt mille francs ? – Bon !

répondit froidement le chevalier ; et sans se retourner vers le vieillard, il commença la taille. – La dame, dit Vertua ; et au premier coup la dame avait perdu ! – Le vieillard tomba presque à la renverse et se retint contre la muraille, où il resta immobile comme une statue. Personne ne s'occupa de lui.

« Le jeu était achevé, les joueurs se dispersaient ; le chevalier, aidé de son croupier, entassait l'or du jeu dans sa cassette ; alors le vieux Vertua s'avança de son coin, comme un spectre, et dit d'une voix sombre : – Chevalier, encore un mot, un seul mot ! – Eh bien ! qu'y a-t-il ? répliqua le chevalier en fermant sa cassette, et en regardant le vieillard d'un air de mépris. – J'ai perdu toute ma fortune à votre banque, répondit Vertua ; il ne me reste rien, rien... Je ne sais où je poserai demain ma tête, comment j'apaiserai ma faim ; chevalier, je cherche auprès de vous mon refuge. Prêtez-moi la dixième partie de la somme que vous venez de me gagner, afin que je recommence mon commerce et que je me retire de cette misère. – À quoi songez-vous, signor Vertua ? dit le chevalier ; ne savez-vous pas

qu’un banquier ne doit jamais rendre l’argent de son gain ? Cela choque toutes les règles, dont je ne m’écarte jamais. – Vous avez raison, chevalier, reprit Vertua. Mes prétentions étaient absurdes, exagérées. La dixième partie ! non, prêtez-moi seulement la vingtième. – Je vous dis, répondit le chevalier avec humeur, que je ne prêterai rien de mon gain ! – Il est vrai, dit Vertua dont le visage pâlissait toujours davantage et dont les regards devenaient de plus en plus sombres, il est vrai que vous ne devez rien prêter. Je ne l’aurais pas fait non plus ! Mais on donne une aumône à un mendiant : donnez-moi cent louis d’or sur les richesses que le hasard vous a envoyées aujourd’hui. – Non, en vérité, s’écria le chevalier en colère. Vous vous entendez bien à tourmenter les gens, signor Vertua ! Je vous le dis, vous n’aurez de moi ni cent, ni cinquante, ni vingt, – ni même un seul louis d’or. Il faudrait que j’eusse perdu l’esprit pour vous donner les moyens de continuer votre abominable métier. Le destin vous a jeté dans la poussière comme un ver malfaisant, et il serait criminel de vous relever. Allez, et subissez le sort que vous avez mérité.

« Vertua se cacha le visage de ses deux mains, et se mit à gémir profondément. Le chevalier ordonna à ses gens de porter sa cassette dans sa voiture, et s'écria d'une voix forte : – Quand me remettrez-vous votre maison et vos effets, signor Vertua ?

« Vertua se releva subitement et répondit d'une voix assurée : – Tout de suite. En ce moment, chevalier. Venez avec moi. – Bien ! répliqua le chevalier ; je vais vous conduire dans ma voiture à votre maison, que vous quitterez demain.

« Durant tout le chemin, Vertua et le chevalier ne prononcèrent pas un seul mot. Arrivés devant la maison, dans la rue Saint-Honoré, Vertua tira la sonnette. Une petite vieille ouvrit et s'écria en apercevant Vertua : – Seigneur du ciel ! est-ce vous enfin, monsieur ! Angela est à demi morte d'inquiétude à cause de vous. – Silence ! répond Vertua. Fasse le ciel qu'Angela n'ait pas entendu le bruit de cette malheureuse sonnette ! Il faut qu'elle ignore que je suis venu.

« À ces mots, il prit le flambeau des mains de

la vieille, qui était restée immobile de surprise, et éclaira le chevalier. – Je suis préparé à tout, dit Vertua. Vous me haïssez, chevalier, vous me méprisez, vous prenez plaisir à causer ma ruine : mais vous ne me connaissez pas. Apprenez que j'étais autrefois un joueur comme vous, que le sort capricieux me fut aussi longtemps favorable ; qu'en parcourant l'Europe, partout où je m'arrêtai, le bonheur s'attacha à moi, et que l'or afflua dans ma banque comme il afflue dans la vôtre. J'avais une femme belle et fidèle que je négligeai, et qui vécut malheureuse au milieu de l'opulence. Un jour, à Gênes, où je tenais alors ma banque, il arriva qu'un jeune Romain vint risquer à mon jeu tout son riche héritage. Comme je l'ait fait aujourd'hui, il me supplia de lui prêter au moins quelque argent pour retourner à Rome. Je le refusai en riant avec mépris, et lui, dans sa fureur, il me plongea son stylet dans le sein. Ce fut difficilement que les médecins parvinrent à sauver mes jours, et ma convalescence fut longue et douloureuse. Ma femme m'entoura de soins ; elle me consola, elle me soutint contre mes maux, et je sentis renaître en moi avec la santé un

sentiment que je croyais éteint à jamais, ou plutôt j'éprouvai une passion qui m'était inconnue, car tous les sentiments humains sont éteints pour le joueur. J'ignorais encore ce que c'est que l'amour et le fidèle dévouement d'une femme : je sentis vivement combien j'étais coupable envers la mienne, et je me repentis de l'avoir sacrifiée à un penchant funeste. Je vis apparaître comme des esprits vengeurs tous ceux dont j'avais causé la ruine, dont j'avais anéanti avec sang-froid l'existence entière ; j'entendais leurs voix sourdes qui s'échappaient du tombeau et me reprochaient tous les crimes que j'avais causés. Ma femme seule avait le pouvoir de bannir par sa présence cette terreur, ces angoisses sans nom ! Je fis le serment de ne plus toucher une seule carte. Je m'éloignai, et m'arrachant des liens qui me retenaient, repoussant les instances de mes croupiers, je m'établis dans une petite maison de plaisance auprès de Rome. Hélas ! je ne jouis qu'une année d'un bonheur et d'une satisfaction dont je n'avais jamais soupçonné l'existence. Ma femme mit au monde une fille, et mourut quelques heures après. Je tombai dans un profond

désespoir, j'accusai le ciel, je me maudis moi-même, et, comme un criminel qui craint la solitude, je quittai ma maison, et je vins me réfugier à Paris. Angela, la douce image de sa mère, grandissait sous mes yeux ; toute mon affection s'était concentrée en elle. Ce fut pour elle seule que je tentai d'accroître ma fortune. Il est vrai, je prêtai de l'argent à gros intérêts ; mais c'est une calomnie que de m'accuser d'avoir trompé les malheureux qui venaient à moi. Et qui sont mes accusateurs ? des misérables qui me tourmentent sans relâche pour que je leur prête de l'argent, des prodigues qui dissipent leur bien et qui entrent en fureur lorsque j'exige le paiement des sommes qu'ils me doivent, dont je ne me regardais que comme le régisseur, car toute ma fortune était pour ma fille. Il n'y a pas longtemps que je sauvai un jeune homme de l'infamie en lui avançant une somme considérable sur son héritage. Croiriez-vous, chevalier, qu'il nia sa dette devant les tribunaux, et qu'il refusa de l'acquitter ? Je pourrais vous citer vingt traits de ce genre qui ont concouru à me rendre impitoyable, et à me convaincre que la légèreté

entraîne toujours avec elle la corruption. Il y a plus : je pourrais vous dire que j'ai séché bien des larmes, que plus d'une prière s'est élevée au ciel pour moi et pour mon Angela ; mais vous refuseriez de me croire, et vous m'accuseriez de me vanter ; car vous êtes un joueur ! – J'avais cru que les puissances infernales étaient apaisées ; mais il leur était donné de m'aveugler plus que jamais. J'entendis parler de votre bonheur, chevalier ; chaque jour je rencontrais un joueur dont vous aviez fait un mendiant ; la pensée me vint que j'étais destiné à mesurer mon bonheur, qui ne m'a jamais abandonné, contre le vôtre ; que j'étais appelé à mettre fin à vos déprédations, et cette idée ne me laissa pas de relâche. C'est ainsi que je me présentai à votre banque, et que je ne la quittai pas avant que toute la fortune de mon Angela fût tombée dans vos mains ! C'en est fait ! – Me permettrez-vous d'emporter les vêtements de ma fille ? – La garde-robe de votre fille ne me regarde pas, dit le chevalier. Vous pouvez aussi emporter vos lits et les ustensiles de votre ménage. Qu'ai-je besoin de toutes ces misères ? Mais prenez garde de soustraire

quelque objet de valeur : j’y veillerai.

« Le vieux Vertua regarda fixement le chevalier durant quelques secondes, puis un torrent de larmes s’échappa de ses yeux ; il tomba aux genoux du chevalier, et lui cria avec l’accent du désespoir : – Ayez encore un sentiment humain ! Soyez compatissant envers nous ! Ce n’est pas moi, c’est ma fille, mon Angela, un ange innocent, dont vous causez la ruine ! Oh ! de grâce, ayez pitié d’elle, prêtez-lui, à elle seule, la vingtième partie de cette fortune que vous m’avez arrachée ! – J’en suis sûr, vous vous laisserez toucher ! – Ô Angela ! ma fille !

« Et, dans ses gémissements entrecoupés, le vieillard répétait sans cesse, d’une voix étouffée par les sanglots, le nom chéri de son enfant.

« Cette scène de comédie commence à me fatiguer, dit le chevalier avec indifférence et d’un ton d’humeur ; mais au même instant, la porte s’ouvrit, et une jeune fille en blanc déshabillé de nuit, les cheveux épars, la mort peinte sur les traits, se précipita vers le vieux Vertua, le releva, le pressa dans ses bras et s’écria : – Ô mon père,

mon père ! j'ai tout entendu, je sais tout. Avez-vous donc tout perdu ? n'avez-vous plus votre Angela ? ne travaillera-t-elle pas pour vous, mon père ? Ô mon père ! ne vous abaissez pas plus longtemps devant cet homme orgueilleux. Ce n'est pas nous qui sommes pauvres et misérables ; c'est lui qui vit dans sa richesse abandonné comme dans une solitude : il n'est pas de cœur au monde qui batte près du sien, dans lequel il puisse verser ses peines quand la vie le désespère ! – Venez, mon père ! quittez cette maison avec moi ; partons, afin que cet homme ne se délecte pas plus longtemps de votre douleur !

« Vertua tomba presque sans mouvement sur un siège. Angela s'agenouilla devant lui, prit ses mains, les baisa, les couvrit de caresses, énuméra avec une volubilité enfantine tous les talents, toutes les connaissances qu'elle avait, et qui pouvaient suffisamment nourrir son père ; elle le conjurait en versant des larmes de ne pas s'abandonner à la douleur : car elle se trouverait plus heureuse de coudre, de broder, de chanter pour son père, que lorsque tous ces talents ne

servaient qu’à son plaisir.

« Quel pêcheur endurci eût pu demeurer indifférent à la vue d’Angela dans tout l’éclat de sa beauté, consolant son vieux père, et lui prodiguant tous les trésors de son cœur, tous les témoignages de l’affection et de la piété filiale !

« Le chevalier éprouva un tourment et un remords violent. Angela lui semblait un ange devant lequel disparaissaient toutes les illusions de la folie, tous les égarements du vice ; il se sentit embrasé d’une flamme nouvelle qui changea tout son être. Le chevalier n’avait jamais aimé. Le moment où il vit Angela fut pour lui une source de tourments sans espoir ; car tel qu’il devait paraître aux yeux de cette jeune fille, il ne pouvait espérer de la toucher. Il voulut parler, mais les paroles lui manquèrent : sa voix s’éteignit, et il eut peine à prononcer ces mots : – Signor Vertua... écoutez-moi... je ne vous ai rien gagné, rien. – Voici ma cassette ; elle est à vous. Je vous dois encore autre chose... je suis votre débiteur... prenez, prenez. – Ô ma fille ! s’écria Vertua.

« Mais Angela se releva, s’avança vers le chevalier, le mesura d’un fier regard, et lui dit avec fermeté : – Chevalier, apprenez qu’il est quelque chose de plus élevé que la fortune et l’argent ; les sentiments qui vous sont étrangers et qui nous donnent des consolations célestes. Ce sont ceux qui nous apprennent à repousser vos dons avec mépris ! – Gardez le trésor auquel est attachée la malédiction qui vous poursuivra, joueur impitoyable !

« Oui, s’écria le chevalier, oui, je veux être maudit, je veux descendre au fond des enfers, si cette main touche encore une carte ! Et si vous me repoussez loin de vous, Angela, vous, vous seule aurez causé ma perte... Oh ! vous ne me comprenez pas... vous me prenez pour un insensé... mais vous comprendrez tout, vous saurez tout, quand je viendrai me brûler la cervelle à vos pieds... Angela, c’est de la mort ou de la vie qu’il s’agit pour moi. Adieu !

« À ces mots, le chevalier disparut. Vertua le pénétrait jusqu’au fond de l’âme ; il savait tout ce qui s’était passé en lui, et il chercha à persuader à

Angela qu'il pourrait arriver des circonstances qui le forçassent à accepter le présent du chevalier. Angela frémissait de comprendre son père. Elle ne pensait pas qu'elle pût jamais voir le chevalier autrement qu'avec mépris. Mais ce qu'il était impossible de songer, ce qui semblait invraisemblable, arriva par la volonté du sort, qui a placé tous les contrastes au fond du cœur humain.

IV

« Au grand étonnement de tout Paris, continua l'étranger, la banque du chevalier de Ménars disparut de la maison de jeu ; on ne le vit plus lui-même, et de là mille bruits mensongers qui se répandirent. Le chevalier évitait toutes les sociétés ; son amour se témoignait par la mélancolie la plus profonde ; il faisait sans cesse des promenades solitaires ; et il arriva qu'un jour, dans une des sombres allées de Malmaison, il

rencontra tout à coup le vieux Vertua et sa fille.

« Angela, qui avait cru ne pouvoir jamais envisager le chevalier qu'avec horreur et mépris, se sentit singulièrement émue en le voyant devant elle, pâle, défait, tremblant et osant à peine lever les yeux vers elle. Elle savait que, depuis la nuit où elle l'avait vu, le chevalier avait entièrement changé sa façon de vivre. Elle, elle seule avait opéré ce changement ! elle avait sauvé le chevalier de sa ruine ; et la vanité d'une femme pouvait être flattée de tant d'influence. Aussi, après que le chevalier et son père eurent échangé quelques compliments, elle ne put s'empêcher de lui témoigner qu'elle le trouvait dans un état de santé alarmant.

« Les paroles d'Angela firent un effet tout-puissant. Le chevalier releva sa tête ; il retrouva la grâce et l'amabilité qui jadis lui gagnaient les cœurs. Enfin, après quelques instants de conversation, Vertua lui demanda quand il viendrait prendre possession de la maison qu'il avait gagnée.

« Oui, s'écria le chevalier, oui, seigneur

Vertua, j’irai demain ! mais permettez que nous rédigions mûrement nos conventions, cela dût-il durer quelques mois. – Soit, répondit Vertua en souriant.

« Le chevalier vint en effet ; et il revint souvent. Angela le voyait toujours avec plus de plaisir ; il la nommait son ange sauveur. Enfin il sut si bien gagner son cœur qu’elle promit de lui donner sa main, à la grande satisfaction du vieux Vertua, qui voyait ainsi sa perte réparée.

« Angela, l’heureuse fiancée du chevalier de Ménars, était un jour assise près de sa fenêtre, et elle se perdait dans des pensées d’amour et de bonheur, comme en ont d’ordinaire les fiancées. Un régiment de chasseurs, qui se rendait en Espagne, passa sous ses fenêtres au bruit des trompettes. Angela regardait avec intérêt ces hommes destinés à la mort dans cette guerre cruelle, lorsqu’un jeune homme tira violemment la bride de son cheval, et leva les yeux vers Angela. Aussitôt elle tomba sans mouvement sur son siège.

« Ce jeune homme n’était autre que le fils

d’un voisin nommé Duvernet, qui avait été élevé avec Angela, qui la voyait chaque jour, et qui avait cessé de paraître dans la maison depuis les visites assidues du chevalier.

« Angela n’avait pas seulement lu dans les regards pleins de reproches du jeune homme combien il l’aimait tendrement ; elle avait reconnu qu’elle l’aimait de toutes les forces de son âme, et qu’elle avait été seulement aveuglée par les qualités brillantes du chevalier. Ce fut alors seulement qu’elle comprit les soupirs étouffés de son jeune ami, ses adorations discrètes et silencieuses ; elle comprit ce cœur simple et naïf ; elle sut ce qui agitait si violemment son sein, lorsque le jeune Duvernet paraissait devant elle, lorsqu’elle entendait le son de sa voix.

« – Il est trop tard ! il est perdu pour moi ! se dit Angela. Elle eut le courage de combattre la douleur qui l’accablait ; et ce courage même lui rendit le calme. Cependant il ne put échapper au regard pénétrant du chevalier qu’il s’était passé quelque chose de funeste dans l’âme d’Angela ; il

eut toutefois la délicatesse de ne pas chercher à deviner un secret qu'elle lui cachait ; et ce lui fut une raison de hâter son mariage, qui fut célébré avec la pompe et le goût qu'il mettait en toutes choses.

« Le chevalier eut pour Angela toute la tendresse imaginable ; il allait au-devant de ses plus légers désirs ; il lui témoignait une vénération profonde ; et le souvenir de Duvernet dut bientôt s'effacer de son âme. Le premier nuage qui obscurcit leur vie tranquille fut la maladie et la mort du vieux Vertua.

« Depuis la nuit où il avait perdu toute sa fortune à la banque du chevalier, il n'avait pas repris les cartes ; mais dans les derniers instants de sa vie, le jeu sembla remplir entièrement son âme. Tandis que le prêtre qui était venu pour lui apporter les consolations de l'Église l'entretenait de choses célestes, lui, les yeux fermés, il murmurait entre ses dents : – *perd, gagne ;* et il faisait, avec ses mains tremblantes et déjà glacées, le mouvement de tailler et de mêler les cartes. En vain Angela, en vain le chevalier,

penchés sur son lit, lui prodiguaient les noms les plus doux ; il paraissait ne plus les connaître. Il rendit l’âme en poussant un soupir de joie, et en s’écriant : *gagne !*

« Dans sa douleur profonde, Angela ne put se défendre d’un secret mouvement de terreur, en songeant à la manière dont son père avait quitté la vie. L’image de cette nuit affreuse, où le chevalier s’était montré pour la première fois à ses yeux avec la rudesse du joueur le plus passionné et le plus endurci, se représenta vivement à sa pensée, et elle trembla que le chevalier, rejetant son masque d’ange, ne s’offrit à elle sous son aspect infernal.

« Le pressentiment d’Angela ne devait que trop tôt se réaliser.

« Quelque terreur qu’eût ressentie le chevalier à la vue du vieux Francesco Vertua, repoussant, au moment d’expirer, les secours spirituels, pour ne songer qu’à sa passion coupable, le jeu ne reprit pas moins son empire sur lui ; et dans ses rêves de toutes les nuits, il se voyait assis à une banque, amassant de nouvelles richesses.

« Tandis qu’Angela, de plus en plus frappée du souvenir de l’ancienne façon de vivre du chevalier, avait peine à retrouver avec lui ces épanchements qui faisaient sa joie, des soupçons s’élevaient dans l’âme de son époux, qui attribuait cette réserve au secret qui avait affligé autrefois Angela et qu’elle ne lui avait pas dévoilé. Cette défiance enfanta de l’humeur qui éclata en paroles offensantes, et qui réveilla dans Angela le souvenir du jeune Duvernet, et avec lui le sentiment affligeant d’un amour détruit à jamais au moment où il promettait un long bonheur à deux jeunes âmes. Cette disposition des époux devint toujours plus fâcheuse ; si bien qu’enfin le chevalier trouva la vie simple qu’il menait pleine d’ennuis et sans goût, et que ses désirs se reportèrent vers le monde.

« Il fut confirmé dans cette idée par un homme qui avait été son croupier, et qui ne négligea rien pour tourner en ridicule cette vie domestique. Il ne pouvait comprendre qu’il abandonnât pour une femme tout un monde qui, à lui seul, valait le reste de vie. Bientôt la riche banque du chevalier de Ménars reparut plus brillante que jamais.

« Le bonheur ne l’avait pas abandonné : victimes sur victimes tombaient sous ses coups, et l’or abondait de toutes parts sur sa table. Mais le bonheur d’Angela, qui n’avait été qu’un rêve de courte durée, fut cruellement détruit. Le chevalier la traita avec indifférence, avec mépris même ! Souvent il passait des semaines, des mois sans la voir ; un vieux régisseur dirigeait la maison ; les laquais changeaient sans cesse, selon le caprice du chevalier ; et Angela, devenue étrangère dans son intérieur, ne trouvait nulle part une consolation. Souvent, dans ses nuits sans sommeil, elle écoutait le bruit de la voiture du chevalier qui rentrait dans la maison ; elle entendait transporter sa lourde cassette ; elle entendait les brusques monosyllabes qu’il adressait à ses gens ; puis la porte de son appartement se refermait à grand bruit, et alors un torrent de larmes s’échappait des yeux de la pauvre Angela ; elle prononçait quelquefois, dans son désespoir, le nom de Duvernet, et elle suppliait le ciel de mettre un terme à sa déplorable existence.

« Il arriva un jour qu’un jeune homme de

bonne famille, qui avait tout perdu au jeu, se tira un coup de pistolet dans la chambre même où le chevalier tenait sa banque. Son sang et les éclats de sa cervelle jaillirent sur les joueurs, qui se dispersèrent avec épouvante. Le chevalier seul resta indifférent, et demanda froidement s'il était d'usage de se séparer avant l'heure pour un fou qui n'avait pas de conduite au jeu.

« Cet événement produisit une grande sensation. Les joueurs les plus endurcis furent indignés de la conduite du chevalier ; tout le monde s'éleva contre lui. La police fit cesser sa banque. On l'accusa de déloyauté au jeu ; et son bonheur constant ne contribua pas peu à accréditer cette croyance. Il ne put réussir à se justifier, et l'amende qu'on lui infligea lui ravit une partie de ses richesses. Il se vit honni, méprisé ; alors il revint se jeter dans les bras de sa femme, qu'il avait tant maltraitée, et qui, voyant son repentir, le reçut avec tendresse ; car l'exemple de son père, qui avait renoncé à la vie de joueur, lui donnait encore une lueur d'espérance.

« Le chevalier quitta Paris, et se rendit avec sa femme à Gênes, lieu de naissance d'Angela.

« Là il vécut, durant quelque temps, fort retiré ; mais bientôt sa passion fatale se ranima, et une force toute puissante le chassa sans cesse de sa maison. Sa mauvaise renommée l'avait suivi de Paris à Gênes ; il ne pouvait songer à établir une banque, et cependant un entraînement irrésistible le poussait au jeu.

« Dans ce temps, un colonel français, retiré du service à cause de ses blessures, tenait la plus riche banque de Gênes. Le cœur plein de haine et d'envie, le chevalier s'y rendit, nourrissant en secret l'espoir de lutter contre lui. Le colonel le reçut avec gaieté, et s'écria que le jeu allait enfin avoir quelque valeur, puisque le chevalier de Ménars arrivait avec son étoile.

« En effet, dès les premières tailles, les cartes vinrent au chevalier comme de coutume ; mais lorsque, se fiant à son bonheur habituel, il s'écria enfin : – *va, banque !* il perdit d'un seul coup une somme immense.

« Le colonel, qui se montrait d'ordinaire froid

dans le gain comme dans la perte, ramassa l’or du chevalier avec tous les signes de la joie la plus vive. Dès ce moment la fortune abandonna totalement son favori.

« Chaque nuit il joua, chaque nuit, il perdit, jusqu’à ce que sa fortune fût entièrement épuisée, et qu’il ne possédât plus que deux mille ducats en papier.

« Le chevalier courut tout le jour pour réaliser ce papier, et revint le soir fort tard à la maison. À l’entrée de la nuit, il mit ses dernières pièces d’or dans sa poche, et il se disposait à sortir, lorsque Angela, qui se doutait de ce qui se passait, lui barra le chemin, se jeta à ses genoux qu’elle arrosa de larmes, et conjura, au nom du ciel, de renoncer à son dessein, et de ne pas la plonger dans le désespoir et dans la misère.

« Le chevalier la releva, la pressa douloureusement contre son sein, et lui dit d’une voix sourde : – Angela, ma chère Angela ! je ne puis céder à ta prière. – Mais demain, tous tes soucis seront effacés ; car je te jure, par tout ce qui est sacré, qu’aujourd’hui je joue pour la

dernière fois ! Sois tranquille, ma chère enfant ; dors, rêve d'heureux jours, une vie meilleure ; cela me portera bonheur !

« Le chevalier embrassa sa femme et s'éloigna en toute hâte.

« Deux tailles, et le chevalier eut tout perdu, – tout ce qu'il possédait !

« Il resta immobile auprès du colonel et fixa ses regards sur la table de jeu, dans un anéantissement complet. – Vous ne pontez plus, chevalier ? dit le colonel en mêlant les cartes pour une nouvelle taille. – J'ai tout perdu, répondit le chevalier en s'efforçant de paraître calme. – N'avez-vous donc plus rien ? demanda le colonel en continuant de mêler ses cartes. – Je suis un mendiant ! s'écria le chevalier d'une voix tremblante de rage, en regardant toujours la table de jeu, et ne remarquant pas que les joueurs prenaient toujours plus d'avantage sur le banquier.

« Le colonel continua de jouer avec calme. – Mais vous avez une jolie femme ? dit le colonel, à voix basse, sans regarder le chevalier, et en

mêlant les cartes pour une seconde taille. – Que voulez-vous dire par là ? s’écria le chevalier avec colère. Le colonel tira ses cartes sans répondre. – Dix mille ducats ou Angela, dit le colonel, en se retournant à demi, tandis qu’il donnait à couper. – Vous êtes fou, s’écria le chevalier, qui revenait un peu à lui-même, et qui s’apercevait que le colonel perdait de plus en plus. – Vingt mille ducats contre Angela, dit le colonel à voix basse, en retenant la carte qu’il s’apprêtait à retourner.

« Le chevalier se tut ; le colonel reprit son jeu, et presque toutes les cartes furent favorables aux joueurs. – Cela va ! dit le chevalier bas à l’oreille du colonel, lorsque la nouvelle taille commença, et qu’il eut placé la dame sur la table.

« Au coup suivant, la dame perdit. Le chevalier se recula en grinçant des dents, et s’appuyant contre la fenêtre ; la mort et le désespoir étaient dans ses traits.

« Le jeu venait de finir ; le colonel s’avança devant le chevalier et lui dit d’un ton moqueur : – Eh bien ? Que voulez-vous ! s’écria le chevalier. Vous m’avez réduit à la besace ; mais il faut que

vous ayez perdu l’esprit, de croire que vous pouviez gagner ma femme. Sommes-nous donc dans les colonies ? ma femme est-elle une esclave pour être livrée à l’homme qui se plaît à la jouer et à la marchander ? Mais il est vrai, j’ai perdu vingt mille ducats, et j’ai perdu le droit de retenir ma femme, si elle veut vous suivre. Venez avec moi, et désespérez, si ma femme vous repousse, et qu’elle refuse de devenir votre maîtresse ! – Désespérez vous-même, répondit le colonel, si Angela vous repousse, vous qui avez causé son malheur, si elle vous rejette avec horreur pour se jeter avec délices dans mes bras. Désespérez vous-même en apprenant qu’un serment d’amour nous unira, que le bonheur couronnera nos longs désirs. Vous me nommez insensé ! Oh ! oh ! je ne voulais gagner que le droit de prétendre à votre femme ; j’étais déjà certain de son cœur ! Apprenez, chevalier, que votre femme m’aime, qu’elle m’aime inexprimablement ; je le sais. Apprenez que je suis ce Duvernet élevé avec Angela, attaché à elle par l’amour le plus ardent ; ce Duvernet que vous avez chassé par vos intrigues ! Hélas ! ce ne fut qu’au moment de la

mort de son père qu'Angela connut ce que je valais. Je sais tout. Il était trop tard ! Un démon ennemi me suggéra l'idée que le jeu pouvait me fournir l'occasion de vous perdre ; je m'adonnai entièrement au jeu. Je vous suivis jusqu'à Gênes, et j'ai réussi ! Allons, allons trouver votre femme !

« Le chevalier resta anéanti, frappé de mille coups de foudre. Ce secret si longtemps gardé se dévoilait enfin ; il vit toute la mesure des maux dont il avait accablé la malheureuse Angela. – Angela décidera, dit-il d'une voix sourde ; et il suivit le colonel qui marchait à grands pas vers sa demeure.

« En arrivant, le colonel saisit la sonnette ; mais le chevalier le repoussa. – Ma femme dort, dit-il, voulez-vous troubler son doux sommeil ? – Hum ! murmura le colonel, Angela a-t-elle jamais goûté un doux sommeil depuis que vous l'avez précipitée dans une vie aussi déplorable ?

« À ces mots, il voulut pénétrer dans la chambre ; mais le chevalier se jeta à ses pieds, et s'écria, au désespoir : – Soyez compatissant ;

maintenant que vous avez fait de moi un mendiant, laissez-moi ma femme ! – C’est ainsi que le vieux Vertua était à genoux devant vous, sans pouvoir vous attendrir, cœur de pierre ! Que la vengeance du ciel vous atteigne enfin !

« En parlant ainsi, le colonel se dirigea de nouveau vers l’appartement d’Angela. Le chevalier s’élança vers la porte, l’ouvrit, se précipita sur le lit où reposait sa femme, tira les rideaux et s’écria : Angela, Angela ! – Il se baissa vers elle, prit sa main, balbutia des mots entrecoupés, puis s’écria de nouveau d’une voix terrible : – Voyez ! vous avez gagné le cadavre de ma femme !

« Le colonel s’approcha, plein d’horreur. – Nul signe de vie. – Angela était morte, – morte.

« Le colonel se frappa violemment le front, laissa échapper un gémissement et disparut. – Jamais on n’a entendu parler de lui. »

Dès que l’étranger eut achevé son récit, il quitta le banc, sans que le baron, profondément ému, pût lui adresser une parole.

Peu de jours après, on trouva l’étranger mort dans sa chambre. Il avait été frappé d’un coup d’apoplexie. On découvrit, par ses papiers, que cet homme, qui se faisait nommer Baudasson, n’était autre que le malheureux chevalier de Ménars.

Le baron vit dans cette aventure un avertissement du ciel, qui lui avait envoyé le chevalier de Ménars pour le sauver au moment où il se précipitait dans l’abîme ; et il se promit de résister à toutes les séductions du bonheur au jeu.

Jusqu’à ce jour, il a fidèlement tenu parole.

La nuit du sabbat

Quelques affaires m’avaient appelé à Prague et m’y retenaient plus longtemps que je n’aurais voulu. Tous les agréments qu’offre cette ville ne parvenaient pas à me faire oublier ma jeune femme, que je n’avais pas quittée depuis cinq ans que nous étions mariés, et les deux enfants qu’elle m’avait donnés. Le jour et la nuit leur souvenir occupait ma pensée, et je maudissais les lenteurs qui s’opposaient à mon retour. Tous les époux ne sont pas aussi unis que nous l’étions, ma Fanny et moi : notre mariage avait été la conséquence d’une inclination naturelle, beaucoup plus que de calculs intéressés, et quiconque se trouve dans la même position que moi, comprendra, bien mieux que je ne saurais l’exprimer, quelle devait être mon impatience de retourner au sein de ma jeune famille.

Enfin mes affaires furent terminées vers la fin d’avril, et après avoir pris congé des amis et des connaissances que j’avais à Prague, je rentrai à l’hôtel pour régler mes comptes. Je voulais partir

le lendemain et je me proposais de prendre la poste pour arriver plus vite.

Le matin de ce jour, l'hôte vint me présenter son compte, et ne me trouvant pas assez d'argent en espèces pour le solder, je voulus changer un billet de banque. Je portai la main à ma poche pour y prendre mon portefeuille, mais, ô malheur ! ma poche était vide. Je cherchai dans toutes mes poches, dans ma malle, dans tous les tiroirs et les coins de ma chambre, ce fut en vain, mon portefeuille avait disparu. Il contenait deux mille thalers en papier (7500 francs), et ce n'était pas pour moi une petite somme. J'étais désespéré. – Voilà la vie ! m'écriai-je ; au moment où j'étais heureux à la pensée de revoir et d'embrasser ma femme et mes enfants, il faut qu'un sort malencontreux m'arrête encore ici pour tâcher de retrouver ce portefeuille. Il est perdu ou volé ! Il y a cent contre un à parier qu'on ne le rendra pas, et cependant je ne puis partir sans avoir fait tout ce qui est possible et raisonnable pour le ravoir. Hier soir je l'avais ; il était toujours dans la poche de mon surtout. S'il ne contenait que les lettres de ma Fanny, quelque pénible qu'il soit pour moi

qu’un étranger ait pu lire les épanchements de son cœur et connaître mes affaires les plus secrètes, je m’y résignerais pourvu que mon argent s’y trouvât. Mais que de chances pour qu’on se soit hâté de convertir en espèces tous ces billets qui étaient au porteur !

Perdant patience, je me mis à jurer comme un payen, quoique ce ne fût pas mon péché d’habitude. J’étais si peu maître de moi que, si le diable s’était offert à mes yeux, je crois que j’aurais fait un pacte avec lui pour ravoir mon portefeuille.

À cette pensée, je me rappelai une figure que j’avais vue huit jours auparavant, et qui m’avait paru celle du démon en personne. Je tressaillis, et cependant j’étais si désespéré, que je me dis : N’importe, si c’était lui, il serait le bienvenu s’il me rapportait mon portefeuille !

Au même instant, on frappa à la porte de ma chambre. – Oh ! oh ! pensai-je, le tentateur prendrait-il mes paroles au sérieux ? – Je courus à la porte ; je songeais à mon homme, et je m’attendais presque à le voir.

Ô surprise ! la porte s’ouvrit, et le même individu auquel je pensais entra en me faisant maintes salutations très révérencieuses.

Il faut que je dise où j’avais fait la connaissance de ce personnage, afin qu’on ne me prenne pas pour un homme à l’imagination exaltée.

Un soir j’étais allé au Casino de Prague, où l’un de mes amis m’avait déjà conduit. À une table du café, deux hommes étaient profondément absorbés par une partie d’échecs. Quelques jeunes gens, debout près de la fenêtre, se racontaient des histoires d’apparitions mystérieuses. Un petit homme, vêtu d’un habit écarlate, allait et venait dans la salle.

Je pris une gazette, mais quelque intérêt que je prisse à la guerre que l’Espagne soutenait contre Napoléon, mon attention était constamment détournée par le promeneur en habit rouge. Sans parler de la couleur tranchante de son costume, il y avait dans ses traits je ne sais quoi de repoussant, et dans ses gestes une raideur déplaisante. Il paraissait avoir de cinquante à

soixante ans ; sa taille était petite, mais son tempérament robuste. Des cheveux noirs et plats recouvraient sa large tête et s’avançaient en pointe sur son front. Son teint était basané, son nez court et retroussé, les pommettes de ses joues saillantes, sa physionomie dure et immobile ; seulement un éclair s’élançait de temps en temps de ses yeux noirs, recouverts de sourcils épais. Je n’aurais pas aimé à rencontrer un pareil homme seul sur une grande route. Je me figurais qu’il n’avait jamais ri de sa vie, et en cela, comme il arrive si souvent, quand on juge les hommes sur l’extérieur, je me trompais. Il écoulait la conversation des jeunes gens qui roulait sur les revenants, et il se mit la rire. Mais quel rire ! Un frisson me parcourut tout le corps en voyant les coins de ses lèvres se relever, ses narines se gonfler et ses yeux pétiller entre ses paupières à demi fermées. Je crus voir devant moi le diable riant à la vue des misérables qui tombent en enfer ! Je jetai involontairement un regard sur ses pieds pour voir si je ne rencontrerais pas le fameux pied de bouc ; et, en effet, son pied gauche, renfermé dans un brodequin, était ce

qu’on nomme vulgairement un *pied-bot*. Il boitait, et cependant il marchait si doucement, qu’on n’entendait point ses pas. Je tenais toujours la gazette devant moi, mais mes regards se portaient par-dessus pour observer ce merveilleux personnage.

Comme il passait devant la table d’échecs, un des joueurs dit d’un air triomphant à son adversaire : – Vous êtes perdu sans ressource ! L’habit rouge s’arrêta un instant, jeta un coup d’œil rapide sur le jeu et dit au vainqueur : – Vous êtes aveugle, au troisième coup vous serez mat. Le gagnant se mit à rire avec dédain ; le perdant remua la tête d’un air de doute, et au troisième coup, le premier fut en effet échec et mat.

Taudis que les joueurs replaçaient leurs pièces, un des jeunes gens dit à l’habit rouge : – Vous riez, monsieur, de ce que nous disons : vous n’avez pas l’air de croire aux esprits ; cependant si vous aviez lu Schelling...

– Bah ! votre philosophe Schelling n’est qu’un poète dupe de son imagination. Les philosophes

ne sont pas plus avancés aujourd'hui qu'autrefois : ce sont des aveugles qui disputent sur les couleurs, et des sourds sur l'harmonie.

Les jeunes gens forent choqués de ces paroles brutales ; il s'éleva un léger tumulte, pendant lequel l'habit rouge s'esquiva.

C'était la première fois que je le voyais, et je ne l'avais pas revu depuis ; mais cette figure infernale était restée gravée dans ma mémoire, au point que je craignais de la revoir, surtout en songe. Et cependant c'était cet homme même qui était là, devant moi, dans ma chambre, au moment où j'étais prêt à invoquer le diable pour qu'il me fît retrouver mon portefeuille.

J'ai dit qu'il s'était présenté avec une politesse obséquieuse. Ses paroles répondirent à l'humilité de ses salutations : – Pardonnez-moi si je vous dérange, me dit-il ; est-ce bien à M. Robert de Goldschmidt que j'ai l'honneur de parler ?

– C'est moi-même, lui répondis-je.

– Quelle preuve pouvez-vous m'en donner ?

– La demande est singulière, dis-je à part moi,

et ne peut venir que d’un employé de la police. Une lettre à mon adresse était sur la table, je la lui montrai. Elle était à demi déchirée.

– C’est bien, dit-il ; mais votre nom est si commun dans toute l’Allemagne que j’ai besoin de plus de détails. Il s’agit d’une affaire importante, pour laquelle je dois m’adresser à vous, et j’ai besoin de constater votre identité.

– Monsieur, dis-je, pardonnez-moi si je ne songe pas en cet instant aux affaires ; je suis sur le point de partir et j’ai encore mille choses à faire. Vous vous trompez aussi sur ma profession, car je ne suis ni marchand ni négociant.

Il me regarda de ses grands yeux. – Ah ! ah ! dit-il. Il garda alors quelques moments le silence, et sembla sur le point de se retirer. Mais il reprit : – Vous avez cependant fait des affaires de commerce à Prague. Votre frère qui habite Würtzbourg n’est-il pas sur le point de faire faillite ?

Je rougis et je tremblai, car personne au monde ne connaissait cette circonstance que mon frère et moi. L’étranger se mit à sourire d’un air

satisfait.

– Vous êtes encore dans l’erreur, lui répondis-je. J’ai plusieurs frères, mais aucun d’eux n’est à la veille d’un pareil malheur.

– Ah ! ah ! murmura mon interlocuteur, dont la physionomie restait impassible.

– Monsieur, lui dis-je avec une certaine impatience, car je n’aurais pas voulu pour tout au monde que la position embarrassée de mon frère fût connue ; on vous a mal adressé en vous envoyant chez moi. Si vous voulez me faire connaître l’objet de votre visite, je vous prie de vous hâter, car j’ai peu de temps à perdre.

– Je ne vous demande qu’un moment, me répondit-il. Ma visite a de l’importance. Mais vous me paraissez inquiet, quelque chose de désagréable vous serait-il arrivé ? Je suis étranger comme vous dans cette ville, où je ne suis que depuis douze jours. Votre figure m’inspire de la confiance, je vous demande de m’en accorder un peu. Auriez-vous besoin d’argent ?

Ces paroles, tout affectueuses qu’elles étaient,

contrastaient avec l’air sardonique de celui qui les prononçait. Je ne pouvais me défendre d’une crainte superstitieuse, et malgré moi l’idée me venait qu’il voulait acheter mon âme. Je lui répondis sèchement que je n’avais pas besoin d’argent. – Mais vous qui me faites des offres si généreuses, monsieur, oserai-je vous demander votre nom ?

– Mon nom ne fait rien à l’affaire, je suis un Manteuffel.

Ce nom, qui en allemand signifie *homme-diable*, et qui est celui d’une ancienne famille de Prusse, augmenta ma surprise et ma perplexité. J’ignorais s’il parlait sérieusement ou si, devinant mes craintes superstitieuses, il voulait s’en amuser.

En ce moment, on ouvrit la porte, et l’hôte entra tenant une lettre qui venait de la poste. Je la pris de ses mains.

– Lisez d’abord cette lettre, dit l’habit rouge, nous causerons ensuite. Cette lettre est sans doute de votre aimable Fanny.

Je fus plus interdit que jamais.

– Savez-vous enfin qui je suis et ce que je veux de vous ? me dit-il avec son rire infernal. J’avais envie de lui répondre : – Je vois bien que vous êtes Satan en personne, et que c’est mon âme que vous marchandez ; mais je me contins, et je gardai le silence. Alors il me dit que sachant que j’allais à Würtzbourg, et lui-même devant passer par cette ville, il venait m’offrir une place dans sa voiture. Je le remerciai et je lui dis que j’avais déjà arrêté des chevaux de poste. Il en parut contrarié, et comme vexé de ne pouvoir gagner ma confiance.

– Vous êtes bien peu sociable, me dit-il, cependant il faudra bien que je voie votre Fanny, Auguste et le petit Léopold. Ne voyez-vous donc pas que je vous veux rendre un service ? Parlez donc, dites-moi comment je pourrais vous être utile.

– En effet on pourrait en ce moment me rendre un grand service. J’ai perdu mon portefeuille ; si vous êtes sorcier, faites-le-moi retrouver.

– Il ne s’agit que d’un portefeuille ? Ce n’est

pas la peine ; n’avez-vous pas d’autre service à me demander ?

– Mais ce portefeuille contenait deux mille thalers en billets de banque, et de plus des papiers importants.

– Comment était ce portefeuille ?

– Couvert de soie verte, et orné de mon chiffre brodé. C’était un travail de ma femme.

– Alors l’enveloppe vaut plus que ce qu’il contient. – Il se mit encore à rire d’un air moqueur : Que me donnerez-vous, dit-il, si je répare cette perte ?

À ces mots, il me regarda fixement, comme s’il eût attendu pour réponse : Je vous donnerai mon âme ! Comme je gardais le silence, il porta la main à sa poche, et en tira mon portefeuille.

– J’ai trouvé le portefeuille hier, à quatre heures, sur le pont de la Moldau, me dit-il.

En effet, j’avais passé sur le pont à cette heure, et je me souvins d’avoir ouvert mon portefeuille en cet endroit.

– Comme je ne savais pas qui l’avait perdu,

ajouta-t-il, je l'ouvris et je lus les papiers pour en connaître le possesseur. Une carte m'apprit votre nom et votre domicile, je suis déjà venu hier, mais je ne vous ai pas trouvé.

J'aurais sauté au cou de l'habit rouge tant ma joie était grande ; elle éclatait en proportion de la vivacité de mon chagrin. Je me confondis en remerciements, mais sans m'écouter : – Bon voyage, me dit-il ; nous nous reverrons. Et il disparut.

Mon portefeuille étant heureusement retrouvé, je n'avais plus qu'à partir. Je payai l'hôte, et déjà je descendais l'escalier, suivi par mon domestique qui portait ma malle, lorsque je rencontrai mon frère qui montait les marches. Je remontai avec lui dans ma chambre ; et là il m'apprit qu'il avait arrangé ses affaires, et qu'il avait cru devoir venir lui-même à Prague pour me l'annoncer, sachant combien j'en serais heureux. Il se proposait de quitter le commerce, où, disait-il, l'on est sans cesse exposé à être millionnaire aujourd'hui, et ruiné demain ; où l'on est tantôt l'objet de la considération publique, tantôt en

butte aux outrages. Il devait se retirer dans notre ville.

Je conduisis mon frère dans quelques maisons, mais devinant mon impatience de revoir ma famille, il m'engagea lui-même à ne pas différer mon départ.

Je partis donc, je passai en route deux jours et une nuit ; mais la seconde journée était fort avancée sans que je fusse arrivé chez moi. En vain j'excitais le postillon par l'argent et les paroles ; la nuit s'avançait et j'étais encore loin de l'objet de mes désirs. Depuis près de trois mois, je n'avais pas vu Fanny ! Je tremblais de ravissement en songeant que bientôt je serais dans les bras de celle que j'aimais uniquement.

J'étais uni à elle non seulement par les liens religieux du mariage, mais encore par l'affection la plus tendre et la plus respectueuse. Je dois pourtant avouer que j'avais eu un premier amour ; mais celle qui en avait été l'objet m'avait été refusée par l'orgueil de ses parents. Elle s'appelait Julie, et avait été mariée à un riche gentilhomme polonais. On sait combien sont

fugitives les passions de la jeunesse qu’elle croit devoir être éternelles. Julie n’avait donc laissé qu’un souvenir bien effacé dans mon esprit. Mon cœur tout entier était à ma femme.

L’horloge de la ville sonnait une heure, lorsque ma chaise de poste entra dans les rues plongées dans le plus profond silence ; nous descendîmes à l’hôtel de la poste, où je laissai mon domestique avec mes effets, résolu à n’y venir passer le reste de la nuit, que si je ne trouvais personne chez moi levé pour m’attendre. Je me dirigeai vers l’extrémité du faubourg, où était située ma maison, ombragée par de grands arbres et reflétant par toutes ses fenêtres les rayons de la lune.

Tout y était livré au sommeil. Ô Fanny, que de douleurs tu m’aurais épargnées si tu avais veillé quelques heures de plus ! En vain je fis plusieurs fois le tour de la maison ; je n’y vis luire aucune lumière, et ne voulant pas troubler le repos des êtres qui m’étaient chers, j’allais me retirer, lorsque je m’aperçus qu’on avait négligé de fermer la porte d’un pavillon du jardin. À la

clarté de la lune, je vis sur le guéridon la corbeille à ouvrage de ma femme, et épars sur le plancher les joujoux de mes enfants. Mon cœur était heureux à la vue des objets qui éveillaient en moi les plus doux souvenirs et les plus tendres affections. Tout ce que j'avais de plus cher au monde avait donc passé l'après-midi en ce lieu, parlant probablement de mon arrivée prochaine. Que de douceur dans les sentiments qui gonflaient ma poitrine de bonheur, et que je plains ceux qui n'ont jamais goûté les joies de la famille. Un seul instant de cette calme et pure félicité dédommage bien de toutes les peines de la vie ! Ah ! si ceux que l'entraînement des passions, l'habitude du vice, ou des calculs égoïstes fait renoncer à la vie de famille, savaient quelle satisfaction un père digne de ce nom trouve dans l'accomplissement de ses devoirs, ils rougiraient d'une existence sans but, quand elle n'est pas malfaisante. Je m'assis sur un sofa, et je résolus d'y attendre le jour. La nuit était pure et douce, et le parfum des arbres en fleurs pénétrait jusqu'à moi.

Quand durant quarante heures on a été privé

de sommeil, on n’est pas difficile sur le choix de son lit. Je m’assoupis bientôt. Mais à peine avais-je fermé les yeux, que le craquement de la porte m’éveilla de nouveau. Je me levai et je vis entrer un homme. Ma première pensée fut de le prendre pour un voleur. Qu’on se figure mon étonnement, c’était l’habit rouge !

– D’où venez-vous ? lui demandai-je.

– De Prague. Je repars dans une demi-heure. Je voulais vous voir en passant, pour vous tenir parole. J’ai appris de votre domestique que vous veniez d’arriver, et je croyais trouver tout en mouvement dans votre maison. Vous n’avez pas dessein, je pense, de passer la nuit dans ce lieu humide ?

Je passai avec lui dans le jardin, tremblant malgré moi de tous mes membres, tant cette apparition me semblait étrange. Si j’avais pu croire à l’existence d’un Méphistophélès, j’aurais cru le voir devant moi. Je riais en moi-même de ma frayeur, et pourtant je ne pouvais pas m’en défendre. Le clair de lune, en projetant sur les traits de cet homme des ombres plus fortes,

rendait sa physionomie plus effrayante. Ses yeux lançaient des éclairs du fond de leurs sombres orbites.

– Vous m’avez fait l’effet d’un fantôme, lui dis-je. Comment avez-vous trouvé la porte de ce pavillon ? Vous savez tout !

Il se mit à rire de ce rire que j’ai déjà tâché de dépeindre. – Me connaissez-vous maintenant, me dit-il, et savez-vous pourquoi je suis ici ?

– Je ne le sais pas plus que lorsque vous étiez à Prague. Je croirais presque que vous êtes le diable en personne. Mais qui que vous soyez, vous m’avez rendu service, et mon bonheur est complet. Vous pouvez donc me faire des offres.

– Que vous êtes bon ! Pourquoi le diable ferait-il des offres à quelqu’un ? Autrefois on croyait en lui, et il ne pouvait gagner les âmes qu’en les achetant par les offres les plus séduisantes. Mais aujourd’hui qui est-ce qui croit au diable ? Il n’est pas besoin de tant de mystères pour attirer les gens en enfer ; ils y viennent bien tout seuls.

– Voilà bien un langage diabolique !

– Je dis la vérité, répondit l'homme rouge en riant, parce que personne n'y croit plus. Tant que la vérité a été sacrée pour les hommes, Satan a dû être le père du mensonge ; maintenant tout est changé : nous autres pauvres diables, nous prenons toujours le contre-pied de l'humanité.

– Alors, vous n'êtes pas mon adversaire, car je pense comme vous.

– Bien, vous êtes déjà à moi. Dès qu'on m'abandonne un seul cheveu, je tiens déjà toute la tête. Mais il fait froid ici, et la voiture est peut-être déjà attelée ; il faut que je parte, adieu.

Je l'accompagnai jusqu'à la poste où sa voiture était effectivement attelée.

– Si nous allions prendre congé l'un de l'autre auprès d'un bol de punch que j'avais commandé avant de me rendre chez vous ? me dit-il.

J'acceptai son invitation et je le suivis à l'hôtel. Le punch était prêt dans la salle commune. Nous trinquâmes et nous causâmes quelque temps tout en vidant nos verres. Pendant

que nous buvions, un étranger se promenait de long en large avec un air sombre ; c'était un vieillard de grande taille. Je remarquai des effets de voyageurs épars sur les chaises, entre autres un schall, un chapeau et des gants de femme. J'entendis l'étranger dire au valet qui venait chercher le bagage : – Quand ma femme viendra, dites-lui que je me suis couché, et que nous partirons au point du jour. Et il sortit, L'habit rouge se leva, monta en voiture, et comme je lui serrais la main, il me dit : – Nous nous reverrons encore. Le postillon fit claquer son fouet, et les chevaux partirent au grand trot.

Ne voulant pas retourner dans le pavillon de mon jardin, je demandai un lit à l'hôtel. En rentrant dans la salle, j'y trouvai une femme qui prenait le schall et les gants. Elle se retourna, et je reconnus Julie, celle que j'avais voulu épouser. Malgré l'espace de temps écoulé, et les nouveaux liens que nous avions contractés l'un et l'autre, toute sympathie n'était pas éteinte entre nous, et cette rencontre fortuite ne fut pas sans émotion ! Mais le sentiment du devoir, puissant sur tous les deux, et, pour ce qui me concernait, mon

attachement pour ma femme, combattirent l'influence des souvenirs, et tout se borna à un échange de civilités, chacun de nous comprimant le plus qu'il pouvait les sentiments qui agitaient son cœur. J'étais étonné qu'ils fussent encore si puissants, et je sentais combien la faiblesse humaine était en moi. Il me semblait que la conversation que je venais d'avoir avec l'homme rouge avait affaibli l'énergie morale qui devait me faire repousser sans hésiter toute mauvaise pensée.

Pendant que nous causions avec Julie, et que, peut-être à notre insu, quelque chose de nos anciens sentiments se peignait sur notre visage, quoique nos paroles fussent insignifiantes, la porte s'ouvrit tout à coup, et le vieillard entra en disant : – Qui donc est si tard avec toi, Julie ?

Me reconnaissant pour celui qui avait eu autrefois des prétentions à la main de sa femme, il se laissa emporter à un accès de jalousie, et saisissant Julie par ses longs cheveux, il la traîna sur le plancher, en s'écriant : – Malheureuse ! qu'as-tu fait ? J'allai au secours de cette femme si

injustement et si brutalement traitée. Le staroste me repoussa et me fit tomber. Je me relevai rapidement, mais il courut vers moi pour me terrasser de nouveau. Dans mon désespoir, je pris un couteau qui se trouvait sur la table et je le brandis au-devant de moi pour l'effrayer ; mais, dans sa rage aveugle, il me saisit à la gorge et s'efforça de m'étouffer. Je me servis alors de mon arme pour sauver ma vie, je l'atteignis ; il tomba aussitôt. Le couteau avait pénétré dans le cœur.

Julie tomba sans mouvement auprès de son mari. Je demeurai interdit, désespéré, ne sachant quel parti prendre. – Ô mes pauvres enfants ! ô malheureuse Fanny ! m'écriai-je, votre père est un assassin !

Le bruit de notre lutte avait réveillé les gens de la maison. J'entendis appeler, aller, venir, frapper aux portes. Il ne me restait d'autre chance de salut que la fuite. Je me hâtai donc de m'éloigner.

En descendant l'escalier, je songeai à courir chez moi pour aller réveiller ma femme et mes enfants et les presser encore une fois contre mon

cœur, avant de fuir dans le monde comme Caïn, pour échapper à la vindicte publique, mais voyant mes vêtements inondés du sang du staroste, je tremblais d'être découvert. La porte de la rue étant fermée, je fis le tour pour entrer dans le jardin par le pavillon. Comme je le traversais pour entrer dans la maison, j'entendis des cris de gens qui approchaient ; je me hâtai alors de gagner les champs, ce qui m'était facile, puisque ma maison était à l'extrémité du faubourg. J'ouvrais la porte qui donnait dans la campagne, lorsque je me sentis arrêté par mon habit. Perdant la tête, et voulant me sauver à tout prix, je jetai au milieu de plusieurs tas de foin le flambeau que j'avais allumé. Comme je l'espérais, on me lâcha pour éteindre le feu.

Je courais comme un insensé à travers champs, franchissant les fossés et les haies, n'espérant plus revoir ma famille, et ne pensant à rien autre qu'à me sauver, tant l'instinct de la conservation est puissant. Quand je m'aperçus que je n'étais plus poursuivi, je m'arrêtai pour reprendre haleine, et ce ne fut qu'alors que je pus réfléchir un peu à ma position. J'avais peine à

croire à la réalité des événements qui venaient de se précipiter en si peu d'instants, mais comment en douter, quand je voyais malgré l'obscurité mes habits tachés et que je les sentais tout humides du sang du staroste ? J'étais glacé d'horreur à cet aspect.

Si j'avais eu encore une arme dans les mains, si une eau profonde se fût trouvée sur mon passage, j'eusse assurément mis fin à mes jours.

Ruisselant de sueur, hors d'haleine, les genoux tremblants, je me remis à fuir. De temps en temps, j'étais obligé de m'arrêter pour prendre des forces ; plusieurs fois je fus près de succomber de faiblesse.

C'est ainsi que j'arrivai au village le plus proche, sur la route. Tandis que je délibérais si je devais aller plus loin ou attendre que la lune fût levée, les cloches de la ville commencèrent à sonner, et bientôt celles de toutes les communes environnantes leur répondirent : c'était le tocsin.

Mon cœur se déchirait à chaque son apporté par le vent. Je regardai autour de moi ; une gigantesque colonne de fumée s'élevait de

l’enceinte de ma ville natale et montait jusqu’aux nues, et c’était moi qui étais l’incendiaire ! Ô ma femme ! pensais-je, ô mes enfants ! quel réveil votre père vous a préparé !

Comme si j’étais emporté par un être invisible, ma course recommença avec une rapidité sans égale. Je traversai d’un trait le village, et je me dirigeai vers un bois voisin, heureux de me dérober dans son obscurité à la lueur sinistre de l’incendie, qui, brûlant derrière moi, projetait mon ombre en avant, me rappelant ainsi le double crime dont j’étais coupable.

Lorsque je fus parvenu dans un fourré très sombre, je tombai sur le sol, épuisé par mes émotions et par la fatigue d’une course si longue et si rapide. Je frappais la terre de mon front, j’arrachais convulsivement les herbes avec mes mains, j’aurais voulu mourir et je ne le pouvais pas.

– Me voilà donc assassin et incendiaire, parce que j’ai eu un instant une mauvaise pensée ! Oh ! l’habit rouge avait raison ! donnez-moi un cheveu et bientôt j’aurai toute la tête ! Quelle fatale

rencontre que celle de cet homme ! Sans lui je n'aurais pas revu Julie, d'anciens souvenirs ne se seraient pas réveillés, une passion éteinte et autrefois innocente ne se serait pas rallumée, et n'aurais pas excité des pensées coupables, je n'aurais pas commis un meurtre, mis le feu à ma ville natale ; je ne serais pas ici en proie au désespoir, en horreur à moi-même et maudit de tous !

Cependant les cloches continuaient à résonner, et mon effroi allait croissant. Je me félicitais que le jour ne fût pas venu. Je pouvais encore espérer de m'éloigner avant que l'aurore eût paru. Mais mes pleurs coulèrent en abondance en songeant que le jour qui allait se lever, était le premier mai, la fête de Fanny ; ce jour que je célébrais chaque année au sein de ma famille, entouré de tous mes amis ! Une autre pensée me vint aussitôt. Cette nuit, la veille de mai, c'était aussi la nuit de Walpurgis ! la nuit du sabbat : – Singulière destinée ! les anciennes superstitions la regardent comme la nuit terrible où les esprits sortent de leurs tombeaux, et où le diable et ses acolytes viennent célébrer le sabbat au sommet de la

montagne du Blocksberg[*]. Les singuliers discours de l'habit rouge me revinrent en mémoire. Dans l'égarement de mon esprit, je lui aurais donné mon âme, quand même il aurait été le diable en personne, pourvu qu'il m'eût rendu ma vie paisible au milieu de ma femme et de mes enfants.

Cependant les cloches continuaient à faire entendre le son lugubre du tocsin. Le jour commençait à poindre, et la lueur de l'incendie parvenait encore jusqu'à moi à travers les branches des arbres, mêlée aux premiers rayons de l'aurore. La fraîcheur matinale se faisait sentir, et tout annonçait la venue du jour ; je songeai à m'éloigner encore davantage du théâtre de mes crimes. Quittant mon sombre asile, je marchai à travers les broussailles jusqu'à ce que je fusse arrivé sur la grande route. Là une clarté plus grande me montra mon habit couvert du sang du

---

[*] Selon une superstition populaire en Allemagne, les sorciers viennent, dans la nuit du 30 avril au 1er mai, tenir leur grande assemblée sur cette montagne qui est la plus haute de la chaîne du Harz.

staroste ; je me hâtai de m’en dépouiller, et de le cacher dans les grandes herbes du bois. J’essuyai mes mains aux feuilles des arbustes couvertes de rosée, et je m’élançai ainsi à demi vêtu, marchant à grands pas comme un insensé. Mon idée était de dire au premier paysan que je rencontrerais que j’avais été dévalisé par des voleurs, et de lui proposer de me vendre une blouse qui m’aurait bien déguisé. J’aurais pu parvenir à une ville sans être reconnu, et je m’y serais fixé. Je me rappelai alors que j’avais laissé dans l’habit que je venais d’abandonner, mon portefeuille, qui contenait tous mes billets de banque.

Je m’arrêtai indécis. Je voulus un instant retourner et chercher mon portefeuille ; mais le sang du staroste ! Je n’aurais pas consenti à le revoir, pour un million. Et retourner le long de la route où s’offrirait sans cesse devant mes yeux le tableau de l’incendie... Non, plutôt les flammes de l’enfer ! – Je me remis à fuir.

– Tout à coup j’entendis le roulement d’une voiture. Je me jetai dans le bois d’où je pouvais tout observer. Je tremblais comme une feuille.

Une lourde calèche, chargée de bagage, s’avançait lentement. Un homme assis dans la voiture dirigeait les chevaux. Il retint les rênes et les arrêta presque en face de moi. Il descendit, fit le tour de la voiture, l’examina avec attention ; puis il s’éloigna et entra dans la partie du bois qui bordait le côté opposé de la route.

L’idée me vint que si je pouvais me servir de cette voiture pour rendre ma fuite plus rapide, j’étais sauvé. Mes jambes commençaient à refuser le service. J’y trouverais sans doute des vêtements : j’y vis un secours du ciel dont il fallait se hâter de profiter. Je m’élance d’un bond sur la route, et d’un autre bond dans la voiture. Je saisis les rênes, et je fais retourner les chevaux du côté opposé à la ville. Le maître de la voiture sort du bois, au moment où je levais le fouet pour faire marcher les chevaux ; il se précipite à leur tête pour les retenir. Je redouble les coups de fouet, les chevaux partent au galop, et le voyageur tombe sous leurs pieds. J’entendis ses cris : c’était une voix connue et chère ; j’arrête la voiture, mais trop tard ; je me penche hors de la portière : hélas ! mes oreilles ne m’avaient pas

trompé ; ma nouvelle victime était mon propre frère, mon frère qui, ayant terminé ses affaires à Prague, venait, comme il me l'avait promis, se fixer auprès de moi.

J'étais anéanti, comme si la foudre m'avait frappé. Ma victime respirait encore. Je me traînai péniblement vers elle. Je me jetai sur le corps de mon malheureux frère. Une des roues avait écrasé sa poitrine. Je l'appelai d'une voix tremblante. Il ne m'entendait plus ; il avait cessé de souffrir.

Je baisais encore le front glacé de mon frère lorsque j'entendis des voix dans la forêt. Je me levai plein d'effroi, et je m'enfonçai du côté opposé dans les taillis, abandonnant le cadavre, auprès des chevaux et de la voiture. L'instinct de mon salut me faisant seul agir, tout le reste était mort en moi. – Je me dirigeais dans mon trouble, à travers les épines et les ronces, vers les lieux où la végétation était plus touffue, et cent voix faisaient retentir ces mots à mes oreilles : Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ?

Épuisé, je m'assis sur un rocher, au milieu du bois. Le soleil s'était levé sans que je l'eusse

aperçu. Une nouvelle vie animait la nature. La terrible nuit de Walpurgis était passée, mais les fantômes qu'elle avait évoqués étaient toujours présents à ma pensée. Je voyais la douleur et la honte de ma famille, et en perspective le bourreau et l'échafaud. La vie m'était odieuse, je regrettais de n'être pas allé dire un dernier adieu à ma femme et à mes enfants, après mon premier crime, pour me donner la mort après. Je ne serais pas devenu incendiaire et meurtrier de mon frère.

Un meilleur sentiment me fit repousser l'idée du suicide. Je résolus de me livrer à la justice eu avouant mes crimes. Avant de subir ma peine, il me serait permis de revoir ma femme et mes enfants, de leur donner mes conseils, et de leur faire mes derniers adieux.

Cette résolution ayant un peu calmé mon trouble, je me levai et me remis en marche sans savoir de quel côté je me dirigeais.

Le bois s'étendait autour de moi. Après une longue marche, une autre route s'offrit à mes regards ; je la suivis sans penser où elle me conduisait.

Un trépignement de chevaux se faisait entendre. L’amour de la vie se réveilla en moi. Je précipitai mes pas, et je ne tardai pas à arriver au détour de la route où j’aperçus devant moi une voiture renversée dont la roue était brisée, et à mon grand effroi, – ou à mon grand ravissement, – l’habit rouge debout près des chevaux.

En m’apercevant, il se mit à rire de la façon que je connaissais : – Soyez le bienvenu, me dit-il ; n’ai-je pas dit que nous nous reverrions ? J’ai attendu ici une partie de la nuit. Mon postillon est retourné à la ville pour aller chercher du secours, et il ne revient pas.

– Il a sans doute été retenu, lui répondis-je, car toute la ville est en feu.

– Je le pensais, reprit-il, en voyant cette lueur rougeâtre au ciel. Mais que faites-vous dans ce bois ? Que venez-vous faire ici ? Pourquoi n’aidez-vous pas à éteindre l’incendie ?

– Un feu bien plus ardent brûle en moi-même, et il m’est impossible de l’éteindre ! Je suis un affreux criminel ; en quelques heures depuis que vous m’avez quitté, je suis devenu époux

infidèle, assassin, incendiaire, fratricide ! Sauvez-moi, si vous le pouvez ; j’ai commis tous ces forfaits, et cependant j’en suis innocent : mon cœur, ni ma volonté n’y ont point eu de part.

Ces paroles déplurent à l’habit rouge ; ses sourcils se froncèrent, et il frappa du pied ; il garda le silence. Le récit que je lui fis des événements de la nuit ne troubla pas son calme.

– Savez-vous enfin qui je suis, et ce que je veux de vous ? me dit-il.

– Mon âme sans doute ! m’écriai-je. Oui, vous êtes celui que je soupçonnais !

– Qui donc ?

– Le diable !

– Tombe donc à mes pieds et adore-moi ! me cria-t-il d’une voix terrible.

Je me prosternai à ses pieds, les mains jointes ; j’avais perdu la tête. Je lui dis : – Sauvez-moi ! Sauvez ma femme et mes enfants ! Ils sont innocents. Donnez-nous un désert où nous puissions vivre en paix. Mais effacez de mon esprit le souvenir de cette nuit, ou laissez-moi

mourir !

Comme je parlais ainsi, il leva son pied-bot avec mépris, et me frappa si rudement que je tombai en arrière tout étourdi de ma chute. Je me relevai. Je voulus renouveler ma prière ; mais il m’interrompit en disant : – Voilà les hommes dans toute la plénitude de leur fière raison ! Voilà les philosophes qui ne croient pas au démon, et qui nient l’éternité ! Ils couronnent leurs œuvres en adorant Satan !

– Satan ! Satan ! je te reconnais, m’écriai-je avec fureur. Ton cœur de fer ignore la douce pitié. Mais je n’attends pas de compassion de toi, qui ne connais que le plaisir du mal. Je veux acheter ta protection, l’acheter au prix de mon âme. Elle pourrait encore t’échapper par le repentir ; ma volonté te l’assure.

Il me répondit d’un air sombre : – Non, Monsieur, vous vous trompez, je ne suis pas le démon, je suis un homme comme vous. Vous étiez un criminel, maintenant vous êtes un fou. Quiconque renonce à sa foi, renonce bientôt à sa raison. Vous n’avez pas de secours à attendre de

moi, quand même je pourrais vous en donner : je vous méprise trop. Qu'ai-je à faire de votre âme ! Elle appartient à Satan, qui n'a pas un sou à donner pour l'avoir.

Honteux de mon abaissement inutile, irrité de la froide ironie qui me repoussait, désespéré de voir s'évanouir le secours que j'espérais, j'étouffais et je ne pouvais parler. Enfin je lui dis d'une voix entrecoupée : – Qui que vous soyez, sauvez-moi, car vous êtes la cause de mon malheur. Si vous n'étiez pas venu dans ce pavillon où je reposais paisiblement ; si vous ne m'aviez pas arraché à mon sommeil, rien de tout cela ne serait arrivé.

– Mais vous ai-je réveillé pour commettre l'incendie, le meurtre et le fratricide ? Ne pouviez-vous pas penser à l'arrivée du staroste, lorsque vous causiez avec sa femme ; aux horreurs de l'incendie en mettant le feu à une meule pour assurer votre fuite ; au vol, à l'homicide, en lançant des chevaux sur le corps de votre frère ?

Je vis alors toute l'étendue de mes crimes, je

m’écriai, plein de désespoir : – Oh ! jusqu’à cette nuit fatale, j’avais été plein de probité, bon père, époux fidèle, et maintenant me voici sans amis, sans repos, sans honneur !

– Monsieur, je dois encore vous faire sentir combien vos paroles sont fausses. Vous n’êtes pas devenu ce que vous êtes en une seule nuit. Vous portiez en vous le germe de tous vos crimes ; il ne vous manquait que l’occasion de développer vos mauvais penchants.

– Trêve de récriminations ! m’écriai-je. Refuserez-vous de me sauver de la mort, de sauver ma femme et mes enfants du déshonneur et du désespoir ? Voyez mon repentir ! Voyez dans quel abîme de maux un seul instant de faiblesse m’a précipité !

– Vous reconnaissez bien tard que la faiblesse est l’aliment des mauvaises actions. Celui qui ne combat pas, dès qu’ils se montrent, les mauvais penchants inhérents à la nature humaine déchue par la faute du premier homme, peut arriver jusqu’au dernier degré du crime. Je veux vous sauver, mais pour cela il faut que vous le vouliez

vous-même. Me connaissez-vous à présent et comprenez-vous ce que je veux de vous ?

Tandis qu'il parlait ainsi, il me semblait que son habit rouge brillait comme une flamme, et qu'une nuée se formait autour de lui. Mille nuances éclatantes se succédaient devant mes yeux affaiblis. Enfin tout s'éteignit. Je tombai en faiblesse. Je ne vis plus rien de ce qui se passait autour de moi. Tout à coup je sentis imprimer sur mes lèvres un baiser.

Ce baiser me rappela sur la terre ; je ne pus d'abord ouvrir les yeux, mais, j'entendis un bruit de pas autour de moi.

En ce moment une douce haleine rafraîchit mes joues brûlantes et un second baiser effleura mes lèvres. Le sentiment de la vie renaissait en moi. Mon esprit flottait encore entre le rêve et la réalité. Peu à peu mes sensations devinrent plus nettes, et la volonté reprit sur elles l'empire que suspend le sommeil.

Je me sentis couché sur un sofa d'une manière incommode, et je fis un effort pour changer de position. Enfin j'ouvris les yeux, et je vis devant

moi ma femme, ma chère Fanny dont les baisers m'avaient réveillé. Mes enfants poussaient de hauts cris de joie à ma vue, et tout ce monde m'accablait de ses caresses, Fanny me reprochait doucement de lui avoir caché mon retour et d'avoir passé la nuit dans ce lieu, où l'on ne m'avait trouvé que par hasard. Je ne pouvais en croire mes sens. Les hallucinations de cette terrible nuit de Walpurgis étaient encore présentes à mes yeux et à mes oreilles. Cependant en voyant la corbeille de ma femme sur la table et les joujoux de mes enfants épars sur le plancher, dans la position où je les avais vus quand je m'étais endormi sur le sofa, je revenais peu à peu au sentiment de la réalité.

– Pourquoi avoir passé la nuit sur ce sofa ? me dit Fanny. Pourquoi ne nous avoir pas éveillés ? avec quelle joie nous serions accourus pour te recevoir !

– Quoi ! lui dis-je, joyeusement surpris, vous avez donc passé paisiblement cette nuit ?

– Que trop paisiblement ! dit Fanny. Si j'avais pu me douter que tu étais ici, je me serais glissée

vers toi comme un spectre. Ne sais-tu pas que c'était la nuit de Walpurgis, où les sorciers font leur sabbat ?

– Je ne le sais que trop ! dis-je en me frottant les yeux, et en me tâtant pour m'assurer que j'étais bien éveillé.

Je pressai alors l'aimable Fanny contre mon cœur, je pris mes enfants sur mes genoux, et j'éprouvai, plus vivement que jamais, le bonheur de posséder un cœur pur et une bonne conscience. – Un nouveau monde s'ouvrait pour moi, et parfois il me semblait que je rêvais encore. J'éprouvais de temps en temps le besoin de jeter un regard sur les toits paisibles de notre petite ville, pour m'assurer que je n'avais pas porté la flamme dans son sein.

Jamais je n'avais eu un songe aussi complet et aussi terrible.

Nous rentrâmes dans la maison. Quand mes effets eurent été apportés de l'hôtel, je montai à la chambre de ma femme, chargé de jouets et de cadeaux que j'avais apportés de Prague. Je trouvai Fanny entourée de ses enfants. Je les

serrai dans mes bras, et je dis à ma femme en lui offrant les présents qui lui étaient destinés : – Fanny, c’est aujourd’hui ta fête !

– Ce sera un bien plus beau jour, cette année, puisque ce sera aussi le jour de ton retour. J’ai invité tous nos amis à passer avec nous cette journée ; tu nous raconteras en détail tout ce qui t’est arrivé.

Mon rêve épouvantable pesait tellement sur mes souvenirs que je crus devoir chercher un soulagement en le racontant. Fanny, qui m’écoutait avec une profonde attention, fut vivement impressionnée de mon récit : – C’est à croire aux sorcelleries de la nuit de Walpurgis, dit-elle en souriant. Remercie Dieu de t’avoir envoyé ce rêve pour te servir de leçon. Les rêves nous dévoilent souvent l’état de notre âme, bien mieux que ne le feraient de profondes méditations. Ton bon ange t’a déroulé les conséquences que peut avoir un moment de faiblesse.

Cependant, un incident, qui en toute autre circonstance aurait passé inaperçu, vint ajouter

encore à l’impression que m’avait faite le rêve de cette terrible nuit.

Ma femme avait invité quelques-uns de nos amis de la ville à assister à sa petite fête. La beauté du jour nous avait engagés à nous mettre à table dans la salle haute du pavillon du jardin. – La nuit des sorciers s’était déjà effacée de ma mémoire par les douceurs de la réalité.

On vint m’annoncer qu’un étranger demandait à me parler ; il se nommait le baron Manteuffel de Drostow. Fanny vit mon effroi.

– Voici ton tentateur, me dit-elle ; tu ne vas pas trembler, j’espère ? La tentation est-elle à craindre à côté de moi ?

Le visiteur était resté au rez-de-chaussée du pavillon. Je descendis pour le recevoir, et je trouvai l’habit rouge de Prague assis sur le même sofa où j’avais eu le rêve épouvantable. Je ne pus m’empêcher de tressaillir. Lui se leva, et après m’avoir salué comme une ancienne connaissance, il me dit : – Je tiens la promesse que je vous ai faite. J’ai voulu connaître cette aimable Fanny dont j’ai lu les lettres. Je vous amène de plus mon

frère et sa femme qui vous connaît déjà. Je les ai rencontrés à Dresde, et nous continuons notre voyage ensemble.

Tandis que je le remerciais poliment de sa visite, je vis entrer un homme d'une tournure distinguée et d'une forte corpulence, en compagnie d'une dame en habit de voyage. Nouvelle émotion plus vive encore. C'était Julie, la femme du staroste.

Les femmes sont plus habiles que nous à contenir l'expression de leurs sentiments intérieurs. Une légère pâleur parut un instant sur son visage et aussitôt elle se remit, et répondit avec aisance à mes politesses un peu embarrassées. J'engageai mes nouveaux hôtes à prendre part à notre repas de famille. Ils acceptèrent, et je leur présentai ma femme.

Le baron de Manteuffel dit à Fanny :

– Je vous ai déjà connue à Prague, madame, lorsque je surpris, bien involontairement, les petits secrets que vous confiiez à votre époux.

– Je sais tout, dit Fanny, vous avez payé ces

confidences de quelques milliers d’écus ; mais vous n’en êtes pas moins un méchant homme, car vous avez causé à mon mari un cauchemar terrible.

– Et ce n’est pas tout encore, Fanny, dis-je à mon tour, car si tu vois devant toi le tentateur, voici l’objet de la tentation. À ces mots je lui présentai Julie, l’épouse du staroste.

Fanny se troubla un instant, mais elle se remit bientôt. Elle embrassa Julie comme une sœur, et la fit asseoir auprès d’elle, d’un côté, et l’habit rouge de l’autre.

Fanny et Julie se comprirent aux premiers mots qu’elles échangèrent ; elles eurent mille choses à se dire et firent de moi l’objet de leurs attaques. Pour moi, c’était chose étrange de voir ces deux femmes l’une auprès de l’autre.

J’appris bientôt de Julie qu’elle était très heureuse. Elle aimait beaucoup son mari ; et avait, pour le baron son beau-frère, un attachement respectueux. Celui-ci, retiré dans une terre qu’il possédait en Pologne auprès de celle de son mari, s’y livrait à des études

philosophiques et à des travaux agricoles. Il répandait ses bienfaits sur tous les malheureux des environs. Julie en parlait avec enthousiasme.

Je racontai mon rêve au baron. – Monsieur, me dit-il après un silence prolongé, ce rêve contient des enseignements profonds. On pourrait en tirer des conséquences psychologiques bien intéressantes.

Nous achevâmes la journée en jouissant d'un vrai bonheur. Les voyageurs se remirent en route, nous nous fîmes les adieux les plus affectueux, mais aucun de nous n'osa dire : Au revoir.

Le Sanctus

Le docteur secoua la tête d'un air mécontent. – Quoi ! s'écria le maître de chapelle en s'élançant de sa chaire, quoi ! le catarrhe de Bettina aurait-il quelque chose d'inquiétant ?

Le docteur cogna deux ou trois fois de son jonc d'Espagne sur le parquet, prit sa tabatière, la remit dans sa poche sans prendre de tabac, leva les yeux au plafond comme pour en compter les solives, et toussa sans prononcer une parole. Cela mit le maître de chapelle hors de lui, car il savait déjà que la pantomime du docteur disait clairement : – Le cas est fâcheux : je ne sais qu'y faire, et je tâte en aveugle comme le docteur de Gil-Blas de Santillane.

Mais voyons, parlez clairement, et dites-nous, sans tous ces airs d'importance, ce qu'il en est du rhume que Bettina a gagné en négligeant de se couvrir de son châle au sortir de l'église. Il ne lui en coûtera pas la vie, à cette pauvre petite, j'imagine. – Oh ! nullement, dit le docteur en reprenant sa tabatière et y puisant cette fois,

nullement ; mais il est plus que probable qu'elle ne pourra plus chanter une note dans toute sa vie.

À ces mots, le maître de chapelle enfonça ses dix doigts dans ses cheveux avec un tel désespoir qu'un nuage de poudre se répandit autour le lui ; il parcourut la chambre dans une agitation extrême, et s'écria : – Ne plus chanter ! ne plus chanter ! Bettina ne plus chanter ! Toute ces charmantes canzonnettes, ces merveilleux boleros, ces ravissantes seguidillas, qui coulaient de ses lèvres comme des ruisseaux de miel ; tout cela serait mort ? Elle ne nous ferait plus entendre ces doux *agnus*, ces tendres *benedictus ?* Oh ! oh ! – Plus de *miserere* qui vous purgeaient de toutes les idées terrestres, et qui m'inspiraient un monde entier de thèmes chromatiques ? – Tu mens, docteur, tu mens ! l'organiste de la cathédrale, qui me poursuit de sa haine depuis que j'ai composé un *qui tollis* à huit voix, au ravissement de l'univers entier, t'a séduit pour me nuire ! Il veut me pousser au désespoir, pour que je n'achève pas ma nouvelle messe ; mais il ne réussira pas ! Je les porte là, les *solo* de Bettina (il frappa sur sa poche) ; et demain, tout à

l’heure, la petite les chantera d’une voix plus argentine que la clochette de l’église.

Le maître de chapelle prit son chapeau et voulut s’éloigner ; le docteur le retint en lui disant avec douceur : – J’honore votre enthousiasme, mon digne ami, mais je n’exagère en rien, et je ne connais nullement l’organiste de la cathédrale, quel qu’il soit. Depuis le jour où Bettina a chanté les *solo* dans les *Gloria* et les *Credo*, elle a été atteinte d’une extinction de voix qui défie tout mon art, et me fait craindre, comme je l’ai dit, qu’elle ne chante plus. – Très bien ! s’écria le maître de chapelle, comme résigné dans son désespoir, très bien ! Alors, donnez-lui de l’opium, – de l’opium, et si longtemps de l’opium qu’elle finisse par une douce mort ; car si Bettina ne chante plus, elle ne doit plus vivre : elle ne vit plus que pour chanter ; elle n’existe que dans son chant ! Céleste docteur, faites-moi ce plaisir ; empoisonnez-la plutôt. J’ai des connexions dans le collège criminel ; j’ai étudié avec le président à Halle ; c’était un excellent cor, et nous concertions toutes les nuits avec accompagnement obligé de chats et de chiens !

Vous ne serez pas inquiété à cause de cela, je vous le jure ; mais empoisonnez-la, je vous en prie, mon bon docteur. – Quand on a déjà atteint à un certain âge, dit le docteur, quand on en est venu à porter de la poudre depuis maintes années, on ne crie pas ainsi ; on ne parle pas d'empoisonnement et de meurtre : on s'assied tranquillement dans son fauteuil et on écoute son docteur avec patience.

Le maître de chapelle s'écria d'un ton lamentable : – Que vais-je entendre ? et fit ce que le docteur lui ordonnait . – Il y a, dit le docteur, il y a en effet, dans la situation de Bettina, quelque chose de bizarre, je dirais même de merveilleux. Elle parle librement, avec toute la puissance de son organe ; elle n'a pas seulement l'apparence d'un mal de gorge ordinaire, elle est même en état de donner un ton musical : mais dès qu'elle veut élever sa voix jusqu'au chant, un je ne sais quoi inconcevable étouffe le son, ou l'arrête de manière à lui donner un accent mat et catarrhal, et à ne lui laisser en quelque sorte que l'ombre de lui-même. Bettina, monsieur, compare très judicieusement son état à un rêve dans lequel on

s’efforce en vain de planer dans les airs. Cet état négatif de maladie se rit de ma science et de tous les moyens que j’emploie. L’ennemi que je combats m’échappe comme un spectre. Et vous avez eu raison de dire que Bettina n’existe que dans son chant, car elle meurt déjà d’effroi en songeant qu’elle pourra perdre sa voix ; et cette affection redoublant son mal, je suis fondé à croire que toute la maladie de la jeune fille est plutôt psychique que physique. – Très bien, docteur ! s’écria un troisième interlocuteur qui était resté dans un coin, les bras croisés, et que nous désignerons sous le nom du voyageur enthousiaste ; très bien, mon excellent docteur ! vous avez touché du premier coup le point délicat ! la maladie de Bettina est la répercussion physique d’une impression morale ; et, en cela, elle n’est que plus dangereuse. Moi seul, je puis tout vous expliquer, messieurs ! – Que vais-je entendre ! dit le maître de chapelle d’un ton encore plus lamentable. Le docteur approcha sa chaise du voyageur enthousiaste, et le regarda en souriant ; mais le voyageur, levant les yeux au ciel, commença sans regarder le docteur ni le

maître de chapelle. – Maître de chapelle ! dit-il, je vis une fois un petit papillon bariolé qui s'était pris dans les fils de votre double clavicorde. La petite créature voltigeait gaiement de côté et d'autre, et ses ailerons brillants battaient tantôt les cordes supérieures, tantôt les cordes inférieures, qui rendaient alors tout doucement des sons et des accords d'une délicatesse infinie, et perceptibles seulement pour le tympan le plus exercé. Le léger insecte semblait voluptueusement porté par les ondulations de l'harmonie ; il arrivait quelquefois cependant qu'une corde, touchée plus brusquement, frappait comme irritée les ailes du joyeux papillon dont les couleurs étincelantes s'éparpillaient aussitôt en poussière ; mais il continua de voltiger gaiement, jusqu'à ce que, froissé, blessé de plus en plus par les cordes, il allât tomber sans vie dans l'ouverture de la table d'harmonie, au milieu des doux accords qui l'avaient enivré. – Que voulez-vous dire par ces paroles ? demanda le maître de chapelle. – Faites-en l'application, mon cher ami. J'ai réellement entendu le papillon en question jouer sur votre clavicorde, mais je n'ai

voulu qu'exprimer une idée qui m'est revenue en entendant le docteur parler du mal de Bettina. Il m'a toujours semblé que la nature nous avait placés sur un immense clavier dont nous touchons sans cesse les cordes ; les sons et les accords que nous en tirons involontairement nous charment comme notre propre ouvrage ; et souvent nous mettons les cordes si rudement en jeu, d'une façon si peu harmonique, que nous tombons mortellement blessés par leur répulsion. – C'est fort obscur ! dit le maître de chapelle. – Oh ! patience ! s'écria le docteur en riant. Il va se remettre en selle sur son *dada*, et partir en plein galop pour le pays des pressentiments, des sympathies, et des rêves, où il ne s'arrêtera qu'à la station du magnétisme. – Doucement, doucement, mon sage docteur, dit le voyageur enthousiaste ; ne vous moquez pas de choses dont vous avez reconnu vous-même la puissance. N'avez-vous pas dit tout à l'heure que la maladie de Bettina est un mal tout psychique ? – Mais, dit le docteur, quel rapport trouvez-vous entre Bettina et le malheureux papillon ? – Si on voulait tout examiner en détail, et passer en revue

jusqu’au moindre grain de poussière, ce serait un travail fort ennuyeux ! dit le voyageur enthousiaste. Laissons les cendres du papillon reposer au fond du clavicorde.

Lorsque je vins ici l’année dernière, la pauvre Bettina était fort à la mode ; elle était recherchée, comme on dit, et on ne pouvait boire du thé sans entendre Bettina chanter une romance espagnole, une canzonnette italienne ou une romance française dans le goût de *Souvent l’amour*, etc. Je craignais vraiment que la pauvre enfant ne pérît dans l’Océan de thé qu’on lui versait. Cela n’arriva pas, heureusement ; mais il arriva une autre catastrophe.

– Quelle catastrophe ? s’écrièrent le docteur et le maître de chapelle. – Voyez-vous, messieurs, continua l’enthousiaste, la pauvre Bettina est ensorcelée, comme on dit ; et, quoi qu’il m’en coûte de l’avouer, je suis, moi, l’enchanteur qui ai accompli l’œuvre ; et, semblable à l’élève du sorcier, je n’ai pas assez de science pour détruire ce que j’ai fait. Folies ! folies ! s’écria le docteur en se levant. Et nous sommes là à l’écouter

tranquillement, tandis qu'il nous mystifie ! – Mais, au nom du diable, la catastrophe ! la catastrophe ! reprit le maître de chapelle. – Silence, messieurs ! dit l'enthousiaste ; je vous dirai tout. Prenez, au reste, ma sorcellerie pour une plaisanterie, si vous voulez ; je n'éprouverai pas moins le chagrin d'avoir été, sans le vouloir et sans le savoir, le moteur du mal de Bettina ; d'avoir servi aveuglément de conducteur au fluide électrique qui... – Hop ! hop ! hop ! dit le docteur en galopant sur sa canne ; le voilà parti, et sa monture caracole déjà, – Mais l'histoire ! l'histoire ! s'écria le maître de chapelle. – Vous vous souvenez avant tout, maître de chapelle, du jour où Bettina chanta pour la dernière fois avant qu'elle perdît sa voix dans l'église ; vous vous rappelez que cela eut lieu le dimanche de Pâques de l'année dernière : vous aviez votre habit noir à la française, et vous dirigiez la belle messe de Haydn en bémol. Les soprano furent confiés à un chœur de jeunes filles dont les unes chantaient, et les autres croyaient chanter. Parmi elles se trouvait Bettina, qui exécuta les petits *solo* d'une voix pleine et brillante. Vous savez que je m'étais

placé parmi les ténors. Au moment de commencer le *Sanctus*, j'entendis un léger bruit derrière moi ; je me retournai involontairement, et j'aperçus, à mon grand étonnement, Bettina qui avait quitté les chanteurs et qui s'efforçait de passer entre les chanteurs et les exécutants. – Vous voulez vous en aller ? lui dis-je. – Il est temps, me répondit-elle, que je me rende à l'autre église où je dois chanter une cantate ; il faut aussi que j'aille essayer ce soir une couple de *duo* ; puis, il y a un souper au palais : vous y viendrez ; nous aurons des chœurs du *Messie* de Haendel, et le premier final des *Nozze di Figaro*.

Pendant ce dialogue, les accords majestueux du *Sanctus* retentissaient sous la voûte de l'église, et l'encens s'élevait en nuages bleus jusqu'à la coupole. – Ne savez-vous pas, lui dis-je, que quitter l'église pendant le *Sanctus* est un péché qui ne reste pas impuni ?

Je voulais plaisanter ; et je ne sais comment il se fit que mes paroles prirent un accent solennel. Bettina pâlit, et quitta l'église en silence. Depuis ce moment elle a perdu sa voix.

Le docteur resta le menton appuyé sur sa canne, et garda le silence.

– C’est excellent s’écria le maître de chapelle. – D’abord, reprit l’enthousiaste, je ne songeai plus à ce que j’avais dit à Bettina ; mais bientôt, lorsque j’appris de vous, docteur, que Bettina souffrait de sa maladie, je me ressouvins d’une histoire que j’ai lue, il y a quelques années, dans un vieux livre, et qui m’a semblé si agréable que je vais vous la raconter. – Racontez ! s’écria le maître de chapelle ; peut-être me donnera-t-elle de l’étoffe pour quelque bon opéra-comique. – Mon cher maître de chapelle, dit le docteur, si vous pouvez mettre en musique des rêves, des pressentiments et des extases magnétiques, vous aurez votre fait, car l’histoire roulera sans doute sur ce sujet-là.

Sans répondre au docteur, le voyageur enthousiaste s’enfonça dans son fauteuil, et commença en ces termes, d’une voix grave : « Les tentes d’Isabelle et de Ferdinand d’Aragon s’étendaient à l’infini devant les murs de Grenade... »

– Seigneur du ciel et de la terre ! s’écria le docteur, cela commence comme une histoire qui doit durer neuf jours et neuf nuits ; et moi, je reste là, tandis que mes patients se lamentent ! Je m’embarrasse bien de vos histoires maures à la Gonzalve de Cordoval : j’ai entendu les seguidillas de Bettina, et j’en ai assez comme cela. Serviteur !

À ces mots, le docteur sortit.

Le maître de chapelle resta paisiblement sur sa chaise, et dit : – C’est, comme je le remarque, quelque histoire des guerres des Maures avec les Espagnols. Il y a longtemps que j’ai voulu composer quelque chose dans cette couleur-là : combats, tumulte, romances, marches, cymbales, chœurs, tambours et trombones. Ah ! les trombones ! Puisque nous voilà seuls, racontez-moi cela, mon cher ami. Qui sait ? cela va peut-être faire germer dans mon cerveau quelques idées.

– Sans nul doute, maître de chapelle ! Tout se tourne en opéra avec vous, et c’est pour cela que les gens raisonnables, qui prétendent qu’on ne

doit prendre la musique que par petites doses, vous regardent comme un fou. Ainsi je veux vous raconter mon histoire, dussiez-vous m’interrompre de temps en temps par quelques petits accords. Et le voyageur enthousiaste commença :

« Les tentes d’Isabelle et de Ferdinand d’Aragon s’étendaient à l’infini devant les murs de Grenade. Espérant en vain des secours, resserré toujours plus étroitement, le lâche Boabdil, que son peuple nommait par dérision le petit roi, ne trouvait de consolation à ses maux que dans les cruautés auxquelles il se livrait. Mais plus le découragement et le désespoir s’emparaient du peuple et des guerriers de Grenade, plus l’espoir du triomphe et l’ardeur des combats animaient les troupes espagnoles. Un assaut n’était pas nécessaire : Ferdinand se contentait de faire tirer sur les remparts et de faire reculer les ouvrages des assiégés. Ces petites escarmouches ressemblaient plutôt à de joyeux tournois qu’à des combats sanglants, et la mort qu’on y trouvait relevait même le courage des autres combattants, car les victimes étaient

honorées avec toute la pompe chrétienne, comme des martyrs de la foi.

Dès son arrivée, Isabelle fit construire au milieu du camp un immense édifice en bois, surmonté de tours au haut desquelles flottait l'étendard de la croix. L'intérieur fut disposé pour servir de cloître et d'église, et des nonnes bénédictines y chantèrent chaque jour les offices. Chaque matin, la reine, accompagnée de sa suite et des chevaliers, venait entendre la messe que disait son confesseur, et que desservait un chœur de nonnes.

Il arriva qu'un matin Isabelle distingua une voix dont le timbre harmonieux la faisait entendre par-dessus toutes les autres ; et la manière dont elle prononçait les versets était si singulière qu'on ne pouvait douter que cette nonne devait chanter pour la première fois dans l'enceinte sacrée. Isabelle regarda autour d'elle, et remarqua que sa suite partageait son étonnement. Elle commençait à soupçonner qu'il s'était passé quelque singulière aventure, lorsque ses yeux tombèrent sur le brave général Aguilar,

placé non loin d'elle. Agenouillé sur sa chaise, les mains jointes, les yeux brillants de désir, il regardait avec attention vers la grille du chœur. Lorsque la messe fut achevée, Isabelle se rendit dans l'appartement de dona Maria, la supérieure, lui demander qui était cette chanteuse étrangère.

– Daignez vous souvenir, ô reine ! dit dona Maria, qu'il y a un mois, don Aguilar avait formé le projet d'attaquer l'ouvrage extérieur, surmonté d'une magnifique terrasse qui sert de promenade aux Maures. Cette nuit-là les chants voluptueux des païens retentissaient dans notre camp comme des voix de sirènes ; et le brave Aguilar la choisit à dessein pour détruire le repaire des infidèles. Déjà l'ouvrage était emporté, déjà les femmes, faites prisonnières, avaient été emmenées pendant le combat, lorsqu'un renfort inattendu força le vainqueur à se retirer dans le camp. L'ennemi n'osa pas l'y poursuivre, et il se trouva que les prisonnières restèrent aux Espagnols. Parmi ces femmes, il s'en trouvait une dont le désespoir excita l'attention de don Aguilar. Il s'approcha d'elle ; elle était voilée, et, comme si sa douleur n'eût pas trouvé d'autre expression que le chant,

elle prit le cistre qui était suspendu à son cou par un ruban d'or ; et, après avoir touché quelques accords, elle commença une romance où se peignait la peine de deux amants qu'on sépare. Aguilar, singulièrement ému de ces plaintes, résolut de la faire reconduire à Grenade ; elle se jeta alors à ses genoux, et releva son voile. – N'es-tu pas Zuléma, la perle des chanteuses de Grenade ? s'écria Aguilar. C'était en effet Zuléma, qu'il avait eu l'occasion d'observer tandis qu'il s'acquittait d'une mission auprès du roi Boabdil. – Je te donne la liberté ! dit Aguilar. Mais le révérend père Agostino Sanchez, qui s'était rendu au camp espagnol, le crucifix à la main, lui dit alors : – Souviens-toi que tu nuis à cette captive en la renvoyant parmi les infidèles. Peut-être, parmi nous, la grâce du Seigneur l'eût-elle éclairée et ramenée dans le sein de l'Église. Aguilar répondit : – Qu'elle reste donc un mois parmi nous ; et après ce temps, si elle ne se sent pas pénétrée de l'esprit du Seigneur, elle retournera à Grenade. – C'est ainsi, ô reine ! que Zuléma a été recueillie parmi nous dans ce cloître. D'abord, elle s'abandonna à une douleur

sans bornes, et elle remplissait le cloître tantôt de chants terribles et sauvages, tantôt lugubres et plaintifs ; car partout on entendait sa voix retentissante. Une nuit, nous nous trouvions rassemblés dans le chœur de l'église, où nous chantions les heures selon la manière belle et sainte que le grand-maître Ferreras nous a enseignée ; je remarquai, à la lueur des cierges, Zuléma debout près de la porte du chœur, qui était restée ouverte ; elle nous contemplait d'un air grave et méditatif ; et, lorsque nous nous éloignâmes deux à deux, Zuléma s'agenouilla dans la travée, non loin de l'image de Marie. Le jour suivant, elle ne chanta pas de romance ; elle le passa dans le silence et dans la réflexion. Bientôt elle essaya sur son cistre les accords du chœur que nous avions chanté dans l'église, puis, elle commença à chanter tout doucement, cherchant même à imiter les paroles de chant qui résonnaient singulièrement dans sa bouche.

Je remarquai bien que l'esprit du Seigneur se manifestait dans ce chant et qu'il ouvrait son âme à la grâce ; aussi j'envoyai sœur Emmanuela, notre maîtresse de chœur, auprès de la jeune

Maure, pour qu'elle entretînt l'étincelle sacrée qui s'était montrée en elle ; et il arriva qu'au milieu des chants religieux qu'elles entonnèrent ensemble, la foi se produisit enfin. Zuléma n'a pas encore été reçue dans le sein de l'Église par le sacrement du baptême ; mais il lui a été permis de se joindre à moi pour louer le Seigneur, et de faire servir sa voix merveilleuse à la gloire de notre sainte religion.

La reine comprit alors pourquoi don Aguilar avait si facilement cédé aux remontrances du père Agostino, et elle se réjouit de la conversion de Zuléma. Quelques jours après, Zuléma fut baptisée et reçut le nom de Julia. La reine elle-même et le marquis de Cadix, Henri de Guzman, furent parrains de la belle Maure. On devait croire que les chants de Julia deviendraient encore plus fervents après son baptême, mais il en arriva autrement ; on observa qu'elle troublait souvent le chœur en y mêlant des accents singuliers. Quelquefois le bruit sourd de son cistre frappait sourdement les voûtes du temple, et semblait comme le murmure d'un orage. Julia devenait de plus en plus agitée, et souvent aussi

elle interrompait les hymnes latines par des paroles mauresques. Emmanuela avertit la nouvelle convertie de résister courageusement à l'ennemi secret de son âme ; mais Julia, loin de suivre ses avis, chantait, souvent au grand scandale des sœurs, de gracieuses chansons maures au moment même où les chœurs du vieux Ferreras s'élevaient jusqu'aux nues. Elle accompagnait ces ballades d'un léger accompagnement qui contrastait singulièrement avec la variété de la musique religieuse, et rappelait le bruit des petites flûtes maures.

– *Flauti piccoli*, des flûtes d'octave, dit le maître de chapelle. Mais, mon bon ami, jusqu'ici il n'y a rien, absolument rien pour un opéra, dans votre histoire ; pas même une exposition, et c'est là le principal. Cependant l'épisode du cistre m'a frappé. – Dites-moi, mon cher ami : ne pensez-vous pas, comme moi, que le diable est un ténor, et qu'il chante faux comme... le diable ? – Dieu du ciel ! vous devenez de jour en jour plus caustique, mon cher maître de chapelle. Mais laissez-moi continuer mon histoire qui devient fort difficile à conter, car nous approchons d'un

moment critique.

La reine, accompagnée des principaux capitaines de l'armée, se rendit au cloître des nonnes bénédictines pour y entendre la messe, comme de coutume. Un mendiant couvert de haillons se tenait à la porte principale ; lorsque les gardes voulurent l'entraîner, il courut de côté et d'autre comme un furieux, et heurta même la reine. Aguilar irrité voulut le frapper de son épée ; mais le mendiant, tirant un cistre de dessous son manteau, en fit sortir des accents si bizarres que tout le monde en fut frappé d'effroi. Les gardes le tinrent enfin éloigné, et on dit à Isabelle que c'était un prisonnier maure qui avait perdu l'esprit, et qu'on laissait courir dans le camp pour amuser les soldats par ses chants. La reine pénétra dans la nef, et l'office commença. Les sœurs du chœur entonnèrent le *Sanctus*, mais au moment où Julia commençait d'une voix sonore, *Pleni sunt coeli gloria tua*, le bruit d'un cistre retentit dans l'église, et la nouvelle convertie, fermant le livre, se disposa à quitter le pupitre. La supérieure voulut en vain la retenir. – N'entends-tu pas les splendides accords du

maître ? dit Julia. Il faut que j'aille le trouver, il faut que je chante avec lui. Mais dona Emmanuela, l'arrêtant par le bras, lui dit d'un ton solennel : – Pécheresse qui désertes le service du Seigneur, et dont le cœur renferme des pensées mondaines, fuis de ces lieux ; ta voix se brisera, et les accents que le Seigneur t'a prêtés pour le louer s'éteindront à jamais !

Julia baissa la tête en silence, et disparut.

À l'heure des matines, au moment où les nonnes se rassemblaient de nouveau dans l'église, une épaisse fumée se répandit sous les voûtes. Bientôt les flammes pénétrèrent en sifflant à travers les murailles de bois, et embrasèrent le cloître. Ce fut à grand-peine que les religieuses sauvèrent leur vie. Les trompettes retentirent dans tout le camp et tirèrent les soldats de leur sommeil, et on vit accourir Aguilar en désordre et à demi brûlé. Il avait en vain cherché à sauver Julia du milieu des flammes ; elle avait disparu. En peu de temps le vaste camp d'Isabelle ne fut plus qu'un monceau de cendres. Les Maures, profitant du tumulte, vinrent attaquer

l’armée chrétienne ; mais les Espagnols déployèrent une valeur plus brillante que jamais ; et, lorsque l’ennemi eut été repoussé dans ses retranchements, la reine Isabelle, assemblant les chefs, donna l’ordre de bâtir une ville au lieu même où naguère s’élevait son camp. C’était annoncer aux Maures que le siège ne serait jamais levé.

– Si l’on pouvait traiter les matières religieuses sur la scène, dit le maître de chapelle, le rôle de Julia ne laisserait pas que de fournir quelques morceaux brillants en deux genres bien distincts, les romances ou les chants d’église. La marche des Espagnols ne ferait pas mal au milieu d’une scène, et la scène du mendiant la couperait fort bien. Mais continuez, et revenons à Julia qui n’a pas été brûlée, je l’espère. – Remarquez d’abord, mon cher maître de chapelle, que la ville qui fut bâtie alors par les Espagnols, dans l’espace de vingt et un jours, est Santa-Fé, qui existe encore aujourd’hui. Ceci soit dit en passant ; mais vos remarques m’ont éloigné du ton de mon histoire. Je suis involontairement retombé dans le style familier. Pour me remettre,

jouez-moi donc, je vous prie, un des répons de Palestrina, que je vois là ouverts sur votre piano.

Le maître de chapelle se conforma au désir du voyageur enthousiaste ; et celui-ci continua. – Les Maures ne cessèrent pas d'inquiéter les Espagnols pendant la construction de leur ville ; et il s'ensuivit plusieurs combats sanglants, où Aguilar déploya une brillante valeur. Revenant un jour d'une de ces escarmouches, il quitta son escadron près d'un bois de myrtes, et continua seul sa route, en se livrant à ses pensées. L'image de Julia était sans cesse devant ses yeux. Dans le combat même, il avait cru souvent entendre sa voix, et jusqu'en ce moment il lui semblait distinguer au loin des accents singuliers, comme un mélange de modulations mauresques et de chants d'église ; tout à coup le choc d'une armure se fit entendre auprès de lui ; un cavalier maure, monté sur un léger cheval arabe, passa rapidement auprès d'Aguilar, et le sifflement d'un javelot glissa près de son oreille. Aguilar voulut s'élancer sur son agresseur, mais un second javelot vint s'enfoncer dans le poitrail de son cheval, qui bondit de rage et de douleur, et

renversa son cavalier sur la poussière. Le général espagnol se releva promptement, mais le Maure était déjà près de lui, debout sur ses étriers et le cimeterre levé. Aguilar se jeta sur lui en un clin d'œil, l'embrassa vigoureusement de ses deux bras nerveux, le jeta sur la terre avant qu'il eût pu lui porter un seul coup, et, le genou sur sa poitrine, lui présenta son poignard à la gorge. Il se disposait déjà à le percer, lorsque le Maure prononça en soupirant le nom de Zuléma ! – Malheureux ! s'écria Aguilar, quel nom as-tu prononcé là ? – Frappe, frappe ! dit le Maure. Frappe celui qui a juré ta mort. Apprends, chrétien, que Hichem est le dernier de la race d'Alhamar, et que c'est lui qui t'enleva Zuléma ! Je suis ce mendiant qui ai brûlé ton infâme église pour sauver l'âme de mes pensées ! Frappe-moi donc, et finis ma vie, puisque je n'ai pu t'arracher la tienne. – Zuléma existe ! Julia vit encore ! s'écria Aguilar.

Hichem laissa échapper un ricanement funeste. – Elle vit, mais votre idole sanglante et couronnée d'épines l'a frappée d'une malédiction magique, et la fleur épanouie s'est flétrie dans

vos mains ; sa voix mélodieuse s’est éteinte dans son sein, et la vie de Zuléma est près de l’abandonner avec ses chants. Frappe-moi donc, chrétien, car tu m’as arraché déjà plus que la vie.

Aguilar se releva lentement. – Hichem, dit-il, Zuléma était ma prisonnière par les lois de la guerre ; éclairée par la grâce divine, elle a renoncé à la croyance de Mahomet : ne nomme donc pas l’âme de tes pensées celle qui est devenue ma dame, ou apprête-toi à me la disputer dans un combat loyal. Reprends tes armes !

Hichem reprit vivement son bouclier et son cimeterre, mais, au lieu de courir sur Aguilar, il piqua son coursier et partit avec la rapidité de l’éclair.

Ici le maître de chapelle imita sur son piano le bruit d’un cavalier qui s’éloigne ; le voyageur lui fit signe de ne pas l’interrompre, et continua son récit. – Sans cesse battus dans leurs sorties, pressés par la famine, les Maures se virent forcés de capituler, et d’ouvrir leurs portes à Ferdinand et à Isabelle, qui firent leur entrée triomphante dans Grenade. Les prêtres avaient déjà béni la

grande mosquée pour en faire une cathédrale ; on s'y rendit pour chanter un *Te Deum* solennel et rendre grâce au Dieu des armées. On connaissait la fureur et l'acharnement des Maures ; et des divisions de troupes, échelonnées dans toutes les rues adjacentes, protégeaient la procession. Aguilar, qui commandait une de ces divisions, se dirigeait vers la cathédrale lorsqu'il se sentit blessé à l'épaule gauche par un coup de flèche. Au même moment, une troupe de Maures sortit d'une rue étroite, et attaqua les chrétiens avec une rage incroyable. Hichem était à leur tête, et Aguilar, qui le reconnut aussitôt, s'attacha à lui et ne le quitta qu'après lui avoir plongé son épée dans le sein. Les Espagnols poursuivirent alors les Maures jusqu'à une grande maison de pierres dont la porte s'ouvrit et se referma sur eux. Quelques instants après, une nuée de flèches partit des fenêtres de cette maison, et blessa un grand nombre des gens d'Aguilar, qui commanda d'apporter des torches et des fascines. Cet ordre fut exécuté, et déjà les flammes s'élevaient jusqu'aux toits lorsqu'une voix merveilleuse se fit entendre dans le bâtiment incendié. Elle

chantait avec force : *Sanctus, sanctus Dominus Deus sabaoth !* – Julia ! Julia ! s'écria Aguilar dans son désespoir. Les portes s'ouvrirent, et Julia, vêtue en nonne bénédictine, s'avança en répétant : *Sanctus, sanctus Dominus sabaoth !* Derrière elle marchait une longue file de Maures, la tête baissée et les bras croisés sur la poitrine. Les Espagnols reculèrent involontairement, et Julia, suivie des Maures, s'avança à travers leurs rangs jusqu'à la cathédrale, où elle entonna en entrant le *Benedictus qui venit in nomine Domini.* Le peuple tomba involontairement à genoux ; et Julia, les yeux tournés vers le ciel, s'avança d'un pas ferme vers le maître-autel, où se trouvaient Ferdinand et Isabelle qui chantaient dévotement l'office. À la dernière strophe, *Dona nobis pacem*, Julia tomba inanimée dans les bras de la reine. Tous les Maures qui l'avaient suivie reçurent le même jour le saint sacrement du baptême.

L'enthousiaste venait de terminer son histoire, lorsque le docteur entra à grand bruit en s'écriant : – Vous restez là à vous raconter des histoires de l'autre monde, sans penser au

voisinage de ma malade, et vous aggravez son état ! – Qu’est-il donc arrivé, mon cher docteur ? dit le maître de chapelle effrayé. – Je le sais bien, moi, dit l’enthousiaste d’un air fort tranquille. – Rien de plus, rien de moins, sinon que Bettina est entrée dans le cabinet à côté, et qu’elle a tout entendu. Voilà le résultat de vos histoires menteuses et de vos sottes idées ; mais je vous rends responsable de tout ce qui en arrivera... – Mais, docteur, reprit l’enthousiaste, songez donc que la maladie de Bettina est toute morale, qu’il lui faut un remède moral, et que peut-être mon histoire... – Silence ! dit le docteur. Je sais ce que vous allez dire. – Elle ne vaut rien pour un opéra, mais il y avait là-dedans quelques petits airs assez jolis, dit le maître de chapelle en s’en allant.

Huit jours après, Bettina chantait d’une voix harmonieuse le *Stabat mater* de Pergolèse.

Table

Sur Hoffmann et les compositions fantastiques 6
Le violon de Crémone................................40
Le majorat 83
La vie d’artiste 212
Le bonheur au jeu......................................247
La nuit du sabbat.......................................298
Le Sanctus...343

Cet ouvrage est le 156e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.